ROCK & FOLK

AVRIL 2015 - N° 572 / 6,30 € MENSUEL / BEL 6,90 € / SUISSE 11,30 CHF / LUX 6,90 € / PORTUGAL CONT 7,20 €
CAN 10,99 $ CAN / ITA 7,20 € / INDE 13,40 € / DOM 6,90 € / N.CAL.(A) 1650 XPF / N.CAL.(S) 950 XPF / POL.(A) 1900 XPF
POL.(S) 1040 XPF / GRE 7,20 € / MAROC 76 DH / TUNISIE 9,80 TND / ESPAGNE 7,20 € / ILE MAURICE 7,20 €

BANDE DE ROCKERS !

LA FABULEUSE SAGA DES REBELLES

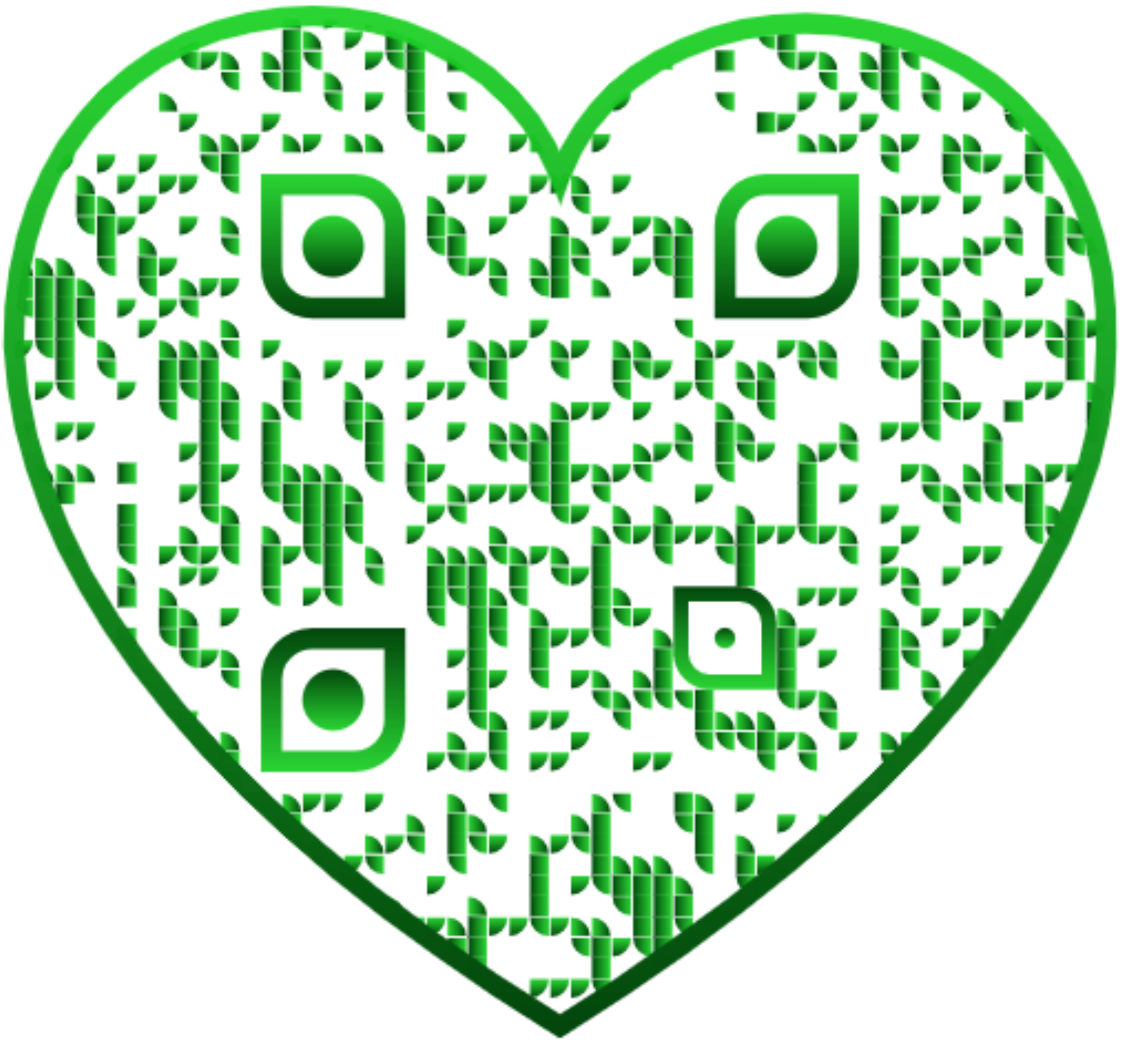
TRINITE, VIKINGS, PANTHERS, ROQUETTE ROCKERS ET LES AUTRES...

par Patrick Eudeline

LED ZEPPELIN
RONNIE BIRD
BOB DYLAN
THE PRODIGY
KID CONGO
GAZ COOMBES
COURTNEY BARNETT

MES DISQUES À MOI
JB / BORN BAD

ROCK&FOLK N°572 ★ AVRIL 2015
L 19766 - 572 S - F: 6,30 € - RD
Editions Lariviere



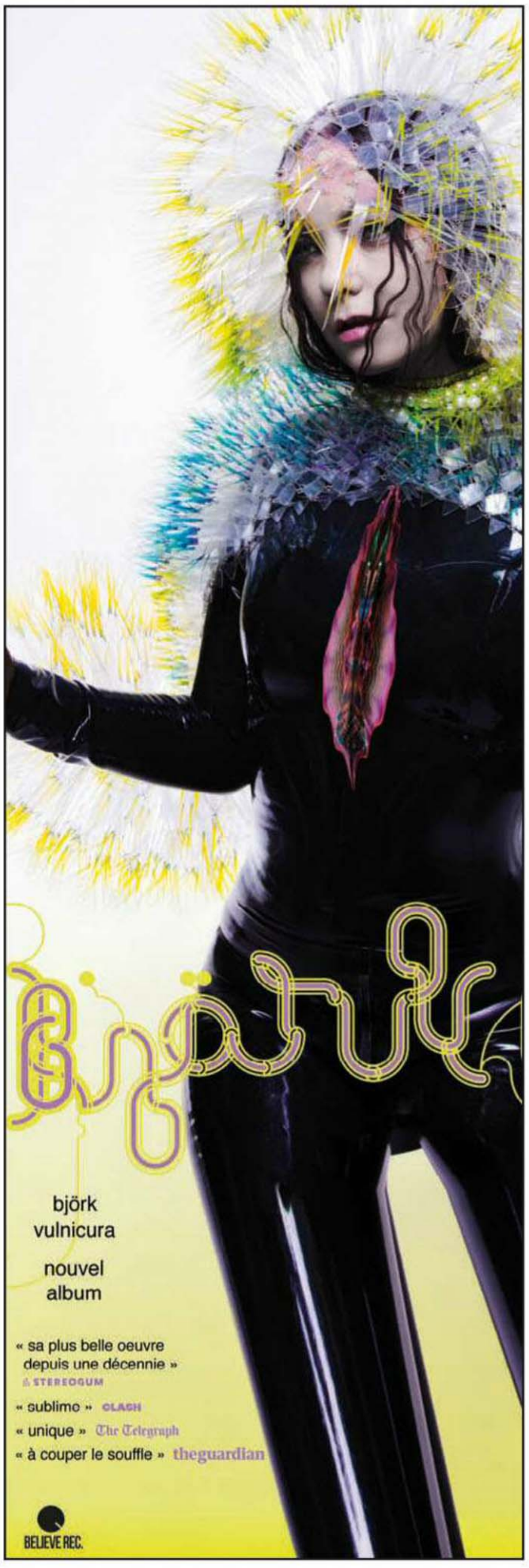
Edito

Ne t'en fais pas pour Ronnie

Ron Bird et Philman

Parfois aussi, tout s'enchaîne comme par pure magie et tu te retrouves avec un numéro plein de filles nouvelles ou anciennes, et puis un sujet en amène un autre. JB de Born Bad s'exprime longuement dans Mes Disques à Moi. Au départ, notre envie de saluer le Disquaire Day, cette fête du vinyle rare, nous poussait à interroger celui qui, depuis sa première compile "Wizzz !", est un indéfectible avocat de la galette de plastique fantastique. Lundi, JB nous parle des bandes de son adolescence et mardi on découvre le fabuleux bouquin de Gilles Elie Cohen, qui a longuement shooté les bandes Del-Vikings et Black Panthers. Eudeline déboule à la rescousse.
Les bandes ? Ça le connaît.
Tout le monde ne peut se vanter d'avoir eu la clavicule fracassée par un Rocky et n'avoir dû son salut qu'à l'intervention du président du fan-club Eddie Cochran.
A la Bastille, une nuit de 1966, deux bandes s'affrontent dans les rues fraîchement enneigées.
Soudain un coup de feu claque. Le premier d'une longue série.
Dans les juke-boxes, Johnny : *"Les coups, ah oui, ça fait mal..."*
De 1969 à 1976, ce sont les CRS qui ratonnaient les sorties des concerts, dispersaient les fans et balançaient lacrymos et coups de matraque.
Après le punk, surgissent des bandes prêtes à tout pour conquérir leur turf. Les Batignolles deviennent un champ de bataille à la "West Side Story".
Eudeline raconte l'évolution des bandes et leur disparition digne de Houdini.
Et puis tout le reste : Jimmy Page sur Led Zeppelin, troisième entrevue avec le guitariste de l'ombre et de la lumière.
Jeune loup du metal, Jonathan Witt signe l'entretien.
Basile est encore amoureux d'une nouvelle chanteuse et Courtney Barnett est son nom.
Le disque de Jesse Malin a beaucoup tourné sur la platine du bureau.
Chez moi, ce mois-ci, j'écoute Terry And The Pirates, Tony Joe White, Black Crowes. Je sais, c'est énorme.
Et Lynyrd joue bientôt à Paris. On y va ?
Et puis l'expo Bowie, pharaonique, et Jérôme en orbite, tel le satellite du maître, on y revient le mois prochain dans ce qui sera un numéro pop anthologique, et pourquoi non, nous écrivons cette putain d'histoire.

PHILIPPE MANŒUVRE



Sommaire 572

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Chelley & Manœuvre **JB GUILLOT/ BORN BAD** 12

TETE D'AFFICHE

Jérôme Reijasse **THE SOFT MOON** 20

Danny Boy **SLEATER-KINNEY** 22

Basile Farkas **EX HEX** 24

Vianney Griffaton **GAZ COOMBES** 26

Eric Delsart **TWIN PEAKS** 28

EN VEDETTE

Jonathan Hume **THE PRODIGY** 30

Christophe Basterra **MARIE ET LES GARÇONS** 34

Basile Farkas **COURTNEY BARNETT** 38

Philippe Manœuvre **RONNIE BIRD** 42

Vincent Hanon **KID CONGO** 46

François Kahn **BOB DYLAN** 50

Jonathan Witt **LED ZEPPELIN** 60

EN COUVERTURE

Patrick Eudeline **LES BANDES** 66

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : AFFICHE DU FILM "DRAGSTRIP RIOT" (1958) GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo DR

26 GAZ

Photo DR

38 COURTNEY

66 GANGS

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 075 DISQUES 076 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 097 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35)

Directeur Artistique Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)

Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Lætícia Alzieu (56 95)

ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2e trimestre 2015. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Arrêtez les gaziers

Illustrations : Jampur Fraize

Tel Guillaume

Salut Rock, salut Folk, arrêtez les gaziers ! Vous vous mollardez trop le chou. Z'allez finir sénateurs.
Votre causerie "Génération 2015 : Où va le rock ?" m'a viandé la gueule. Je croyais être dans une halte-garderie. M'avez mis le mois au bu. J'ai refermé Rock&Folk et j'ai chopé Modes Et Travaux (plus pop) pour me finir à la 8.6. Les enfants du rock n'ont pas besoin d'être dorlotés ! Le rock reste la meilleure caisse (avec la Dodge Charger) pour voyager pas con et gerber les conneries de l'époque par la fenêtre ; on est d'accord ? Que maintenant il y ait moins de pilotes sur les chemins de traverse, j'y vois plus clair et avec ça je ne me sens pas mycose technotronic. Le rock est arrivé avec le plaisir immense du déconnage dans une société bête et bien-pensante qui sécrétait du vice respectable. Il a donc de beaux jours devant lui. Le seul problème, c'est l'esprit de sérieux : un cancer ! Rocky Nietzsche avait prédit les *"derniers des hommes"* les plus méprisables car ils ne peuvent pas se mépriser. Mais après tout, si Rock&Folk est le dernier endroit où on s'inquiète de la liberté de déconner et où on cause *intellectual*, c'est peinard, puisque Monsieur Rock n'a jamais craché sur la comprenette pour faire ramer ses pompes. Mais ce n'est pas une raison pour abuser des boniments. Je suis sûr que Manœuvre est là-dessous. Et puis au final, à votre question, bah, le rock va et vient.
La réponse était facile !
A quand des pages mots fléchés ?
X.T – 69004 Lyon *(courriel)*
Réponse : Ouais, toi-même.

Z

Bonjour à toute l'équipe. Je viens de découvrir récemment le chanteur Alain Kan dont je n'avais jamais entendu parler et dont on parle ma foi très peu. Pourriez-vous lui consacrer un article dans un de vos prochains numéros ? Longue vie au journal.
XAVIER MATHON *(courriel)*
Réponse : Un article a été consacré au mystérieux chanteur dans le R&F 476.

Point de Zabriskie

Planant Pink Floyd, voilà de quoi préférer un planeur sensoriel à un drone numérique. Le planeur (ou l'avion peinturluré de "Zabriskie Point", le film), a juste oublié de survoler les 7 titres de Pink Floyd de la BO de ce superbe film.
CHRISTIAN de Sélestat *(courriel)*
Réponse : *"J'ai essayé dans mon papier de montrer la progression du Floyd et chaque chanson choisie allait dans ce sens. Les Floyd eux-mêmes ont admis que les chansons de la BO de 'Zabriskie Point' étaient des auto-plagiats. Ainsi 'Come In Number 51' est 'Careful With That Axe...' sous un autre titre."*
JOE BANKS

NRV

Dans la rubrique Rééditions du mois de février, Mr Nicolas Ungemuth nous parle des 10 CD remasterisés de Stevie Ray Vaughan & Double Trouble. Je n'ai lu dans son article que du mépris envers cet immense guitariste et son groupe. Par exemple, SRV ne ferait que *"broder sur la pentatonique"* : je pense que Mr Ungemuth est dans l'ignorance la plus totale concernant les capacités harmoniques (et techniques) de ce génie de la six-cordes. Il suffit d'écouter (ou de travailler à la guitare) des morceaux comme "Lenny" ou "Riviera Paradise" (et bien d'autres) pour se rendre compte qu'il n'y a pas qu'une simple pentatonique dans sa musique. Les mots choisis sont forts et dénués de sens : *"Purgatoire"* ou *"enfer du blues électrique"*. Il y est écrit également qu'il *"n'avait pas de voix"*... Quelle prétention ! En fin d'article, l'auteur est même rassuré qu'il n'y ait que 10 CD (*"ouf"*)... Je peux tout à fait comprendre que l'on n'apprécie pas un artiste, cependant je trouve dommage que ce genre d'article 100 % négatif et plutôt méprisant se retrouve dans votre journal. Jeune génération, n'écoutez pas Mr Ungemuth, il n'a visiblement pas tout compris, c'est peut-être ça le problème. Musicalement.
FRANTZ *(courriel)*

Gongster

Quelques mois après s'être fait extirper une tumeur cancéreuse de la taille d'un œuf (dangereux) du cou, Daevid Allen membre (très) original du Gong, a le plaisir de nous informer que la bestiole est revenue squatter son corps, poussant la balade jusqu'au poumon. Moyennant quoi notre alien australien s'apprête à migrer de son enveloppe charnelle d'ici six mois... Mais l'esprit et la musique de la planète verte résonneront toujours chez les Gongsters d'ici et d'ailleurs. Plus d'infos site planetgong.co.uk/ rendez vous télépathiques sur radio gnome invisible 9 h GMT tous les soirs/ Dernier LP "I See You".
ANTOINE POINAS *(courriel)*
Réponse : Mais Wilko Johnson semble aller mieux !

Artisanal

J'ai lu avec le plus grand intérêt votre dossier/ débat "Génération 2015 : Où va le rock ?" dans le numéro 570. On peut évidemment palabrer longtemps sur l'opportunité du grand groupe fédérateur qui mettrait tout le monde d'accord et à genoux, y compris mass media (mais qui a déjà considéré les radios privées/ télés nationales comme pourvoyeuses de sensations rock ?). L'époque est au foisonnement musical artisanal planétaire. Aujourd'hui, chacun peut apporter sa petite et modeste pierre rock à la grande œuvre. On perd en visibilité ce qu'on gagne en sincérité, quitte à ne pas pouvoir en vivre... Ou accepter une offre scélérate pour que ta zique devienne un fond sonore pour une pub de parfum ou de bagnole... Ça s'appelle le pragmatisme et si ça peut payer des vacances à ta famille, il n'y a pas de quoi crier au loup. Les seuls qui auraient mérité dans cette confusion et cette quête de sens généralisée de tirer leur épingle du jeu viennent de disparaître. Jim Jones Revue s'en est allé sur la pointe des pieds. Nous restent autant de fulgurances à nous en faire saigner les oreilles qui font bien la nique à tous les prescripteurs de tendance...
Last Hurrah mates...
LIONEL *(courriel)*

Merci Bertrand

Mardi 24 février. Dehors il fait – 15° C, tempête de neige, on ne voit pas à un mètre. Pas un pélo ne pointe le bout de son nez dans la boutique où je travaille et je commence à doucement déprimer en regardant la neige tomber au son d'un vieux Pink Floyd. Du coup, je décide d'ouvrir le Rock&Folk de mars. Et là devant mes yeux, un article sur Seasick Steve que j'ai découvert sur scène l'été dernier aux Déferlantes d'Argelès. Ni une ni deux, je le mets dans ma playlist. Miracle, la neige paraît un peu moins froide et la température remonte de quelques degrés. Merci Bertrand Bouard.

ANNE M *(courriel)*

PS : vous avez bien reçu vos calendriers ?

Réponse : Quels calendriers ?

The End

Mon cher Phil, que se passe-t-il ? Où êtes-vous ? J'avais renoué avec les radios *mainstream* type Oüi FM grâce à votre excellente émission l'Excessive Vinyl Session ! Y'aura-t-il une autre saison ou c'est définitivement fini ? Dois-je ranger à nouveau mon tuner au placard ? Merci. *Rock on.*

STEPHANE *(courriel)*

REPONSE : Oui, le sponsor s'en est allé, l'émission n'existe plus mais de grâce, ne jetez pas votre tuner... Merci de nous avoir écouté !

La dragée

Ainsi donc dans un bel unanimisme, nous serions tous Charlie ? Et de laisser de côté nos égoïsmes, nos différences et notre individualisme forcené pour défiler dans la rue au nom de la liberté d'expression.
Et l'actualité, cette perverse, de faire se croiser cet élan collectif et la question de l'avenir du rock avec la génération 2015. Mais qu'est-ce que le rock sinon justement l'individualisme, l'égoïsme voire l'égotisme ? Alors ces défilés... Mais peut-on être convaincu par la relève ? Franchement non et ce ne sont pas les réflexions de vos valeureux rock-critics qui vont nous rassurer sur ce point. Ces jeunes sont trop fades pour tenir la dragée haute aux vieillards parfois cyniques qui ont eu la chance de vivre une époque inégalée et qui, envers et contre tous, gardent le précieux mojo. Et ils ne le transmettront pas, ils le garderont jalousement jusque dans la tombe. Alors ? Qu'ils crèvent, et nous avec, et peut-être dans quelques années ils se réincarneront en jeunes branleurs qui balanceront aux chiottes les poncifs de la pseudo-révolte et tous les oripeaux récupérés qui vont avec. Ils feront du neuf avec du neuf peut-être même sans guitare et en tapant simplement sur des silex, après la bombe...

ZOCKOR *(courriel)*

Certes

Bob Dylan qui reprend du Sinatra. L'inverse s'avère impossible...

E. T. DECONING PEOPLE – 84310 Morières-Lès-Avignon *(courriel)*

Un vide

Bonjour à tous, Monsieur Philman bravo pour ce magazine réussi et à mon goût. Pourquoi ? Parce qu'on parle de Bowie, il ne fallait pas rater cette occasion. Pas de retard, très bonne réactivité et d'actualité. C'est vrai que bizarrement Bowie est à la mode, T-shirt, reportage, exposition tant mieux. Mais cela cache un vide immense qui ne se remplira jamais car toutes nos idoles, nos rockers que nous aimons et aimerions jusqu'à notre mort n'est-ce pas ami Philman, disparaissent un par un à toute vitesse. Après ? Le néant, le rock se meurt et la créativité aussi. Encore bravo à tous et profitons de nos disques pour rêver encore à nos amours.

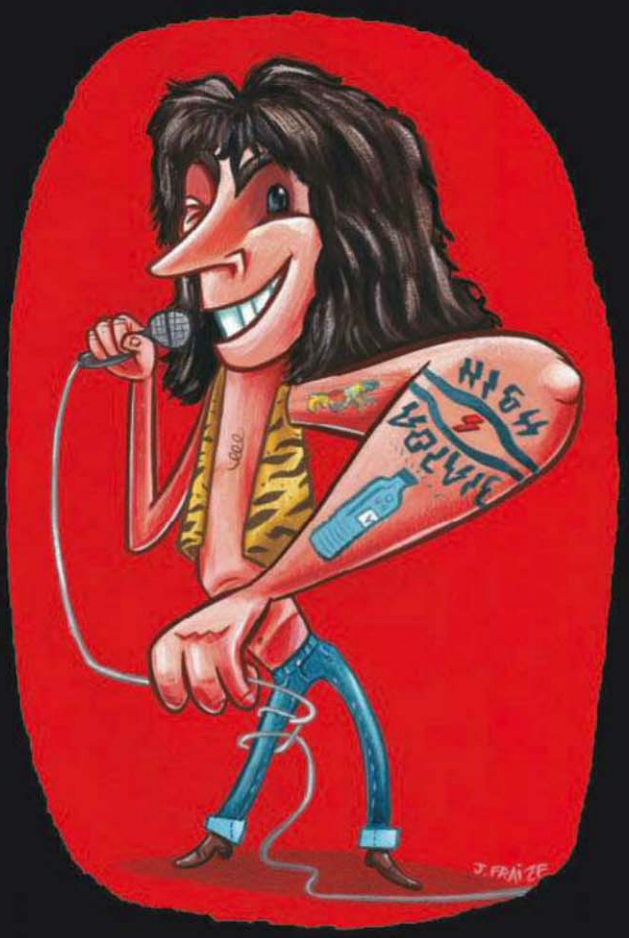
ERIC LOISEAU *(courriel)*

Un volcan s'éteint

Etre rock en 2015 c'est avoir un petit sourire en coin en se rendant compte que Kirriemuir (la ville d'origine de Bon Scott d'AC/DC) est jumelée avec la ville de Volvic...

PIERR'O *(courriel)*

Réponse : Mick Jagger boit de l'Evian.



Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD...

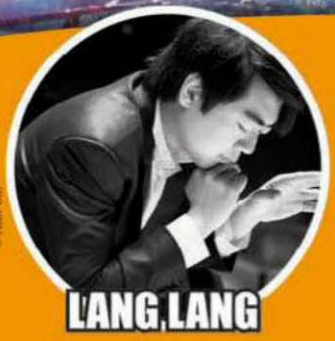
FESTIVAL de CARCASSONNE

du 6 juillet au 1er août 2015

10 ANS

© Blervin Mazur

STING
concert pop rock
26/7 • 21h30



© Xun Chi

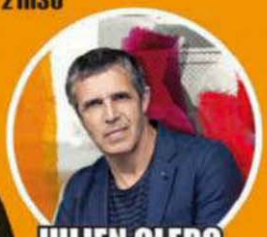
LANG LANG
classique
9/7 • 21h30

© Denis Rouvre

FLORENCE FORESTI
humour
29/7 et 30/7 • 21h30

Scène La Cité
Théâtre Jean-Deschamps

Une nouvelle scène pouvant accueillir plus de 10.000 personnes !



JULIEN CLERC
concert variété française
20/7 • 21h30

© Laurent Lemaire

CALOGERO
concert pop rock
25/7 • 21h30

ROGER HODGSON & his band
la voix légendaire de l'ex Supertramp
concert pop internationale
1/8 • 21h30

Scène La Fajeolle

FLORENT PAGNY
concert variété française
22/7 • 21h30

© Dimitri Coste

PLATEAU D'ARTISTES JOHNNY HALLYDAY
concert rock
16/7 • 19h

© JB Mondino

LOUIS MATTHIEU JOSEPH & ANNA CHEDID
concert variété française
27/7 • 21h30

PLATEAU D'ARTISTES

24/7 • 20h15
concert variété française

© Anne Lam

FRÉRO DELAVEGA
+

© Bernard Benant

YANNICK NOAH

28/7 • 20h15
concert soul funk groove

© A.Mahre

BENJAMIN CLEMENTINE
+

© Alexander Benam

SELAH SUE

et bien d'autres artistes : SHY'M, BLACK M, KENDJI GIRAC, SOPRANO, M.POKORA...

www.festivaldecarcassonne.fr Tél. 04 68 115 915 Réseaux : France billet - Ticketnet - Digitick - Box Office

VILLE DE CARCASSONNE

Télégrammes

PAR BUSTY & BASILE FARKAS

Blur

Photo Linda Brownlee-DR

ASH
Le groupe power pop nord-irlandais se remet en action : son sixième effort, "Kabblama", son premier en 8 ans, paraîtra cette année.

BLUR
Annonce surprise du quartette britpop, un nouvel album, "The Magic Whip", est enregistré et masterisé. Il sortira le 28 avril. Graham Coxon et ses collègues donneront du même coup à nouveau des concerts.

CONVENTIONS
La prochaine Convention Internationale des Disques de Collection aura lieu les 4 et 5 avril à l'Espace Champerret (Paris) de 10 h à 18 h 30. Entrée gratuite. Prochain Van Disc à Auvers-sur-Oise les 24 et 25 avril. Entrée 2 euros.

"La musique c'est bien, mais les champignons c'est mieux"

NOEL GALLAGHER

CIRCA WAVES
Les Britanniques se produiront le 4 juillet au festival Main Square (Arras) et le 12 à Musilac (Aix-les-Bains).

DAVID GILMOUR
Le guitariste de Pink Floyd repart en tournée européenne à la fin de l'été. Unique passage français prévu le 17 septembre au théâtre antique d'Orange.

DAVID PAJO
Le guitariste de Slint a tenté de mettre fin à ses jours par pendaison, sans y parvenir. Aspect sordide : le musicien avait auparavant posté en ligne une longue et très personnelle lettre d'adieu.

DISQUAIRE DAY
La 5e édition du Disquaire Day aura lieu le 18 avril : plusieurs centaines de disques inédits, rares et d'éditions limitées seront disponibles chez plus de 200 disquaires indépendants dans 90 villes françaises.

ELVIS
Jack White vient de racheter pour 300 000 dollars l'acétate du premier enregistrement du King, "My Happiness"/ "That's When Your Heartache Begins", il en sortira un 45 tours pour le Disquaire Day.

FANCY
Pour fêter la sortie de son album "Fancy Machine", le groupe se produira le 27 mars au Pan Piper (Paris) avec, en première partie, l'ex-chanteuse de Pravda.

GALERIE STARDUST
Du 3 mars au 31 mai, la galerie accueille une superbe sélection de clichés du maître japonais lors d'une exposition-vente : David Bowie par Sukita, 1972-2002. Entrée libre. 19 rue Notre Dame de Nazareth, 75003.

Photo Elias Tahan-DR

Garbage

GARBAGE
Pour célébrer les vingt ans de son premier album, le groupe de Shirley Manson donnera quelques concerts. Date à Paris (Zénith) le 7 novembre.

HOLIDAYS IN THE SUN
Le 2 juillet, à Sète : les Sheriff, La Souris Déglinguée, Burning Heads, Atomic Rotors.

JACCO GARDNER
"Hypnophobia", le deuxième disque du multi-instrumentiste hollandais sera en vente le 4 mai.

LA SOURIS DEGLINGUEE
Le groupe emmené par Tai-Luc se produira avec quelques invités à l'Olympia (Paris) le 9 mai.

LES FEMMES S'EN MELENT
Pour sa 18e édition (12 mars au 18 avril), le festival accueille Sallie Ford, Courtney Barnett, Robi, Jeanne Added, Roniia, This Is The Kit...

THE LIBERTINES
Après T In The Park et Reading/Leeds, le quatuor britannique est annoncé en tête d'affiche au festival Rock En Seine, sa seule date française en festival.

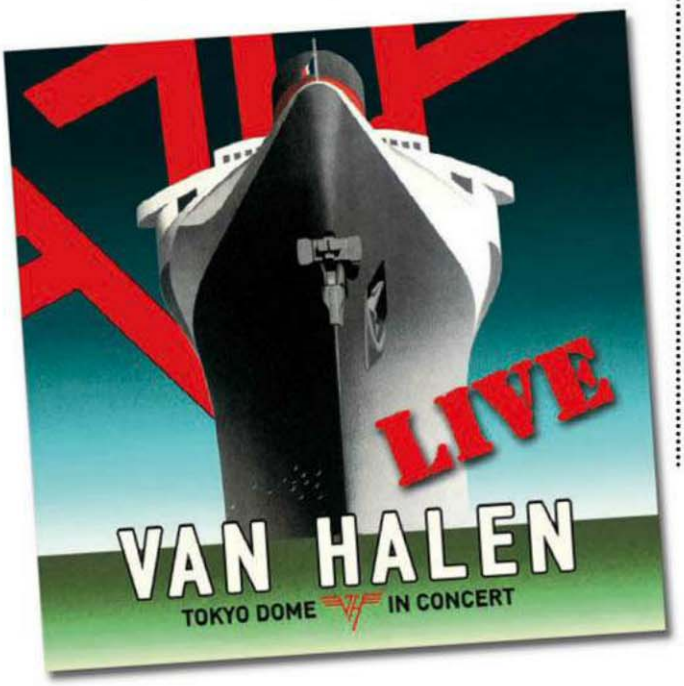
MARION RUSZNIEWSKI
Notre photographe expose jusqu'à fin mars ses photos d'artistes femmes au Havre (le Sonic) dans le cadre du Ladies Fingers Project, événement consacré à la place des femmes dans le rock (concerts, table d'informations sur les métiers de la musique...) à l'initiative d'XXT Records (14 mars).

MOTÖRHEAD
Le trio de Lemmy Kilmister enregistre un nouveau disque à Los Angeles.

NINA HAGEN
Sauf annulation surprise, la diva punk catholique tournera en France en mars. Passage au Bataclan le 30.

LES NUS
Les Rennais seront bientôt de retour aux affaires, avec de nouveaux titres produits par Etienne Daho et un album pour fin 2015.

PALMA VIOLETS
Les morveux londoniens se fendent d'un second LP, "Danger In The Club", le 4 mai.



PAUL McCARTNEY
Le gaucher repart en tournée : il sera au stade Vélodrome (Marseille) le 5 juin et au Stade de France (St-Denis) le 11 juin.

RICARD SA LIVE SESSIONS
A l'affiche de la tournée 2015 qui sillonnera la France ce printemps (31 mars au 10 avril), Hyphen Hyphen et Jabberwocky, qui sortent tous les deux leur premier album, ainsi que Fuzeta, lauréat du Prix Ricard SA Live Music 2015.

ROCK COLLECTION A DROUOT
Une vente aux enchères de photographies rock aura lieu dans l'hôtel des ventes parisien le 10 avril, réservant notamment une place de choix aux films rock d'Elvis Presley, des Rolling Stones, des Beatles...

THE SMITHS
Dans le Guardian, Johnny Marr révèle que, juste avant de se séparer en 1987, le quartette préparait un album disco.

SUPER FURRY ANIMALS
En friche depuis six ans, le groupe gallois se reforme. Gruff Rhys et ses amis donneront quelques concerts au Royaume-Uni en mai.

VAN HALEN
Enregistré en 2013 au Japon, "Tokyo Dome Live In Concert" sera le premier album en public du groupe de David Lee Roth. Parution le 31 mars.

THE VACCINES
Les Londoniens joueront à la Flèche d'or (Paris) le 25 mars.

Condoléances
Steve Strange (Visage), **Roger Hanin** (acteur), **Pascal Brunner** (animateur), **Talus Taylor** (créateur des "Barbapapa"), **Leonard Nimoy** (comédien, Mr Spock), **Louis Jourdan** (acteur)

“Le vinyle était une évidence”

JB GUILLOT/ BORN BAD

Avant de créer l’enthousiasmant label Born Bad, ce gouailleur passionnant a tout fait : rocker de banlieue, directeur artistique de major, activiste... Chevalier de l’underground assumant un penchant pour Johnny, il narre son étonnant chemin.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY & PHILIPPE MANŒUVRE - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Notre client du jour habite en banlieue, derrière Montreuil, comme de bien entendu. Impeccablement vêtu de jeans (pantalon et chemise) et droit dans ses bottes de motard, Jean-Baptiste Guillot, dit JB, dit JB Born Bad, était le client rêvé pour ce numéro dédié aux bandes du rock. Les bandes, JB connaît. Les raconte mieux que quiconque. Les lecteurs de ce journal le savent : il est rare que ses trouvailles et découvertes de patron de label ne soient pas chroniquées, expliquées, disséquées par ce magazine. Car JB est un chercheur. Un traqueur de vieilleries, un pousseur à la roue de nouveautés bestiales. Le gars ne s’interdit rien. Pour lui, si le rock veut rester, et survivre, il doit devenir cela. Une curiosité inlassable. Une envie de chercher. Une volonté de traquer l’inédit, l’incunable, toutes tendances confondues, toutes chapelles abolies. Devant le pavillon, entre deux giboulées de février, l’équipe habituelle. Maîtresse Isabelle (talons aiguilles), le photographe (baskets) et Philman (Clarks). Sonnette cassée, coup de fil. Voilà, nous pénétrons dans le saint des saints, capharnaüm, musée du rock. Portraits d’Elvis au mur, des Johnny Hallyday naïfs en peinture, une collection de bibelots de Vallauris à damner une mamie hippie, et des bouquins, livres photos sur les bandes de Brooklyn ou de la Bastille, catalogues de références absconses, fanzines, vieux numéros du Parapluie. Une chaîne stéréo impeccable (enceintes Elipson, platine Pierre Clément, ampli Atoll). Du vintage. Dans son jus. Rétroprojecteur à scopitones sur la table du salon.

Et puis alors, donc, les disques. 45 tours dans les armoires, les placards. En pile, en boîte, classés, tous. Presse rock bien à sa place, dans les toilettes. DVD rock (ou pas) dans les corridors, jusque dans la cuisine. Et puis les albums, en pile, en montagne, sur toutes les étagères de tous les murs, dans des bacs plastique. On se croirait chez vous, chez nous. Avec une petite différence : ces disques-là, notre client, c’est lui-même qui les a publiés.

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Jean-Baptiste Guillot : Tardivement, vers 15-16 ans, avec mes sous, c’était un 45 tours des Bar-Kays, “Soul Finger”, acheté à Clignancourt. C’était Stax et intuitivement, j’avais compris que c’était plutôt pas mal. J’écoutais de la musique avant, bien sûr, mais c’était de la copie de copie de copie de cassettes.

R&F : Et avant, vous écoutiez quoi ?

Jean-Baptiste Guillot : Ce qu’écoutaient mon frère et mes parents. Mes parents avaient deux disques, Louis Armstrong, “Louis And The Good Book”, une sorte de succession de tubes gospel et “La Symphonie Pastorale” à la période de Noël. Mon frère aimait les premiers Bernard Lavilliers, “15e Round”, “Les Barbares”, Higelin et “BBH 75”... On a quand même oublié que Lavilliers, c’était les loulous qui écoutaient. Après, le punk est arrivé et mon frère est devenu punk. Moi, j’étais dans mon coin et je subissais la chaîne à fond, du soir au matin, que je le veuille ou non.

R&F : Comment se développent vos goûts ?

Jean-Baptiste Guillot : Déjà, mon frère m’a sensibilisé à des musiques un peu difficiles, un peu de traverse. Après, c’est par mimétisme avec les copains. Je venais de banlieue, j’avais une bande de copains, un mélange de rockers, mods, skins, psycho comme ça se faisait... On était une cinquantaine de gugusses attendant l’incident qui allait émailler notre soirée ou notre journée en buvant des bières. C’était la même vie qu’en province, les packs de Kro achetés au supermarché qu’on allait dézinguer en attendant qu’il se passe un truc. C’était assez pauvre musicalement, on était au début des années 80, il y avait pas mal de psycho, les Meteors, Batmobile, de la oi!, les Cockney Rejects, Sham 69 et puis, plein de trucs mod, du rockabilly, de la northern soul... Beaucoup de cette soul qui passait dans les clubs de la côte nord anglaise, le Wigan Casino, etc. C’est un peu une musique

FOREVER PAVOT
RHAPSODE

de talibans, on est dans des niches de micro-niches. Pour moi, c'était assez générique, c'était de la soul sixties, qui faisait danser, avec des orchestrations assez sophistiquées.

R&F : Vous auriez pu passer les années 80 sans écouter Michael Jackson ou Prince ?

Jean-Baptiste Guillot : Je n'ai pas pu passer au travers. Pour un anniversaire, une personne bienveillante de la famille m'a offert "Thriller". Que j'ai écouté comme des millions de gens. J'étais gamin à l'époque, je devais avoir 10 ans, je n'écoutais pas encore de northern soul ou les Meteors comme en 1987-1988, où la musique faisait partie d'un mode de vie global. On bricolait les scooters, on faisait nos petites bagarres de merde, nos cuites à rallonge... C'était entre Margerin, Kébra, la banlieue, quoi. Il y avait un groupe qui nous fédérait, La Souris Déglinguée, parce qu'on avait l'impression que Luc Tai chantait pour nous. C'était sa force absolue, ces textes qui font mouche. C'est vraiment un groupe qui interpellait les banlieusards et les provinciaux. A l'époque, il y avait un clivage entre La Souris, côté fier-à-bras, frondeur, et l'autre côté, qu'on détestait, *le rock est une fête* incarné par les Bérus, avec cette espèce de politisation premier degré mélangée de cirque... Nous, on croyait qu'on était des Seigneurs de la rue du haut de nos 16 ou 17 ans, on avait l'impression que la ville était à nous.

R&F : A l'époque, chaque génération dans le rock veut balayer la précédente…

Jean-Baptiste Guillot : Dans mes souvenirs, c'était assez bas du front. Il n'y avait aucune conscience politique ou sociale, c'était une sorte de pseudo-marginalité en forme de posture pour se sentir différent et exister dans une vie banlieusarde assez ennuyeuse. C'est souvent ça chez les punks ou autres de province. Ils y viennent parce qu'ils se font chier, ils ont l'illusion que tout va être plus formidable avec une crête et des clous sur son blouson. Ou que du moins que ça va emmerder le monde et que, du coup, on va se sentir exister et vivant. C'était un peu l'idée.

Je suis déjà nostalgique

R&F : Vous avez fait partie de groupes ?

Jean-Baptiste Guillot : Non, je n'ai pas eu cette chance, nous on était dans les deux roues. Toute la journée, on réparait des trucs, on bricolait des vieux Vespa. Dans ma sphère d'amis proches, il n'y avait pas de musicien. Je ne sais pas si c'est un regret, parce que je m'y suis essayé par la suite et j'ai compris que je n'avais aucune prédisposition pour ça, je ne suis pas bon. On se contentait d'aller aux concerts, rien de bien flamboyant.

R&F : A quel moment, la musique est devenu un vrai style de vie et non plus quelque chose qui la remplit ?

Jean-Baptiste Guillot : Presque à mon insu, je me suis retrouvé à faire des études de droit, sans beaucoup travailler mais je passais d'année en année. Tant qu'on n'est pas confronté à l'échec, on ne se remet pas en question. L'avenir était déjà un peu bouché... Bref, je me suis retrouvé avec un Bac+5 et j'ai commencé à faire un stage de droit, en tant que grouillot. Et la réalité du truc, ce que je n'avais pas compris en cinq ans, je l'ai compris en quinze jours. Je ne voulais pas ça comme vie, je voulais faire quelque chose en adéquation avec mes envies. Donc, la musique. A cette époque-là, elle commençait à prendre de plus en plus de place. On allait dans toutes les soirées mod, on partait en Angleterre, à Brighton, à l'île de Wight, on dansait toute la nuit. Bizarrement, c'était les soirées mod, on a tous basculé dans le truc parce qu'on était dans les scooters... On a fini par écouter les groupes revivalistes, les Jam, Lambrettas, Merton Parkas, etc. Jusqu'à ce qu'on affine nos goûts et qu'on aille du côté du freakbeat, des Small Faces et des

"Je sors les disques de la seconde division, celle que j'aime"

choses de plus en plus obscures, psyché, northern soul. C'était des musiques qui commençaient à être ré-exhumées. Le garage américain, les Sonics, etc, étaient déjà ressortis, mais on redécouvrait tous ces groupes de british beat, de freakbeat. J'étais rocker dans le fond... Mais c'était un truc bâtard, on s'en foutait, j'allais aussi dans les soirées rockabilly. Ce qui me plaisait, c'étaient ces espèces de tribus urbaines qui n'existent plus du tout. Les jeunes maintenant ont le look, mais ils ont oublié que pour un code, pour un mauvais blouson, on frôlait la mort... C'était excitant, on se sentait vivants. Aller aux Halles, ce n'était pas juste prendre le métro, c'était risquer sa peau. Tout ça se nourrissait d'anecdotes, de mythes urbains, de mecs qui semaient la terreur sur Paris aux sorties de concerts et il fallait passer entre les gouttes. Ils nous tabassaient, on en tabassaient d'autres plus faibles et ainsi de suite et à la fin, un gamin de 7 ans se prenait une baffe sans savoir pourquoi. C'était un truc de prédateurs, de tribus où tout était codifié et on y était très attentifs, à la différence des jeunes de maintenant très lookés, mais qui se limitent à un rapport esthétique. Plus rien n'a de sens, c'est peut-être pour ça que certains

se cassent en Syrie pour faire le djihad. C'est sans doute cette même volonté de se sentir vivant et d'avoir peur.

R&F : Et pour en revenir à vos débuts dans la musique ?

Jean-Baptiste Guillot : J'ai balayé ces cinq ans d'études qui ne m'ont servi à rien et j'ai commencé comme grouillot dans une maison de disques, une major, puisque c'était les seules à pourvoir des postes. J'étais au bas de l'échelle chez Labels, je faisais les photocopies et ce que les autres ne voulaient pas faire. De fil en aiguille, j'ai fait mon petit bonhomme de chemin, profil bas. J'organisais à côté des soirées et des concerts dans les circuits alternatifs. Avec mes copains, on était dans un nihilisme sympathique, on buvait des canettes, on prenait du bon temps, mais à la longue, c'était sclérosant. J'ai vite voulu être acteur de ma propre scène, plus seulement être le gars qui prend, qui prend. J'ai commencé à faire jouer des groupes...

R&F : Premier concert ?

Jean-Baptiste Guillot : Je ne me rappelle plus trop. Au début, c'était des soirées DJ où on passait de la musique sixties. Je collectionnais déjà les disques, je les achetais à l'échelle de mes moyens. Il y avait du monde aux soirées, les gens devaient y trouver leur compte. Après, je suis passé aux concerts. Pendant très longtemps, c'était compliqué jusqu'à l'ouverture de salles comme le Nouveau Casino qui faisaient défaut à Paris. Soit il y avait les trucs de la zone de la zone, avec le mauvais taulier qui met le groupe dans un coin et ne le paye pas, les limonadiers qui font des concerts de merde à l'arrache, souvent en après-midi, soit il y avait de grosses salles. Quand le Nouveau Casino ou le Point Ephémère ont ouvert, ça a été salvateur. Je crois que j'ai fait la première soirée rock au Nouveau Casino, un concert de Man Or Astroman?. Après, il y a eu Tav Falco. Ça paraît anecdotique maintenant

mais, à l'époque, des gars sortis de nulle part, c'est-à-dire pas des gros promoteurs qui faisaient de grosses dates à l'Elysée Montmartre, ce n'était pas rien. On était contents. On recevait des groupes dans de bonnes conditions, le public se mobilisait, il était en demande, on était quasiment tout le temps complet, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, puisqu'il y a beaucoup d'offre et de concerts. J'ai organisé des centaines de soirées et de concerts. J'ai fait les premières dates de Jay Reatard, de Ty Segall, je ne sais plus pourquoi je n'ai pas eu Thee Oh Sees... J'ai vu trois fois les Black Lips au Gambetta Club, ce bar à côté de la Flèche d'Or. Pour leurs trois premières tournées, les Black Lips ont joué dans ce lieu misérable.

Devant 20 personnes. Ça a été longtemps ça, pour le garage. Ce n'était même pas l'underground, c'était la *lose*. Les plus beaux souvenirs, c'est ces soirées impromptues, dans un bar de merde où tout est pourri et va savoir pourquoi, une espèce de magie opère. Voir les Black Lips avec 20 personnes dans un bar pourri, ça génère une ambiance tout autre qu'à Rock en Seine. Ce sont des groupes déjà bons et en devenir, c'est la bande de copains qui vient jouer sur scène, ils sont là pour se marrer, pour faire la fête. Ce ne sont pas les types dont c'est devenu le job... C'était un peu comme ça aux Rock'n'roll Fridays, où il y avait une sorte de spontanéité, de jeunes branleurs avec peu de concerts au compteur. Je ne cesse de rechercher ce truc-là, d'où les disques que je sors, cette musique un peu bancale, celle de la seconde division, celle que j'aime. Des gens un peu moyens, pas médiocres, besogneux qui ont des moments de fulgurance. Tous les dix morceaux, ils en font un génial et pour moi, c'est le bon ratio. Ça ce sont des groupes qui me parlent et que j'ai envie de défendre, des disques que j'ai envie de sortir et c'est ça que je vais chercher quand je vais en concert. Ce sont des petits lieux et des gens qui y croient comme si leur vie en dépendait. On le perd totalement quand les groupes commencent à être rodés. Même moi, à mon petit niveau avec Born Bad, je suis déjà nostalgique de mes jeunes années où on ne savait pas où on allait, où c'était n'importe quoi...

Merci Guy Peellaert

R&F : Quand est sorti le premier disque Born Bad ?

Jean-Baptiste Guillot : En 2006. Avant, il y a eu toutes ces pérégrinations en major, pour le meilleur et le pire. J'ai connu la fin des grandes années quand j'étais chez Labels. Dans la même année, une petite structure comme Labels pouvait sortir l'album de Moby, le premier Daft Punk, un Depeche Mode, un Chemical Brothers, Murat vendait 200 000 disques, Dominique A était disque d'or... C'était une époque surréaliste qui n'est pas si reculée que ça. Il y avait de l'enthousiasme, des profils de gens plutôt amusants, un peu parias, passionnés. Je suis contemporain de cette dérive, j'ai avancé, j'ai longtemps été arpette, jusqu'à ce que Duval et de Buretel me donnent ma chance. Je n'avais pas de connexion, je venais de banlieue, et ils se sont rendu compte que je m'entendais bien avec les artistes. Et quand Delabel a été racheté, ils m'ont promu directeur artistique. A l'époque, ça a fait grincer quelques dents, l'arpette qui devenait DA... C'est évidemment un métier qu'on convoite, ça renvoie à un imaginaire très fort, le mec en limousine à cigare qui dit au groupe : "*Passez-me voir à mon bureau demain.*" Ce genre de bullshit, je caricature, je savais que ce n'était pas comme ça, mais j'imaginais quelque chose avec plus d'enthousiasme, plus de fun. Et au quotidien, on découvre une réalité qui est la morosité, la frilosité, le cynisme. On t'explique que les gens sont des cons et n'aiment que la merde, donc autant leur en donner. C'est le postulat de base. Les majors ont capitulé depuis longtemps, il suffit de voir ce qu'elles sortent aujourd'hui... A mon humble avis, ça s'adresse à des mômes jusqu'à 12 ans. Après, c'est mort, elles ne savent plus vendre de disques. Les trucs qui marchent, genre Maître Gims, Black M et autres, les rares fois où mon oreille les a croisés, j'ai halluciné. A 14 ou 15 ans, on n'écoute déjà plus ça. Donc, je nourrissais une sorte de frustration et de rancœur. Heureusement, j'avais toujours mes activités dans le milieu alternatif qui m'assuraient un équilibre. Mais j'avais les boules, c'était décevant, je me disais : *Ça y est, je suis dans la place*, sauf que je me faisais chier comme un rat mort. J'étais dans une dépression molle, impasse. Je n'arrivais à donner de sens à ce que je faisais. Je n'y comprenais rien. En gros, moins je signais, mieux c'était. Il y avait tout un cahier des charges, tout un climat qui faisait que les financiers décidaient et moi, j'étais un guignol en fait, je ne servais à rien. Un beau matin, je me suis fait licencier. Ils avaient dû faire 13 millions d'euros de bénéfices et les actionnaires en attendaient 15. Il y avait un trou de 2 millions, c'était de la faute de Jean-Baptiste Guillot. Je me suis fait virer, mais je suis parti avec beaucoup d'argent, ce qui m'a permis d'acheter en partie ma maison et de me demander ce que je voulais faire. Je ne pouvais pas rester sur ce constat d'échec, mon histoire était trop belle, j'avais gravi les échelons à force de bosser et là, j'étais dégoûté, je voulais trouver quelque chose pour finir en fanfare ce cycle dans la musique. Et je me suis dit que j'allais monter mon propre label. Si ça se plantait, tant pis, au moins je n'aurais pas de frustration ou de rancœur. C'était déjà la crise du disque. Il y avait ce défi de monter un label — rock, de surcroît — parce que c'était le chaos, les gens n'en montaient plus... Il y avait peu d'expérience dans le passé en France de label rock glamour et un peu sexy. On avait eu des labels de rock alternatif, mais sinon, il fallait remonter à New Rose et Skydog de Zermati. C'était vingt ans avant. Mais j'avais deux ans d'Assedic devant moi, ça me permettait d'avoir un peu de temps pour donner du sens à ma vie et rebondir, faire un truc dont je sois fier. En réfléchissant à comment vendre ces futurs disques, j'ai pensé aux schémas de labels qui avaient plus ou moins réussi. Quand ils étaient associés à un magasin, ils marchaient plutôt bien.

J'ai pris New Rose comme modèle. C'était toujours le magasin qui dégénère en label, parce qu'à force de vendre les disques des autres, on veut tenter de vendre les siens. C'est pour ça que je suis allé voir mes potes de Born Bad, un magasin qui existait déjà. On bricolait nos bagnoles américaines ensemble le dimanche, on bouffait des merguez en écoutant les Ramones. Je me suis dit que ce serait confortable d'avoir une vitrine physique proposant de façon privilégiée mes disques. On a commencé comme ça. Born Bad avait cette étiquette très Cramps, garage à l'ancienne et tout de suite, j'ai décidé de m'inscrire en porte-à-faux. Ma première sortie, ça a été Frustration, un groupe punk et j'ai enchaîné avec "BIPPP", les parents pauvres de Kraftwerk avec synthés et boîtes à rythmes, pour dire : *"Vous avez cru que j'allais faire du garage ? Bah non."* Et j'avais déjà sorti "Wizzz !", en marge de mon boulot...

R&F : Avec une pochette signée Guy Peellaert...

Jean-Baptiste Guillot : J'avais ce dessin tatoué et la même moto qu'il avait imaginée. J'avais un Cafe Racer... Et là, il m'a dit : *"Je suis obligé de t'aider, de te filer le dessin pour ta compile."* Ça m'a porté chance en tout cas. Merci Guy Peellaert. Avec cette compile, je me suis retrouvé à exhumer à moi tout seul tout un pan de musique alternative. Jusque-là, les gens connaissaient Dutronc, Gainsbourg et ont découvert toute une fourmilière de groupes, souvent inspirés et un peu bancals. C'est amusant de voir que tous les morceaux de "Wizzz !" sont devenus des classiques, que les gens ont l'impression que c'était là depuis toujours. Mais quand "Wizzz !" est sorti, on me crachait à la gueule. Pareil avec "BIPPP".

Les abrutis qui faisaient pin-pon sur des boîtes à rythmes, ça faisait ricaner, mais aujourd'hui, tout le monde écoute de la *minimal synth* ou la *synth-wave*, des noms donnés a posteriori... Je me souviendrai toujours d'une de ces soirées mod auxquelles j'allais en Angleterre. Un beau soir, un DJ a passé "Si Tu Reviens Chez Moi" des 5 Gentlemen, un morceau français avec un synthé psychotique et entêtant. Je me suis senti con, c'était un Anglais qui jouait ça et moi, le Français, je ne savais pas ce que c'était. A mon retour, je me suis mis à chercher, et là, ça a été l'arbre qui cache la forêt. Après, il n'y a pas eu une semaine, un mois sans aller dans les conventions acheter des disques dont personne n'avait rien à foutre. C'est assez drôle de voir que ces EP valent 200 ou 300 € maintenant. Cette exhumation a été jubilatoire. J'avais l'impression de faire quelque chose d'important, comme, dans une moindre mesure, ce qu'a fait Lenny Kaye avec "Nuggets". Toutes les semaines, on découvrait un nouveau truc de malades. Comment était-ce possible que personne ne connaisse ? Je me suis bien marré...

Je suis devenu trop gros

R&F : Pourquoi il n'y a eu que deux "Wizzz !" ?

Jean-Baptiste Guillot : Parce que ce qui m'amuse, c'est de chercher. J'aurais pu capitaliser, en faire douze volumes façon *Pebbles*, mais je suis là pour m'amuser, prendre du bon temps. Mes compilations en général documentent un genre musical et si j'étais plus business, je me vautrerais là-dedans jusqu'à assécher le filon. Ce qui m'amuse, c'est de documenter une certaine idée de l'underground et de la musique alternative française. Et surtout les gens qui ont essayé de proposer

des choses différentes des codes musicaux dont ils étaient contemporains. Ça me touche, ces types qui ont essayé de faire des trucs, il y a toujours des côtés *ça passe mais c'est limite*. J'aime les disques de losers magnifiques, ces gens qui, le temps d'un 45 tours, ont donné deux concerts... Ce qui est super ensuite, c'est de retrouver ces gens, de voir à quel point ils sont accessibles. Il y a une sorte d'humanité dans ces disques de seconde division et de gens qui ont eu des destins totalement différents. A leur insu, ils ont fait malgré tout partie d'une avant-garde. Avec 30 ans de recul, on s'aperçoit que leur petit 45 tours anecdotique était important malgré tout et que, par rapport aux codes, à Sheila, Adamo et autres, finalement, c'était inventif et créatif. Je suis assez fier du fait que ces morceaux soient devenus des classiques. Les gens ne le savent pas et s'en foutent mais, à l'origine, il y a eu des mecs qui ont cherché et ressorti ces trucs et j'en fais partie. J'ai un "Wizzz ! volume 3" qui va sortir. Je ne voulais pas, mais je suis retombé sur des gens avec des histoires incroyables. Au final, c'est ce qui compte, parce que le meilleur des morceaux que j'ai sortis n'arrivera jamais à la cheville d'un Joy Division, des Stones ou du Velvet. Ce qui est amusant, c'est de se faire l'écho de toutes ces histoires et documenter un underground français. Comme quand j'avais sorti Rob Jo Star Band, des freaks dégénérés, ça fait du bien de savoir qu'il y a aussi eu ça en France. Ou les Blousons Noirs...

R&F : Eux, on ne les a jamais retrouvés...

Jean-Baptiste Guillot : Non. J'ai cherché pourtant. Les Américains de WFMU ont dit que c'était un faux groupe parce que pour les historiens du rock, c'est potentiellement lourd en conséquences. Ce truc garage punk DIY, on l'attribue à Hasil Adkins avec le single "She's Mine"/ "Chicken Walk" qui serait le premier en 1962. Mais les Blousons Noirs, c'est avant. Donc, pour les Américains, se dire que ce truc est fait en France, c'est inadmissible. Ce qui me paraît plus plausible, c'est que Guilain, c'était le fils d'un gros industriel à qui son père a payé un studio pour l'occuper. Le twist était à la mode et il a voulu en faire. Le studio se trouvait dans une rue pleine d'ateliers de confection et, pour une raison que j'ignore, tous les pieds-noirs transitaient par Bordeaux. Il y avait une grosse communauté là-bas et les mecs travaillaient dans la confection. Un mec m'a dit que c'était vraisemblablement ces mecs des ateliers qui sont venus jouer là. Dans le twist, d'ailleurs, il y avait beaucoup de groupes de pieds-noirs.

R&F : A quel moment le label Born Bad commence à signer des groupes actifs et nouveaux après les compilations ?

Jean-Baptiste Guillot : J'ai toujours voulu faire un truc sur les deux axes. C'est assez malin, je crois, c'est une façon de dire : *Je m'inscris dans la lignée de nos illustres anciens, je réhabilite certains d'une part et j'en sors de nouveaux.* L'idée, c'est défendre une certaine idée de l'underground et de la musique alternative à la française. C'est pour ça que très vite, j'ai cessé de sortir des groupes étrangers. J'avais des connexions grâce au magasin, on connaissait tous les groupes avant tout le monde. Ty Segall a failli être sur Born Bad, il le voulait, mais soudain il a explosé et ça n'a plus été possible. Mais je me suis dit que ce qui était intéressant, c'était de donner du sens à mon travail. Des disques il en sort des milliers par jour, des géniaux, des dizaines par mois. On a tous chez nous des centaines de disques géniaux et je me suis dit que c'était plus intéressant de devenir une force vive, un acteur local pour aider à développer cette scène locale. J'aime l'idée qu'en développant un catalogue assez ambitieux avec des groupes français, ça décomplexe les gens et ça leur donne envie. Je vois qu'entre le lancement du label

“Pour les gens de mon milieu, Rock&Folk c’était le Grand Satan”

et maintenant, le niveau global des groupes français a monté. On a vraiment des groupes qui ont leur place sur la scène internationale, qui sont respectés par leurs pairs. Au niveau de mon label, des mecs comme Feeling Of Love tournent aux USA avec Thee Oh Sees et Ty Segall, Magnetix tourne avec Thee Oh Sees, le groupe a sorti un disque sur Castle Face d’ailleurs, Wall Of Death a fait une centaine de dates avec les Black Angels et Brian Jonestown Massacre, etc. Il n’y a qu’en France qu’on nous considère comme des parents pauvres... On peut toujours dire après qu’ils sont moins inspirés et je ne vais pas dire qu’ils ont le talent d’un Ty Segall, mais ils font partie de la même scène. C’est un signal très positif envoyé à tous les gens. Très tôt, aussi, je me suis mis à faire de la promotion, ce que ne faisaient pas les autres. Pour les gens de mon milieu, Rock&Folk c’était le Grand Satan. Jouer les talibans, ça rassure ces mecs dans cette sorte d’underground. Et moi, je suis arrivé en disant : *“C’est ça le rock’n’roll ? Tu pisses où on t’a dit de faire ? Ce que tu n’as pas compris, c’est que quand tu joues avec tes trois potes dans une cave pourrie, avec ton article de fanzine de ton pote, vous êtes juste entre consanguins. Ça n’a rien de subversif ni de rock’n’roll. La subversion, c’est d’aller actionner des leviers, de chercher des gens et de t’octroyer une place qui n’était pas la tienne.”* J’ai fait des pieds et des mains pour accéder à des salles d’un cran au-dessus, qu’on ne pouvait pas avoir à l’époque. Je n’ai pas été le seul, bien sûr. J’étais là pour tout niquer et je voyais toutes les merdes qui marchaient, genre Kyo et cie. Au lieu de se morfondre, de diaboliser Manœuvre ou Beauvallet et les patrons de salles, j’ai préféré m’adresser à eux, leur vendre ma camelote et on verra bien. Rock&Folk a toujours été un soutien indéfectible pour le label, merci. Bon, ça n’a pas permis d’estomper le clivage, parce qu’il y aura toujours des cons... Ce qui est drôle, c’est que même si je viens des circuits alternatifs, il y a des gens qui ne veulent plus signer avec moi parce que je suis devenu trop gros. Aujourd’hui, certains mecs me prennent pour Pascal Nègre. Je ne suis plus assez radical pour certains, mais ce sont des gens jeunes qui se trompent. A 25 ans, on revendique une radicalité coûte que coûte. Ces mecs n’ont pas compris que je suis plus dangereux et plus radical qu’eux.

Le cul ou la violence

R&F : Vous avez toujours été un avocat du vinyle. “Wizzz !” est sorti en vinyle à une époque où le format avait quasiment disparu...

Jean-Baptiste Guillot : Ça a toujours été le support de la marge. Dans les circuits alternatifs, dans le reggae avec les 45 tours, le vinyle a toujours perduré. Ça a été le cas dans l’electro avec les maxis, dans le rap aussi à ses débuts. Le vinyle était une évidence pour moi. J’avais envie de sortir des vinyles. Je faisais partie de ces circuits. J’ai appelé cette usine, MPO, en Basse-Normandie qui était la dernière à presser des vinyles. Elle continuait à le faire de façon résiduelle... Dans les milieux underground, on sortait toujours des vinyles, mais on ne le savait pas, puisque les disques n’étaient pas vendus en magasin. Les disquaires indépendants avaient tous fermé leur porte, à cause des Fnac, Virgin, etc, des enseignes qui avaient décidé à l’époque d’enterrer le vinyle. Comme elles ont décidé d’enterrer le CD actuellement. Ça devient impossible d’acheter une platine CD, sauf dans un magasin de hi-fi et c’est cher et intimidant pour les gens qui avaient une mini-chaîne CD-radio-cassette. Donc, on pousse les gens à acheter du téléchargement. Le CD pourrait subsister. Je suis devenu pro-CD. Je n’en avais jamais acheté jusqu’ici, sauf pour faire des cadeaux à Noël. Beaucoup de gens ont vu dans le vinyle l’opportunité de faire de l’oseille et les prix ont flambé. Aujourd’hui, tout est à 30 €. Maintenant, le moindre groupe sort des doubles albums, pochette gatefold, ils ont l’impression de faire des multiples, alors que ce n’est qu’un produit manufacturé. Je vois changer les habitudes des gens qui achètent beaucoup de disques. On nous a conditionnés. On nous a dit : *“Le CD c’est de la merde”* et le prix a chuté. Et maintenant, il y a parfois 20 € de différence entre un CD et un vinyle. A 30 €, je n’achète plus aussi facilement les nouveautés. Du coup, je me suis mis à acheter des CD. J’en ai parlé à d’autres gros acheteurs de disques et ils m’ont dit la même chose. Avec mon label, je revendique les petits prix. Chez les disquaires, je suis le moins cher. C’est 13 ou 14 €, un disque Born Bad. J’ai une vision à long terme, j’ai une mission.

R&F : Et le retour de la cassette, alors ?

Jean-Baptiste Guillot : Ça amène une flexibilité. Un vinyle, on est obligés d’en presser 300 minimum, il y a des frais incompressibles difficiles à amortir. Donc, on ne gagne pas d’argent. Tout le monde fait des vinyles et personne n’en vend. Oui, il y a quelque chose de sympathique dans le vinyle. Le mec arrive chez le disquaire avec sa pile d’albums sous le bras en lui faisant : *“Salut, camarade du vinyle !”* Et le disquaire lui répond qu’il est le trentième de la journée. La cassette permet de faire des microquantités, 20, 30, 50 exemplaires. Ça coûte 2 ou 3 euros pièce, ce n’est pas un gros investissement. Presser un vinyle en 2015, c’est un budget de 2500 € minimum, avec le risque de se vautrer.

Et il y a un petit snobisme autour de la cassette, c'est branché, c'est comme dans la vidéo, les mecs refont de la VHS. On va refaire des rouleaux de cire, si ça continue...

R&F : Quelle a été la meilleure vente de Born Bad ?

Jean-Baptiste Guillot : Frustration. Cheveu, par exemple, jouit d'une belle aura, internationale même, les mecs ont joué au MoMa, ils font un opéra pour Beaubourg, ce n'est pas le groupe de garage lambda bourré à la bière, genre Catholic Spray, qui peut faire ça.

R&F : Et le bide absolu ?

Jean-Baptiste Guillot : Je n'en ai pas. Tous mes groupes trouvent leur public. J'ai cette chance. J'ai un pressage de base de 2000 exemplaires, ce qui est beaucoup. Après, les gens fantasment sur l'activité du label, mais je passe mes journées ici, dans mon petit pavillon, à envoyer des mails... Je vois bien que les mecs qui me snobaient avant viennent me parler. C'est la comédie humaine. Mais ce qui ne trompe pas, c'est le monde aux concerts. Deux choses ont fait que Born Bad a pu s'installer : je connaissais tous les codes des circuits alternatifs puisque j'en viens et par ailleurs, j'avais acquis un savoir-faire en major. Et c'est très rare le cumul de ces deux choses. Soit on vient de l'alternatif, on fait ça après le boulot et on rame. Soit on vient d'une major et on court après une crédibilité rock sans y arriver. Moi, j'avais ce truc-là, je pouvais me permettre d'aller solliciter des magazines comme Rock&Folk sans qu'on me jette des pierres parce que tout le monde me connaissait depuis toujours et m'avait vu dans les circuits alternatifs. Ça m'a permis d'aller vite en besogne. Ça et le magasin, ce cumul d'expériences et de casquettes, cette légitimité sur les deux tableaux et aller vers des groupes vraiment issus de l'alternatif. Magnetix, c'est un groupe qui a donné 5000 concerts dans le monde. Les mecs arrivent sur scène, ils défoncent tout. Ce n'est pas le petit groupe garage qui est bien sur disque mais transparent sur scène. Magnetix ou Frustration, ce sont des brutes. Et c'est commun à la plupart des groupes de mon label : ils ont rodé leur live dans des conditions très difficiles, ils ont fait des kilomètres dans des vans à bouffer du taboulé et dormir sur le tapis des gens qui les recevaient. Et ça, ça te rode et ça fait de très bons groupes. C'est pour cela que les Anglais ou les Américains sont souvent bons. Ils sont allés à cette école. Avec les Français, on a souvent des petits bourgeois avec la guitare et le blouson qui vont bien, mais ça ne sent pas beaucoup le cul ou la violence. Et quand ils jouent, on n'est pas dedans, on n'y croit pas, même si leur ampli sonne bien. Les groupes que j'ai sortis sont méchants. Et bons sur scène. Du coup, passé le périph', ils existent. Où qu'ils jouent, c'est complet, que ce soit à Sochaux, à Nantes, à Bordeaux... Ce sont des jauges à 200 ou 300, OK, mais pour ce type de musique, ce n'est pas rien. Ça explique un peu aussi le succès de Born Bad. Et le fait que les gens savent que je fais ça tout seul, avec ma bite, mon couteau et ma grande gueule. Du coup, j'ai peu de détracteurs. Certains doivent penser que ce que je fais n'est pas grand-chose, mais personne ne vient me le dire ou ne l'écrira dans un journal parce que ce serait mal venu, et tout ça c'est foncièrement positif.

Etre solidaire d'une scène

R&F : Born Bad doit attirer beaucoup de jeunes groupes...

Jean-Baptiste Guillot : Oui, il y a une légitimité, des concerts, l'assurance de jouer avec de bons groupes étrangers. Je suis passé cinq minutes à Canal+ récemment et dès le lendemain, j'ai reçu 500 mails de mecs. Et pas des meilleurs. C'est ceux qui regardent la télé et envoient des bouteilles à la mer. En général, j'en reçois 50 par semaine.

R&F : Les majors ne signent plus personne...

Jean-Baptiste Guillot : Oui, c'est une catastrophe. Mes groupes sont régulièrement approchés par les majors. Après, beaucoup ont compris que sortir sur une major n'est plus une garantie pour vendre des disques. Quand je vois qu'Aquaserge, un des meilleurs groupes en live en France, a signé via une licence chez Sony et n'a vendu que 400 albums... J'en aurais vendu 4000 ou 5000... Ils ne savent plus travailler. Les méthodes de travail des majors sont obsolètes. Ils ne font plus le travail de terrain. Je vais dans n'importe quelle ville de France, je connais le disquaire. Du coup, les mecs se sentent concernés par ce que je fais. Mes alliés, ce sont eux, qui s'adressent à leurs clients. Le disquaire n'a pas fait ce boulot pour choisir toute la journée des références sur un catalogue. Quand je viens le voir, quand mes groupes jouent dans sa ville et l'invitent, il est content. C'est pour ça que j'ai ce privilège d'avoir un bac au nom du label chez tous les disquaires de province. Maintenant, il y a plein de gens de labels qui viennent me voir pour me demander comment je travaille. Je leur explique que je suis dans le pragmatisme pur. Ma vocation de label est de vendre des disques. Il y en a de plus en plus qui sont coupés de ça, qui sont dans la com', dans l'image.

R&F : La prochaine compilation Born Bad, ce sera quoi ?

Jean-Baptiste Guillot : Ce qui m'amuse en ce moment, et je ne suis pas le premier, c'est les disques sortis par les juifs du Sentier dans les années 80 et qui se retrouvent à leur insu à être à l'avant-garde des trucs disco et rap, ce qu'on appelait le boogie. Les premiers raps furent produits par des vendeurs de jeans ! Les mecs allaient à New York, entendaient ça et revenaient pour produire des trucs avec des beats chelou. Ils se retrouvaient à faire des raps avec des rimes de merde... Ça ressemble un peu aux débuts du rock avec Vian et cie. Si anecdotique que ce soit, ils sont de fait les premiers rappeurs français. Je sors parfois des disques qui m'amusent, comme ce disque avec un Italien qui faisait de la variété débile. J'aime bien envoyer des petits signaux qui brouillent les pistes. J'essaie de m'amuser et de fédérer un état d'esprit plus qu'un style musical et créer une musique de gens habités par cette même volonté d'être en rupture, prendre des risques et faire bouger les choses. Les mecs de ma compilation avaient tous des catogans, des blousons Avirex, des santiags, le jeans remonté dans la raie du cul... JE suis là pour m'amuser. Ce que j'aime, c'est défricher, trier, me familiariser avec un genre musical, affiner mon oreille, me cultiver. Je vais faire toute une série avec des mecs marrants. Des losers qui font des choses bien sans eux-mêmes le savoir, des gens qui essaient, qui sont décomplexés et qui arrivent à s'affranchir des limites financières et des contraintes artistiques. C'est ça qui est beau. Le mec qui ne doute pas et croit qu'il va casser la baraque. C'était super de voir les gamins du Rock'n'Roll Friday, ils croyaient qu'ils allaient devenir des stars. En province, les gens les haïssaient.

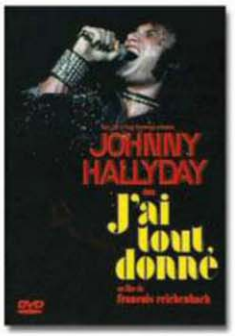
R&F : Comment expliquer le retour du psychédélisme alors que la drogue qui l'a généré au départ, LSD 25, n'est plus là ?

Jean-Baptiste Guillot : C'est *l'idée* du psyché qui plaît. Ce truc mental, subversif, ça renvoie au folklore de la drogue, mais dans ce mouvement, il n'y a pas un toxico. Oui, en ce moment, c'est ce qui plaît, comme on a pu adorer le retour des codes du rock anglais avec les Libertines et autres. La mode change... Après, c'est une enveloppe pratique dont on use et abuse et on passera à autre chose.

R&F : Il y a beaucoup de portraits de Johnny Hallyday chez vous... Votre opinion sur lui ?

Jean-Baptiste Guillot : J'adore toute la période Vogue. J'adore l'icône païenne. Les EP Vogue, les concerts de l'époque sont terribles. J'aime la sincérité, le côté populaire du mec, il a sorti 800 albums, il n'a jamais écrit une chanson, il n'a rien à branler du côté *j'ai un truc à dire, faut que ça sorte*... Je l'adore vraiment. C'est marrant, on est tellement

“La subversion, c’est de t’octroyer une place qui n’était pas la tienne”



conditionnés à le détester dès notre plus jeune âge, alors qu’il a juste un talent... Je collectionne ses scopitones, ça arrache tout ! Il faut regarder le film de 1973, “J’Ai Tout Donné” de François Reichenbach. Je l’offrais à tout le monde, les gens ricanaient dans un premier temps et me remerciaient après. C’est beau quand il est avec Vartan, comme ils s’aiment... Johnny, il a un truc touchant, ce n’est pas comme Adriano Celentano qui est brillant et engagé en politique. Lui, on ne lui demande pas ça. Il me touche. Il est beau dans sa période Vogue, il bouge bien, ça arrache, il casse tout. Il n’a rien à envier à Vince Taylor. Certains mecs pensent que je suis dans une posture de provoc’. Mais j’ai tous les EP de Johnny, tous les scopitones, j’aime au premier degré. Il a fait un nombre de collaborations étonnant. Si j’avais les droits, j’adorerais sortir une compilation Johnny Hallyday sur Born Bad pour obliger les gens à l’écouter.

R&F : En somme, il n’y a que le pub rock qui ne revient pas…
Jean-Baptiste Guillot : Là, c’est difficile... Il y aura peut-être un jour un retour de la musique un peu prolétaire, fier-à-bras...
C’est difficile de se projeter. Le garage, c’est un peu moribond. J’ai sorti un groupe, Regal, les mecs ont 20 ans, rien de neuf sous le soleil, mais ils défoncent tout en live, ils vivent ensemble dans une baraque à Bruxelles, en huis clos sur leur projet, ils vivent ça à l’arrache à 100 %... Et moi, c’est ma vocation de sortir ça. Il faut qu’il y ait une légitimité... Si le disque est super, c’est encore mieux, mais je crois que j’ai passé le cap. Ce que je veux, maintenant, c’est être solidaire d’une scène, être solidaire de gens, aider des gens. Et certains, il faut les aider parce qu’ils incarnent des scènes, des choses, il faut leur envoyer des signaux. C’est ce qui est intéressant dans nos métiers, savoir à quoi sert ce qu’on fait. Tout est question de sens. J’essaie de donner du sens à ma vie, à ce que je fais, on en est tous là. C’est ça, le but de mon label, savoir ce que je suis venu faire sur terre, être un passeur, faire mon petit label de rock’n’roll et voilà. ★

STAAT &NAZIS
HAND IN HAN
DEMO 1.11.
RASSISMU
IN DER GESELLSCHAF
BEKÄMPFE
NSU
STAAT &NAZIS
HAND IN HAND
DEMO
1.11.14
ASSISMUS
DER GESELLSCHAFT
EKÄMPFEN

"Mon voyage intérieur"

THE SOFT MOON

post punk A la tête de cet intense et tourmenté projet, un personnage qui ne l'est pas moins : Luis Vasquez, loup solitaire californien qui cherche à faire danser, mais avec des sonorités glacées.

Luis Vasquez est américain et enregistre des disques perturbants, noirs, à la beauté radicale, sous le nom de The Soft Moon. Son troisième effort studio, "Deeper", poursuit dans la même veine avec, derrière les nappes ténébreuses, quelque chose de l'ordre de la survie, voire de l'extase. Ici, il est possible de danser, pas forcément sur des cadavres, et de croire que la lutte reste la plus belle des émotions. Mis en boîte pas loin du village natal de Giorgio Moroder, ce disque pieuvre, aux tentacules de cauchemar et à la solitude d'acier, est une aventure formidable, un trip pas cool et franchement jubilatoire. Le 3 juin prochain, Luis Vasquez se produira à la Maroquinerie. Le soleil parisien risque de faire la tronche.

Mes entrailles

ROCK&FOLK : Si vous faisiez du rap, ce disque pourrait être considéré comme une sorte d'ego trip géant ?
Luis Vasquez : Oui, j'imagine... Mais en fait, avec ce disque, j'ai justement essayé d'étouffer mon ego. Mais en même temps, il est vrai que ce disque, ce n'est que moi, il ne tourne qu'autour de moi, ça pourrait passer pour une crise totale de narcissisme... Le but de ce projet était d'en apprendre plus sur moi-même, de comprendre pourquoi j'existe, de comprendre qui je suis. "Deeper", c'est mon voyage intérieur, en toute humilité.

R&F : C'est une évidence, ce disque ne sonne pas comme du Bono... Pouvez-vous raconter cette expérience radicale d'enregistrement en Italie ?
Luis Vasquez : Je suis donc parti du côté de Venise, pas pour découvrir la région mais pour affronter la solitude la plus absolue. J'ai choisi presque au hasard, avec l'aide de mon manager, qui est italien. Je voulais juste aller à l'étranger, dans un endroit pas du tout familier, où l'on parlait une autre langue que la mienne. Parce que je voulais quitter mon confort, je voulais ressentir ce sentiment de lutte, ce sentiment d'être encore en vie. Plutôt que d'aller en Californie ou dans un endroit où j'ai mes habitudes. Là-bas, j'ai pu me concentrer exclusivement sur moi-même et creuser au plus profond de mes entrailles. J'ai acheté un aller simple, j'ai décollé de New York à la fin de ma tournée et c'était parti ! Le studio où j'ai enregistré s'appelle Hate. Mais je vous jure, c'est une pure coïncidence *(rires)*.

R&F : On a pu lire ici et là que cette expérience avait parfois flirté avec le suicide...
Luis Vasquez : Je n'aime pas trop aborder cette question parce que je n'ai pas envie que les gens me voient comme un mec pleurnichard qui pense à se supprimer en permanence *(sourire)*. Mais il est vrai que j'ai peut-être pensé au suicide un peu trop souvent pendant cette période. Au point de me demander pourquoi j'y pensais autant *(rires)*. La chanson "Try" parle de ça. Le soir où je l'ai écrite, je n'avais jamais été aussi proche de passer à l'acte.

Carnet de balles

Le suicide a décimé le rock, de Ian Curtis (mai 1980) à Kurt Cobain (avril 1994). Le chanteur folk Phil Ochs s'est pendu en avril 1976, comme Tom Evans et Pete Ham, tous deux chanteurs et guitaristes de Badfinger, en avril 1975 et novembre 1983. La chanteuse des Plasmatics Wendy O Williams s'est tiré une balle dans la tête en avril 1998. Le bluesman anglais Graham Bond s'est jeté sous un train en mai 1974. Nick Drake est mort d'une overdose de médicaments en novembre 1974. Darby Crash des Germs s'est suicidé à l'héroïne la veille de la mort de Lennon. Alors qu'il était sur le point de succéder à Roy Orbison au sein des Traveling Wilburys, Del Shannon s'est servi d'une carabine 22 long rifle en février 1990. Le cas de Sid Vicious, mort en février 1979, reste flou.

R&F : La chose frappante sur ce nouvel album, c'est que derrière les ténèbres, on sent en permanence une sorte d'énergie monstrueuse, comme si un corps refusait d'abdiquer...
Luis Vasquez : C'est exactement ce que je ressens. Dans ma musique, il y a toujours cet ennemi, ce démon que je dois affronter mais il y a aussi un vrai optimisme, un réel espoir au final. C'est un combat. Il y a cette force qui est là, qui permet de rester en vie. Et je pense que c'est pour cela que je suis allé dans un pays qui m'était totalement étranger, pour me retrouver, comme ma musique, dans cette situation. Physiquement. Il y a ce feu qui brûle en moi et qui fait que tout doit être intense, extrême. Que ce soit pour un titre punk ou une ballade. J'aime les extrêmes. Si quelque chose est agressif, je me sens comme renforcé. Ça me motive. En musique en tout cas. Dans la vie, je suis plutôt du genre pas sûr de lui, je manque de confiance en moi. Mon côté Gémeaux peut-être...

R&F : Quelle est votre définition d'une bonne chanson de Soft Moon ?
Luis Vasquez : Ça va paraître un peu débile mais, si une chanson me fait pleurer ou me donne envie de danser, je sais que je suis sur le bon chemin.

R&F : Si votre musique parvenait à fédérer des millions de gens, seriez-vous dupe ? Parce que n'importe qui ne peut aimer vos chansons, elles sont difficiles, exigeantes...
Luis Vasquez : Ma musique, c'est beaucoup de réalité. Pas mal d'auditeurs aiment s'échapper en écoutant un disque, ils aiment fuir leur propre réalité. Alors que moi, je suis le genre d'artiste qui oblige à affronter cette réalité. Et c'est quelque chose de dur pour certaines personnes. Quelque chose qui n'est pas envisageable. ★

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE
Album "Deeper" (Captured Tracks/ Differ-Ant)

Photo Dennis Shoenberg-DR

"Train fou"

SLEATER-KINNEY

Après une pause de près de dix ans, l'ardent trio de Portland s'est remis en action. Janet Weiss, brillante préposée aux fûts et cymbales, raconte.

rock

Originaires d'Olympia, dans l'Etat voisin de Washington, Sleater-Kinney déboule à Portland au milieu des années 90 avec les filles burnées du mouvement hardcore punk *Riot Grrrl* (Bikini Kill, Bratmobile). Très vite, la fougue de la guitariste Carrie Brownstein et les voix de Corin Tucker (rappelant celles de Poly Styrene de X-Ray Spex, à la limite du supportable pour certains) les distinguent du reste de la meute féminine. En 1996, le groupe trouve sa forme définitive avec l'addition de la Californienne Janet Weiss à la batterie, véritable émule de John Bonham. Infatigable, le trio tourne sans répit et enregistre la bagatelle de sept albums en dix ans.

Je suis une guerrière

En 2006, alors que leur disque "The Woods" cartonne en Angleterre, elles décident de tout arrêter et de retourner à Portland. Corin pour procréer et Carrie pour délirer à la télé avec Fred Armisen (Saturday Night Live) dans la série comique "Portlandia". Musicalement, durant ces huit années de pause, les trois rockeuses ne chôment pas. Corin a son Corin Tucker Band, Janet joue avec Quasi, Stephen Malkmus And The Jicks et aussi avec Wild Flag, le nouveau combo de Carrie. Aujourd'hui, Sleater-Kinney revient avec "No Cities To Love" et tout le monde en parle. Nous retrouvons Janet Weiss, dans un des innombrables coffee shops de Portland, en ce matin pluvieux de Super Bowl.

ROCK&FOLK : Quelle fut la raison de votre interruption ?
Janet Weiss : La combinaison de dix années de tournées. Ecriture, enregistrement, tournée, écriture, enregistrement, tournée... sans arrêt, dix ans durant. Au point que cela devenait impossible pour chacune d'entre nous. Durant cette dernière tournée, Carrie a dû être admise à l'hosto à plusieurs reprises, fonçant directement de la scène aux urgences. Elle avait des réactions allergiques. Son corps ne tenait plus le coup. Corin, elle, était complètement stressée, avec un enfant à la maison et son désir d'en avoir d'autres. Aucune raison artistique en fait, uniquement cette tension physique. Avec "The Woods", nous venions d'atteindre un nouveau niveau artistique mais il nous fallait faire une pause.

R&F : ... Qui allait durer huit années et vous permettre de collaborer avec différents groupes...
Janet Weiss : La diversité de styles et de musiciens avec lesquels j'ai joué m'a vraiment aidé à m'améliorer. J'ai une relation spéciale avec Quasi, c'est mon bébé. Quand j'ai rejoint Sleater-Kinney, c'était comme sauter à bord d'un train fou. Les Jicks m'ont appris à me détendre.

R&F : Etiez-vous inquiète ou excitée à l'idée de cette reformation ?
Janet Weiss : Les deux. J'étais avec Wild Flag, avec Carrie et je savais qu'elle y pensait. Je suis une guerrière et peu de choses m'inquiètent. Ma seule inquiétude était de savoir si nous avions réellement le temps de produire quelque chose qui soit aussi bon que possible. Corin et Carrie ont un emploi du temps chargé et pour cette réunion, il était impératif d'écrire de nouvelles chansons.

R&F : Fred Armisen a-t-il joué un rôle dans cette reformation ?
Janet Weiss : Il se trouve qu'il était dans la même pièce avec Corin et Carrie quand il a été question de cette reformation. Oui, il les a un peu poussées à le faire. Fred est le plus grand fan de Sleater-Kinney.

Accueil en France

R&F : Avec "No Cities To Love" nous retrouvons l'intensité musicale du groupe sans la furie vocale de Corin...
Janet Weiss : Notre intention avec ce disque était d'explorer l'idée de mélodie... "The Woods" était explosif. Ici, nous avons des mélodies claires. Corin est aujourd'hui une personne différente, moins délirante, plus mélodique. Nous avons toutes changé. On ne parle pas beaucoup de Carrie la chanteuse. Elle a appris à s'imposer vocalement lors de "The Woods" avec "Jumpers", "Modern Girl" ou "Entertain" et même davantage avec Wild Flag. Elle est extraordinaire.

R&F : Quel accueil pensez-vous recevoir en France ?
Janet Weiss : La France ne nous aime pas beaucoup. Peut-être à cause de la voix de Corin ? trop menaçante ? Je ne sais pas. Mais nous adorons jouer en France. Espérons que les choses vont changer avec ce disque. ★

RECUEILLI PAR DANNY BOY
Album *"No Cities To Love" (Pias)*

Mon ami Elliott Smith

Sleater-Kinney arrive à Portland en 1995 au milieu d'une scène locale en pleine effervescence : Pond, Hitting Birth, Hazel, The Dandy Warhols et surtout Heatmiser au sein duquel figuraient Sam Coomes (Quasi) et Elliott Smith, l'un des artistes les plus importants de sa génération. Janet Weiss a tourné avec lui : *"Mon meilleur ami... Il était drôle, peu de gens le savent, et travaillait énormément ses chansons. Les gens pensent qu'il était un ange, que tout lui venait avec facilité. Tout au contraire. Toujours là, avec sa guitare et son magnéto. Travaillant dur sur les paroles de ses chansons, assis dans un bar, tard dans la nuit. Extrêmement compétitif. Avec le désir d'être bon dans tout ce qu'il faisait. Même aux roller skates."*

Photo Brigitte Sire-DR

"Oh, super, des filles !"

EX HEX

rock Après l'épisode Wild Flag, l'Américaine Mary Timony revient aux valeurs simples et brutales du power trio.

Dans la loge cradingue des Ex Hex, l'ambiance est bienveillante et sans chichi. Laura Harris, batteuse peroxydée, sirote un verre de vin blanc. Betsy Wright, bassiste flegmatique, attend tranquillement la suite des évènements et c'est Mary Timony, la chanteuse-guitariste, qui explique la raison d'être de ce trio créé de fraîche date, un nouveau départ pour les musiciennes qui le composent : *"On voulait se remettre à jouer des chansons simples, le genre de disques qu'on aimerait mettre sur notre propre platine. On s'est donc lancées."*

Etre au top

Pas besoin de chercher à compliquer les choses : Ex Hex fait du rock'n'roll. Et le fait bien. Ce soir-là au Divan du Monde, les trois Américaines engendreraient des larmes de joie chez bien des vieux punks — si toutefois ceux-ci avaient eu la présence d'esprit de venir au festival Les Femmes S'En Mêlent. La batterie est un modèle de métronomie énergique, école Clem Burke. La basse, une grosse SG, donne le change à la Les Paul Junior cerise de Timony. On n'entend plus tellement de trios ces derniers temps, a fortiori de bons. Celui-ci joue avec une classe féroce les titres de "Rips", et enquille sur une classieuse reprise du "You Can't Put Your Arms Around A Memory" de Johnny Thunders. Ces filles viennent de Washington, ville gouvernementale sensiblement plus cool lorsqu'elle est sous mandature démocrate et dans laquelle *"tous les musiciens se connaissent"*. Des groupes, les trois Ex Hex en ont eu moult. Le parcours de Mary Timony est d'ailleurs impressionnant. Après une formation assez académique (école de jazz, apprentissage de la guitare et de l'alto), l'Américaine enquille les groupes depuis le début des années 90 : Autoclave, sorte de Pavement féminin qui ne dura pas. Puis Helium, un sympathique assemblage indie signé chez Matador mais qui n'eut jamais la portée espérée. Après un brelan d'albums solo, Timony a intégré Wild Flag, supergroupe réellement super où l'on retrouvait notamment deux Sleater-Kinney (Carrie Brownstein et Janet Weiss). Après un très bon album, Wild Flag s'est séparé et Sleater-Kinney reformé. Enième retour à la case départ pour Timony qui, la trentaine révolue, décide cette fois de revenir à une certaine simplicité avec de vieilles connaissances. *"Wild Flag s'est séparé et j'avais des chansons. Ça s'est passé naturellement."* A deux puis à trois, un petit répertoire est créé. Immédiatement rodé en tournée. *"L'avantage d'être trois c'est qu'on peut voyager dans un mini-van"*, philosophe Betsy. *"C'est surtout plus marrant musicalement,* enchaîne Timony, *parce que tout le monde a un énorme boulot. C'est très intense. A trois, il faut être au top. Quand on est quatre, l'important, c'est plutôt ce qu'on ne joue pas."* Elles sont d'accord sur un point : il s'agit de revenir à l'essentiel. *"C'est plus facile de faire de la musique compliquée en fait*, consent Mary Timony en connaissance de cause. *On n'a pas à se demander si on prend la bonne décision parce que, justement, on est trop occupée à jouer sa partie compliquée. Alors que quand on fait un truc simple..."*

Assez DC

Washington DC, capitale des Etats-Unis n'héberge pas uniquement Ex Hex et Barack Obama. Marvin Gaye, Link Wray, Henry Rollins ou John Fahey y sont nés, Roberta Flack ou Jelly Roll Morton y ont fait leurs armes, Dave Grohl également (avec Scream). Car Washington est la ville du hardcore et du label Dischord : Bad Brains, le Minor Threat de Ian McKaye, ou encore The Faith. Sans oublier le Go-Go cher à Chuck Brown...

Fans de Hendrix

"Nous sommes toutes fans du Jimi Hendrix Experience, lâche la batteuse sans prévenir. Avant de concéder : *Notre style est plus concis. Et puis j'aime surtout Cheap Trick, et ça s'entend davantage."* Power pop à fond les ballons donc, et l'album, un modèle du genre, abonde en morceaux mélodiques et racés. Timony cite Brian May et *"le gars des Cars"* (Elliot Easton) comme source d'inspiration guitaristique : *"J'aime la concision de ses solos."* Le nom du groupe ? C'est à l'origine le titre d'un des albums solos de Mary, Ex Hex pouvant être sujet à de multiples interprétations (un mélange de génération X, de chromosome XX, de sorcellerie, d'hexagone et d'ex). *"On a surtout dû vérifier que ça ne poserait pas problème avec The XX."* La triplette pour l'heure vivote tranquillement, et tourne donc avec sa camionnette de poche. Féminin, féministe, à tendance plus pragmatique que *riot grrrl*. *"Nous sommes contentes d'être à ce festival de filles, mais... Les choses sont très simples*, pose Laura. *Quand j'ai vu ces deux filles, je me suis dit :* 'Oh, super, des filles !' *Les scènes musicales sont quand même dominées par les hommes, quoi qu'on puisse dire. Je jouais du jazz, j'étais toujours la seule fille. C'est quand même dommage..."* Plus tellement besoin d'énervement grunge féminin, beaucoup de groupes du genre se reforment cette année (L7, Sleater-Kinney et même les peu douées Babes In Toyland). Mary Timony, sourire en coin : *"La vraie différence, c'est que nous sommes un nouveau groupe. Et l'on ne sonne pas tellement nineties non plus. J'ai d'ailleurs l'impression que c'est le premier groupe où je suis qui ne sonne pas nineties."* ★

BASILE FARKAS

Album *"Rips" (Merge)*

Photo Jonah Tagaki DR

"Gueuler"

GAZ COOMBES

Cinq ans après le sabordage de Supergrass, l'Oxfordien aux rouflaquettes tente des choses moins féroces et plus aériennes. Ne vient-il pas après tout de la ville de Radiohead ? **pop**

18 février, Maroquinerie, 20 heures : comme Jacques Brel dans la chanson, ce soir, on vient pour le *Gaaaaaz*. Gaz Coombes entre bientôt en scène avec le regard madré de celui qui sait la partie déjà gagnée. Il se charge des chansons du nouvel album avec une conviction particulière. C'est bien normal, ce sont les petites dernières, ce sont elles qui doivent hériter de la plus grande attention. Après une heure et demie menée à toute berzingue, Gaz conclut avec une version tribale de "Break The Silence", dernière banderille plantée dans le flanc d'un public vaincu et conquis. Il n'aura pas chanté ne serait-ce qu'une mesure de Supergrass. *T'as bien raison, poteau.* Le lendemain, à l'heure au rendez-vous, avec notre petit magnéto pourri, nous attendons. A peine capable de tenir en place, perclus de questions torturantes *("c'est pointu l'accent d'Oxford ?")*, les sphincters incertains, on ne fait pas le faraud. Débarque rapidement Gaz Coombes, les traits d'une juvénilité intacte, et toujours cette fameuse gueule de chimère antique, moitié campagnol moitié crocodile.

Toujours très fier

ROCK&FOLK: Beaucoup avaient eu l'impression que "Here Come The Bombs" était un album de transition. Considérez-vous "Matador" comme le véritable point de départ de votre carrière solo ?

Gaz Coombes : OK, le premier album était un disque de transition, mais je le vois malgré tout comme le véritable commencement, et j'en suis très heureux. J'espère que ce nouvel album confirmera à tout le monde le fait que le précédent n'était pas un simple caprice. *I'm not just fucking around !* Je n'ai pas fait cet album parce que je m'emmerdais tout seul dans mon studio.

Junkie est là ?

La drogue et le rock : combo classico. Et après ? Il y a désormais Rockers In Recovery. Cette organisation à but non lucratif organise des concerts pour lutter contre la drogue. Le premier show de RIR a eu lieu en février 2011 et pour le 4e anniversaire, le RIR Music Festival s'est tenu en Floride avec, à l'affiche, des junkies repentis comme Jeff Ganz (Lou Reed, Johnny Winter), David Shelley (Cher), Colin *Lizzard* McGuinness et Tommy Zvoncheck (ex-Blue Öyster Cult), sous la direction de Lou Esposito (Chuck Berry, Bo Diddley). Une liste supposée grandir au fil des ans.

R&F: Savez-vous à quoi vous voudriez que le reste de votre carrière solo ressemble ? Parce que vieillir avec grâce dans le rock n'est pas donné à tout le monde…

Gaz Coombes : Non, pas vraiment. Je veux simplement continuer tant que l'inspiration est là. Je n'ai pas prévu de faire ça jusqu'à soixante ans a priori, mais qui sait ? Et le jour où ça s'arrêtera, il faudra en prendre son parti… Je refuse de me retrouver à rejouer des vieilles chansons de Supergrass ou de devenir un juke-box humain.

R&F: Que pensez-vous des nouveaux groupes ?

Gaz Coombes : J'essaye de me tenir au courant, ça bouge beaucoup *(on le sent à moitié concerné — NdA)*. J'essaie de ne pas rester coincé aux années 60 et 70, c'est important d'être ouvert à ce qui se passe autour de soi et de s'en nourrir. Bowie par exemple a toujours réussi à faire ça.

R&F: Ça fait vingt ans que "I Should Coco" est sorti : des projets pour l'occasion ?

Gaz Coombes : Je crois qu'il va y avoir des trucs, une ressortie anniversaire ou quelque chose du genre. C'est un grand album, j'en suis toujours très fier. C'est incroyable que ça fasse déjà vingt ans…

R&F: Pendant les années Supergrass, le groupe se sentait-il en compétition avec les autres ?

Gaz Coombes : Pas vraiment, on faisait un peu notre truc dans notre bulle. Quand on n'était pas en tournée, on vivait tous à Oxford, et crois-moi il n'y avait aucune trace de britpop à Oxford ! Donc on se foutait un peu d'être rattachés à une scène particulière… Quand on a été signés, on parlait à notre sujet de la *"new wave de la new wave"*. Ensuite quelqu'un a parlé de *"britpop"*… Tout ça, ce ne sont que des mots.

R&F: Vous aviez la réputation, surtout à vos débuts, de vous méfier de la presse. C'était uniquement parce que la promo vous ennuyait, ou c'était pour vous protéger ?

Gaz Coombes : En partie pour me protéger, probablement. Mais, tu sais, tous les clichés du rock, tout ce cirque de l'autopromotion, ne m'ont jamais tellement intéressé. Je trouve ça bizarre, quand les groupes passent par toutes les étapes, la drogue, la cure de désintox… Si tu vas en désintox, tant mieux pour toi, mais pourquoi tenir à ce que tout le monde le sache ? Déjà avec Supergrass, l'image que nous renvoyait la presse n'a jamais vraiment correspondu à la manière dont on se voyait. Enfin, c'est comme ça… ça ne m'empêche pas de dormir.

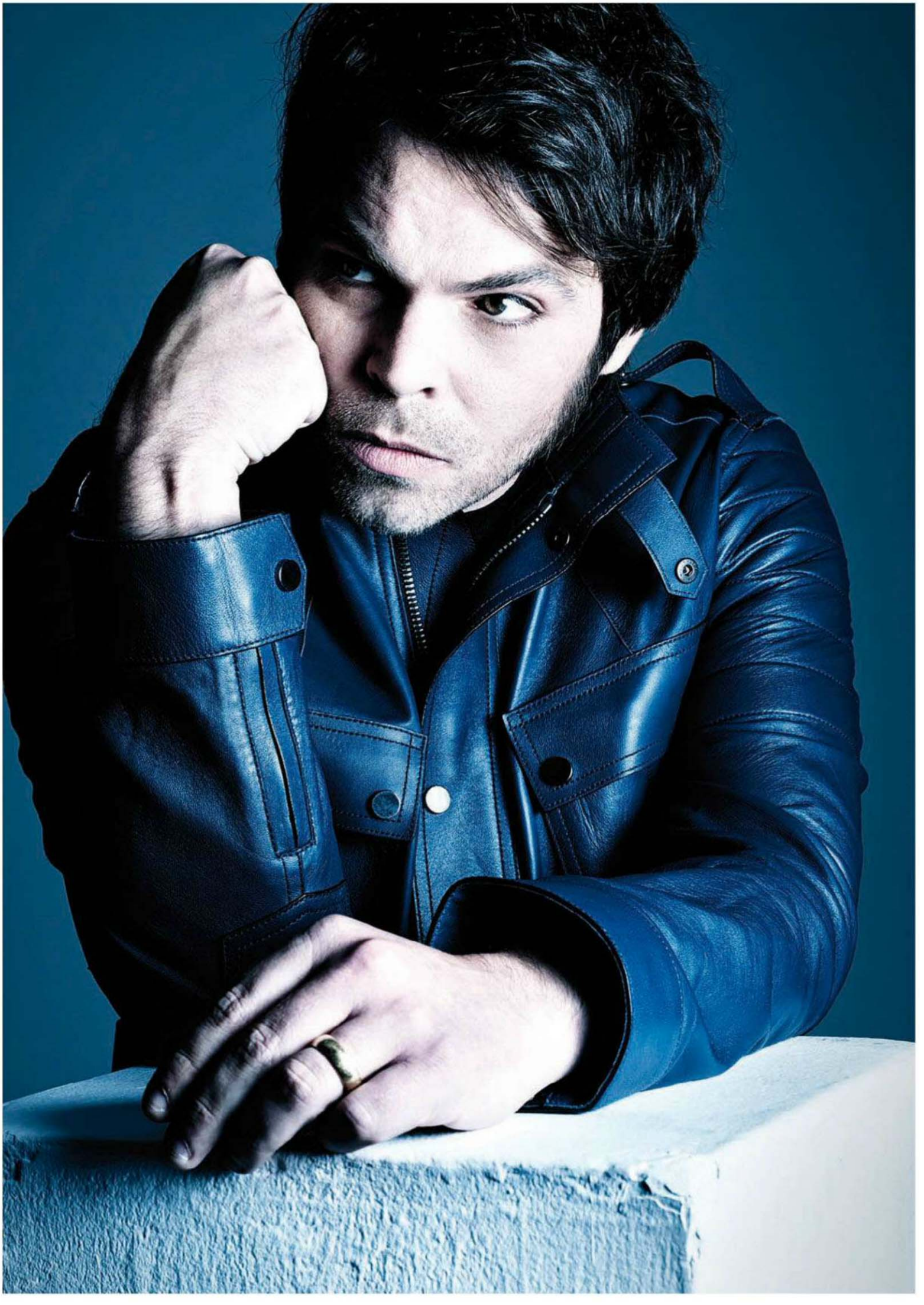
R&F: Noel Gallagher s'est plaint récemment de la rupture de transmission entre les groupes du début des années 2000 et ceux de la nouvelle génération. Ça vous inspire quoi ?

Gaz Coombes : Je n'avais pas remarqué. A mon avis, ce qui fait que c'est plus dur pour les nouveaux groupes de percer, c'est surtout la saturation. Avec Internet, on reçoit des infos chaque jour et chaque heure de chaque jour. Tout ça fait beaucoup de bruit et, si on veut se faire entendre, on a intérêt à gueuler sacrément fort. ★

VIANNEY GRIFFATON

Album *"Matador" (Caroline)*

Photo DR



SOUTH
TIP

"Caverneux"

TWIN PEAKS

rock Capable d'enthousiasmants refrains power pop, ce juvénile groupe de Chicago fait définitivement partie du beau *lynch*.

En 2013, les membres de Twin Peaks ont interrompu leurs études afin de se consacrer pleinement à la musique. "*La meilleure décision que j'ai jamais prise*", s'écrie le batteur Connor Bodner, personnage cartoonesque qui a fait le vœu de ne jamais — ô grand jamais ! — regarder la série télévisée qui donne son nom au groupe. Car si les autres membres du groupe se sont rattrapés depuis, eux non plus n'avaient jamais vu la série culte de David Lynch quand ils ont choisi ce blase. "*On n'avait aucune idée de quoi parlait la série*, s'amuse James. *Les fans ont été très agressifs alors que ce n'est qu'un putain de nom. Le patron de Pitchfork a twitté :* 'Avons-nous vraiment besoin d'un groupe nommé Twin Peaks ?' *Depuis on a joué à son festival, alors qu'il aille se faire foutre !* Adoubement ultime, le groupe se produira en avril à Los Angeles à un festival nommé The Music Of David Lynch, monté par le cinéaste lui-même. Si le nom du groupe lui a porté préjudice, c'est surtout à cause de l'imagerie associée à la série. On pourrait s'attendre à un groupe de dream pop dépressif alors qu'en réalité ces jeunes gens sont une bande de joyeux lurons aussi versés dans les hymnes punk ("Fade Away") que dans les chansons pop travaillées ("Mirror Of Time").

Versatilité

Première surprise en arrivant backstage à la Maroquinerie, les musiciens sont désormais cinq. Colin Broom, moustache fine et bonnet vissé sur le crâne, vient d'intégrer la troupe. *"On avait besoin de plus de son*, justifie le chanteur Cadien Lake James tout en gratouillant une horrible guitare en forme de cœur (c'est le lendemain de la Saint-Valentin, ceci explique peut-être cela). *Il y a beaucoup de clavier sur l'album et on ne pouvait pas le jouer sur scène. Colin, en plus de coproduire le disque, a fait ces claviers. Il était logique qu'il nous rejoigne. En fait il a raté une répétition récemment, et on s'est rendu compte à quel point on sonnait merdique sans lui."* L'album dont il est question ici, c'est "Wild Onion", le superbe deuxième disque du groupe. Un disque fouillis qui tranche avec "Sunken", son premier essai autoproduit enregistré à l'arrache, selon les bons préceptes du Do It Yourself. *"On l'avait enregistré dans mon sous-sol*, poursuit James. *C'est pour ça qu'il sonne si caverneux. On l'a gravé sur CD pour les gens qui venaient à nos concerts. Plus tard, Autumn Tone nous a contactés pour le sortir."* On s'étonne que Twin Peaks n'ait jamais publié quoi que ce soit sur les nombreux labels en vogue que compte Chicago, tels que Hozac, Trouble In Mind ou Drag City. *"Quand j'avais 16 ans, j'ai envoyé un mail à Hozac*, continue James, *Ils ne m'ont jamais répondu. J'étais sans doute trop ambitieux. En réalité, on a signé avec le premier label qui a voulu sortir notre album sur vinyle."* Twin Peaks est l'émanation d'une amitié née dans les cours de récré de l'école entre les principaux membres du groupe, venus du même quartier d'Olympia, à proximité de la Windy City. Un groupe de lycée formé sur la base d'un amour commun pour les Black Lips. Le groupe est mené par un duo de guitaristes que tout semble opposer : Cadien Lake James est le leader charismatique au nom et au physique de rock star tandis que Clay Frankel, gringalet qui a toujours le sourire en coin, est le genre de mec malin qu'on imagine jouer dans un film de Judd Apatow. Avec le bassiste Jack Dolan, moins flashy mais tout aussi primordial, Twin Peaks possède trois auteurs/ compositeurs, ce qui explique la versatilité du groupe. Hal James, le grand frère de Cadien, a été batteur des défunts Smith Westerns. C'est grâce à lui qu'il a compris que la musique pouvait être son gagne-pain. *"Il y a une scène formidable à Chicago, mais la plupart des groupes n'envisagent pas de faire carrière. C'est sans doute ce qui les rend si bons et cool, mais c'est triste de les voir mourir dans des sous-sols"*, se désole le chanteur.

La loi de Lynch

Depuis "Floating Into The Night" le premier album de Julee Cruise en 1989, le réalisateur David Lynch flirte avec le son. Il a osé "BlueBob" en 2001, en collaboration avec John Neff. Il faut attendre dix ans pour entendre la suite, "Crazy Clown Time", alternatif, avant-gardiste et tourmenté. Il définit son dernier opus, "The Big Dream", sorti en 2013, comme du *"modern blues"*. On y trouve une reprise de "The Ballad Of Hollis Brown" de Dylan. Il a participé au projet de Danger Mouse & Sparklehorse "Dark Night Of The Soul", sorti juste après le suicide du leader de Sparklehorse Mark Linkous en 2010.

Naturel déconneur

Sous leur naturel déconneur, les Twin Peaks sont des classicistes qui adorent la pop, comme en témoigne la police d'écriture de "Wild Onion" sur la pochette de l'album, une référence subtile à "Wild Honey", un album sous-estimé des Beach Boys. Les Twin Peaks sont ainsi des jeunes gens enthousiastes et très attachants. Des branleurs inventifs qu'on a recroisés peu après l'interview dans les rues de Ménilmontant, en train de se filmer au caméscope, mimant des chansons pour le bien d'un *"documentaire sur leur tournée"*. Ces mecs vivent le rêve sans cynisme, avec fraîcheur. Comment ne pas les aimer ? ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Wild Onion" (Grand Jury/ Caroline)*

Photo DR

"On sait où on va"

THE PRODIGY

Réputé dans la décennie 90 pour son feu d'artifice électronique et punk, le groupe anglais s'en revient, toujours braillard mais aussi en quête de respectabilité.

PAR JONATHAN HUME

En 1997, dans les lignes du numéro 360 de Rock&Folk, The Prodigy se faisait taxer de réincarnation de Frankie Goes To Hollywood. Patrick Eudeline lui-même prédisait ainsi : "*… dans six mois, tout le monde va s'en foutre, c'est évident.*" The Prodigy serait simplement *la bande-son des gamins qui jouent aux jeux vidéo toute la journée, et qui la mettront à la poubelle dans quelques mois.* En 2015, The Prodigy revient pourtant avec "The Day Is My Enemy", son 6e album. Entre-temps, le groupe n'a presque jamais cessé de tourner. Il a traversé des périodes troublées, certes, mais ses divers hiatus n'ont jamais été dus a un quelconque désintérêt du public. Au contraire, chaque tournée, chaque apparition en festival, s'avère un formidable déclencheur d'achat de billets. En vingt-cinq ans, The Prodigy est devenu un bulldozer apte à ramener les foules en salles, dans les stades, sur les plaines. S'il est évident que le trio n'a pas besoin d'un nouvel album pour repartir sur les routes, il a tout de même pris le temps de retourner en studio pour enregistrer une quinzaine de titres. Et gageons que d'ici quelques mois des milliers de gamins, dont certains ont bien grandi, hurleront en chœur que le jour est leur ennemi et la nuit leur alliée. Dans le confort d'une suite chic au cœur de Soho, Liam Howlett, tête pensante, et Maxim Reality, MC frappé, reconnaissent que le parcours qui sépare leur retour en 2008 et ce nouvel album n'a pas été de tout repos.

Photo paul Dugdale-DR

ROCK&FOLK : Ça roule, les Prodigy ?
Liam Howlett : Super ! Ça a été un long voyage.

R&F : Vous voulez parler des quatre années écoulées ?
Liam Howlett : C'est comme si on avait eu un faux départ, et ça n'a pas été facile tous les jours, ça ne l'est jamais. J'ai aimé faire cet album, mais ça n'a pas été sans frustration et engueulades. Mais c'était cool d'arriver au bout. On savait tous qu'on avait fait quelque chose de bon, et ça nous a rapprochés à nouveau en tant qu'amis. On est si proches. Lorsqu'on travaille ensemble on est comme des frères, donc forcément il y a des embrouilles.

R&F : Vous dites souvent que ce que vous préférez c'est être en studio à créer des beats. C'était un peu différent cette fois ?
Liam Howlett : Je pense que ce que je préfère c'est donner vie à de nouvelles chansons. Je ne considère pas écrire de la musique comme un travail parce que j'adore ça. Même si c'est marrant de le faire seul, c'est vraiment très cool de créer ensemble. Ecrire un hit c'est une belle sensation et savoir que ça va fonctionner en live c'est vraiment génial. On a passé la semaine dernière à répéter parce qu'on part en Australie dans deux semaines pour une tournée. Là, on entend les chansons différemment. Evidemment, quand j'écrivais, tout était très fort mais, dans une salle de répète, quand tous les amplis sont sur onze, qu'on a la guitare et la batterie, ça prend une autre forme.

R&F : La prolifération d'une musique pop un peu niaise et sans danger semble pousser beaucoup d'artistes des années 90, on pense par exemple à Nine Inch Nails ou Marilyn Manson, à revenir avec une musique sans compromis. The Prodigy ne fait pas exception…
Liam Howlett : La pop a en quelque sorte piraté la musique électronique et l'a utilisée à des fins commerciales, ce qui provoque une réaction inverse. Je pense que notre album est une réaction face à ce qu'on peut trouver partout, et ça s'est fait naturellement. Je ne peux pas l'expliquer en fait, ça c'est juste fait comme ça. Déjà en 1994, on avait enregistré "Music For The Jilted Generation" en réaction à ce qu'on entendait et ce qu'on ressentait à cette époque.
Maxim Reality : Les gens veulent une alternative, ils en arrivent à un point où ils ont besoin d'entendre quelque chose de différent. Des mecs qui attendent de l'alternatif, il y en a une chiée, là dehors. Et on va aller à leur rencontre cet été.

R&F : Mais pensez-vous justement que les choses ont changé ces vingt dernières années, depuis "Music For The Jilted Generation" ?
Liam Howlett : Ouais. On a ressenti ce changement sur "Invaders Must Die". Tout le paysage musical avait changé. Il y a tous ces petits mouvements underground, ou ces scènes mais qui n'ont pas assez de temps pour se développer. Prends par exemple la scène dubstep qui a émergé il y a trois ans : au début c'était vraiment excitant, c'était couillu, ça jouait avec les bases de la musique électronique, c'était vraiment cool. Mais rapidement les grosses maisons de disques se sont jetées dessus pour faire du fric. C'est décevant, mais c'est le monde dans lequel on vit. On y est habitués. Au final tu ne peux compter que sur ce que toi tu peux faire. Il ne faut pas trop s'inspirer de ce qui se passe autour parce que ça change tout le temps. Je pense fermement que toutes nos sources d'inspirations sont établies lorsqu'on est jeune, que ce avec quoi tu grandis musicalement reste avec toi tout au long de ta vie. Evidemment de nouveaux groupes apparaissent et on va peut-être entendre un son différent et vraiment cool, se dire qu'on aimerait bien avoir un peu de ça aussi. Mais pour nous, les fondamentaux restent Public Enemy, Urban Dance Squad, le hip-hop et le mouvement rave-party parce qu'on vient de là. Et puis le punk et le ska, cette mentalité, tout ça fait partie du son de The Prodigy.

R&F : Il y a beaucoup de groupes des années 90 qui ont été copiés, pillés et pourtant il n'y a aucun équivalent à The Prodigy. Comme si votre musique était trop agressive pour que quelqu'un essaye de faire la même chose. Et même si une partie de la presse musicale vous reproche de vous répéter, vous continuez de développer ce son qui vous est propre…
Liam Howlett : Le journaliste qui était là avant toi bosse pour un magazine français de musique électronique. Il nous disait : *"Vous avez toujours fait la même chose, en fait."* Et on lui a répondu que oui, que cet album est pour nous un bon album, et qu'il sonne comme The Prodigy. On ne va pas faire autre chose. Notre son, notre identité, on les a inventés. On sait où on va. A partir de là, on veut simplement écrire de meilleures chansons qui marchent en live. On a de la chance parce que nos tournées nous aiguillent lorsqu'on est en studio. On sait quel genre de dynamique fonctionne, ou ce qu'on veut faire avec un morceau. Donc, oui, on est chanceux parce qu'on n'a pas à penser à autre chose. Quand on fait un album, le premier titre et le dernier titre sont importants, l'ordre des chansons est important. J'espère qu'au moins une personne sur dix l'écoutera dans l'ordre.

Photo DR

"Les derniers de notre espèce"

R&F : Ça va peut-être vous sembler un peu cliché, mais vous sentez-vous comme des survivants ? Plus grand monde ne paraît attendre quoi que ce soit des Chemical Brothers, les gens se fichent bien de savoir si Moby ou FatBoy Slim sortent de nouveaux albums. Même Tricky peine à retrouver de sa superbe. Pourtant The Prodigy continue de faire des festivals, les gens se déplacent pour vous voir…

Liam Howlett : C'est vrai mais on ne peut pas l'expliquer et on n'en a pas envie. Parce qu'au final, on préfère ne pas savoir. D'un certain côté on a l'impression d'être les derniers de notre espèce. Même avant, on avait l'impression d'être uniques, comme les Beastie Boys, Rage Against The Machine, ou The White Stripes ont été uniques. Si on peut être aussi unique que ces artistes l'ont été à leur façon ça nous plaît. On aime le fait que si quelqu'un passe un album, il saura instantanément qu'il écoute The Prodigy.

R&F : Vous auriez pu facilement enchaîner les tournées *hommage* et gagner de l'argent sur votre répertoire des années 90. Qu'est-ce qui vous motive à aller en studio ?

Liam Howlett : On n'est pas un produit de maisons de disques. La maison de disques aurait ce discours genre "*OK, bon, il est temps de sortir un nouvel album, les mecs*", et ils ne voudraient pas qu'on se dispute, crois-moi. Je suis le pire cauchemar qu'ils pourraient avoir. De toute façon je n'aurais pas pu travailler avec une grosse maison de disques, elle m'aurait viré il y a des années. Les gens de notre label savent que nos disques arrivent quand ils doivent arriver, ils comprennent comment on fonctionne, même si parfois c'est très chiant. C'est comme si notre musique avait sa propre vie et décide du moment où on peut s'y mettre. J'essaye simplement de la retranscrire du mieux que je peux. J'ai déjà essayé de provoquer l'écriture dans le passé, ça n'a pas fonctionné.

Maxim Reality : D'une certaine façon, on a choisi comment on voulait travailler. Et on ne travaille pas comme n'importe quel groupe.

Un petit coup de frais

R&F : "The Day Is My Enemy" laisse entendre que la musique de The Prodigy prend véritablement forme la nuit…

Liam Howlett : Ce que je voulais dire, c'est que sur les trois derniers mois d'enregistrement, j'allais en studio uniquement la nuit, je me demandais comment obtenir l'identité de l'album et le finir. Et le seul moyen c'était de dormir le jour et aller travailler la nuit tombée. Il fallait que je travaille autrement pour finir l'album et lui donner une réelle intensité. Dès que j'ai commencé à faire ça, une nouvelle atmosphère s'est développée, et ça fonctionnait. C'était la première fois que je le faisais. Evidemment j'ai déjà passé une nuit blanche à travailler sur une chanson, mais jamais sur une si longue durée. C'était un comportement antisocial mais nécessaire, et ça m'a fait réfléchir. La musique de The Prodigy est toujours jouée la nuit. On joue le soir ou la nuit, la musique vit la nuit, c'est donc logique de travailler dessus la nuit. Je rentrais au petit matin, avant que Londres ne s'éveille, et trois fois par semaine je voyais ce renard qui marchait devant moi, je l'ai pris en photo plusieurs fois. Un soir je me suis dit que ce renard était un symbole qui nous représentait. Parce que quelque part il est comme nous, il fait sa vie, s'occupe de ses affaires et définit ses propres règles. Ouais, je sais que c'est un peu profond comme réflexion *(rires)*… Mais je me suis dit que ce serait une bonne image pour représenter l'album et le groupe. Le titre d'un album et sa pochette, c'est important pour nous. Parfois, on trouve un titre, une image et soudain tout coule de source. Ça a été le cas avec "Invaders Must Die", mais cette fois le processus a été inversé. On avait d'abord appelé l'album "How To Steal A Jetfighter".

Maxim Reality : Ouais, on a fait volte-face avec "The Day Is My Enemy", et ça a insufflé une énergie au concept de l'album.

Liam Howlett : C'était frais à nouveau.

R&F: Il y a ce titre, "Ibiza", qui fustige les DJ en pilotage automatique. Etant français, on a été forcé de se demander si vous parliez de David Guetta…

Liam Howlett : Ce nom revient toujours, c'est marrant. Non, ce n'est pas à propos de David Guetta, ce n'est pas du tout une attaque contre lui. Guetta est un producteur de pop et ce n'est pas notre truc. Mais on ne l'a pas dans notre collimateur. Le truc c'est qu'on a grandi avec la culture DJ, c'est de là qu'on vient. Et on a vu des choses, ces DJ qui sont juste paresseux, qui arrivent avec un mix préenregistré et restent là plus intéressés à avoir les mains en l'air et à prendre des selfies, ce genre de trucs. On l'a déjà vu et plus d'une fois. Donc notre ressentiment est devenu un venin qu'on a craché sur la chanson "Ibiza". Mais ce n'est pas une attaque de l'endroit en soi.

Maxim Reality : Ce n'est qu'un constat sur la scène DJ. Il y en a de très bons mais on fait un constat sur les mauvais. Ceux qui appuient sur un bouton et restent là pendant des heures à ne rien branler. ★

Album *"The Day Is My Enemy" (Take Me To The Hospital/ Cooking Vinyl)*

"Jeunes gens pressés"

MARIE ET LES GARÇONS

A la manière des Talking Heads mais sans la même carrière, ce groupe lyonnais était le rejeton étrange et fascinant du mouvement punk. Son premier album est enfin réédité et son histoire ici narrée.

PAR CHRISTOPHE BASTERRA

Lyon, Samedi 29 juillet 1978. La jeunesse lyonnaise s'est donné rendez-vous au Théâtre Antique de Fourvière. La soirée porte un titre en trompe-l'œil : New Wave French Connection — tout un programme qui voit entre autres se succéder gloires locales (Electric Callas, Ganafoul, Starshooter) et nationales (Téléphone, Bijou). Alors, Libération intronise la deuxième ville de France "*capitale du rock*". Mais à la nuit tombée, une pluie de canettes s'abat sur scène. Sous l'orage, le groupe reste stoïque. Son chanteur, chemisette canari et mèche à faire pâlir Bryan Ferry, scande "*DISCO*" et souligne la rythmique funky en tapant dans ses mains. Bientôt, d'autres artistes le rejoignent — parmi eux, un Vincent Palmer belliqueux, lunettes et costume noirs, défie les spectateurs — tandis que résonne une version bancale de "Macho Man", chanson éponyme du deuxième album de Village People. Le public crie à la trahison. De retour en coulisses, lorsqu'on demande aux responsables de ce foutoir, Marie Et Les Garçons, leur avis sur cette prestation controversée, la réponse fuse : "*C'était fabuleux.*"

Lyon-Paris, février 2015. *"On était peut-être le groupe le plus punk car on se faisait jeter de partout. On trouvait plus intéressant de choquer les gens de notre génération que nos parents"*, se souvient Erik Fitoussi, l'ancien guitariste devenu libraire à Lyon. Le chanteur Patrick Vidal, DJ aux mille vies épris d'electro habitant désormais Paris, confirme : *"On aimait le punk, mais pas ses codes. On se battait contre les clichés rock'n'roll."* Les deux hommes évoquent le passé car ressort l'album originel de Marie Et Les Garçons. Un drôle de disque. A l'image du groupe. De son parcours. De ses ambitions. Quand il paraît en 1980, le quatuor n'existe plus — il a implosé l'année précédente, après une trajectoire fulgurante. *"J'avais rassemblé des titres avec l'accord de notre producteur Michel Esteban, pour laisser un petit témoignage. Les autres n'étaient pas trop au courant"*, poursuit Fitoussi. "Marie Et Les Garçons" est donc une compilation : sur la face A, cinq chansons publiées pendant cette brève existence et quatre inédits ; sur la B, un enregistrement du premier concert parisien, donné le 5 décembre 1977 au Théâtre Mouffetard. A l'écoute, cette disparité ne masque pas l'essentiel : ici, tout est *différent*. Le son est clair, minimal. La rythmique, incisive. La langue française claque. Parfois, sur les premières compositions, on pense au Velvet Underground. Mais pas que. Si ses contemporains se sont souvent tournés vers Londres, Marie Et Les Garçons est obnubilé par New York — le New York inhospitalier et fascinant des années 70. Patti Smith, Warhol, Talking Heads, la no-wave, Suicide se bousculent ainsi dans des mélodies obsédantes. Aujourd'hui encore, ce disque affiche une incroyable modernité. Mais était devenu introuvable. Alors, les agitateurs de Gonzaï (à la fois webzine, revue, soirées et label) ont souhaité rééditer l'objet en vinyle, accompagné du EP numérique "Face Cachée" — cinq inédits, dont l'inouï "Deux Sur La Banquette" : comme si Lady Godiva copulait avec "Louie Louie".

Lyon, rentrée 1974. Ils sont une vingtaine, la plupart élèves au lycée Saint-Exupéry, à la Croix-Rousse. Ensemble, ils ont découvert Bowie, Roxy Music, le Velvet. Jangil Callas est *"le premier vrai punk"*, un *"décadent"* qui se promène en bottes de majorette et fantasme sur Iggy. Le surnommé Kent forme un groupe improbable, Protostega Cryptochleidus.

Photo Liliane Vittori

Patrick Vidal et Marie Girard ne sont pas en reste : le premier devient bassiste, la seconde, chanteuse. Avec le frère de cette dernière, Philippe, à la batterie, Jean-Marc Vallod, Patrick Faye et Erik Fitoussi aux guitares, ils deviennent Femme Fatal (sans *e*) et le 5 juin 1975, jouent des reprises maladroites à la fête du lycée. Les noms changent, les formations aussi. En 1976, Vidal est au micro, Vallod, à la basse ; Marie se métamorphose en Moe Tucker. Arrivent les premières compositions. Obsédé par Burroughs, Vidal utilise le cut-up et écrit dans un français phonétique. L'album "Obsolete" de Dashiell Hedayat lui a montré comment faire sonner *autrement* sa langue natale. Alors, il construit des textes à haute teneur cinématographique. D'ailleurs, ces jeunes gens sont passionnés de septième art. Le dénommé Georges Rey se procure les films de Paul Morrissey et Andy Warhol, projetés en petit comité. "Fender L'Indien" de Robert Cordier, "Le Fantôme Du Paradis" de Brian De Palma, Fassbinder sont aussi au programme. Le groupe de Kent se rebaptise Starshooter. Electric Callas reprend "I Wanna Be Your Dog". Tous répètent dans un vieux gymnase promis à la destruction. Sur une suggestion de Jangil, Marie et les autres s'appellent désormais Les Garçons Sauvages — Burroughs, encore. Les prestations sont rares ; les répétitions, strictes. Dans la France giscardienne, les passeurs sont aux abonnés absents. Le groupe lit Patrick Eudeline, croise Philippe Manœuvre et découvre Rock News, revue imaginée par Michel Esteban et sa comparse Lizzy Mercier-Descloux. Depuis 1974, l'homme tient à Paris une boutique de T-shirts et de disques, Harry Cover, en plein cœur des Halles éventrées. Il connaît bien la scène new-yorkaise — son amie Patti Smith lui a même présenté John Cale. Il n'y a pas de hasard, dit-on.

Cale talent

Le Gallois John Cale a cofondé le Velvet Underground avec Lou Reed à l'âge de 23 ans. En tant que producteur, il est le roi des premières fois : on lui doit le premier album de Nico en 1967, le premier Stooges en 1969, "Horses" de Patti Smith en 1975, le premier Modern Lovers en 1976, le premier Squeeze en 1978 et le premier Happy Mondays en 1987. Eclectique et homme à femmes, il a également travaillé avec Lio, Moe Tucker (batteuse du Velvet), Siouxsie, Jennifer Warnes et Snatch.

Paris, janvier 1977. Ses deux maquettes sous le bras, le groupe débarque d'abord à l'Open Market, le magasin du rival et voisin d'Esteban, Marc Zermati, fondateur du label Skydog, lequel adore les morceaux courts, mais trouve les titres longs *"trop babas"*. Il temporise, suggère le nom de Marie Et Les Garçons, programme la formation au second festival punk de Mont-de-Marsan, en août 1977. Devenus quatuor, les Lyonnais y livrent leur premier véritable concert. Polos Lacoste — *"je l'avais piqué à mon père"*, confie Fitoussi — et batterie rose n'interdisent pas d'excellentes réactions. Pourtant, Vallod est démissionné dans la foulée. *"Trop rock"*. Il faut dire que, fin avril, à Lyon, ces jeunes gens ont vu Talking Heads. Ce son clair les intrigue, d'autant que la formation mixte, avec laquelle ils sympathisent, compte dans ses rangs l'ancien Modern Lovers Jerry Harrison — les auteurs de "Roadrunner". Jean-Pierre Charriau prend la basse, le groupe s'acoquine enfin avec Esteban et enregistre sous sa houlette trois morceaux anguleux, "Rien A Dire", "Mardi Soir" et "A Bout De Souffle". Vous avez dit *nouvelle vague* ? Le disque sort en décembre sur le label du producteur, Rebel Records, mais ce dernier nourrit déjà d'autres projets. Il a envoyé des démos à John Cale.

New York, mars 1978. Le groupe s'est payé ses billets d'avion. Il a en poche de quoi tenir trois jours. Dans un studio de Soho, Cale a jeté son dévolu sur "Re Bop", un twist bizarre et entêtant, quand les jeunes gens auraient voulu enregistrer deux versions d' "Attitude" : une classique et chantée, l'autre bruitiste et parlée. *"J'ai déjà fait ce genre de choses il y a dix ans"*, rétorque le mentor, avant de mixer à huis clos. Le 25 mars, le quatuor livre deux sets au CBGB, aux côtés des Anglais de X-Ray Spex. Le lendemain, à peine arrivé sur le sol français, il rejoint le Pavillon de Paris où il ouvre pour Patti Smith. Réactions mitigées. Mais qu'importe :

“On trouvait plus intéressant de choquer les gens de notre génération que nos parents”

réalisé sur Spy Records (label imaginé entre autres par Esteban et Cale), le 45 tours, sans face A ni B mais sous pochette à la David Hockney, est single du mois dans le magazine Best. Le disque, et “Re Bop” en particulier, offre un no(u)veau futur à ses auteurs.

New York, hiver 1978-1979. C’est en 1977, lors d’un séjour en Suède avec Fitoussi, que Vidal a lu ce mot pour la première fois : les lettres *“DISCO”* barrent les pochettes de maxi-45 tours de Bohannon et Funkadelic dégotés chez un disquaire. Les deux compères ont envie d’explorer cette musique aux arrangements léchés et aux rythmes étourdissants. Début juillet 1978, sur la scène de l’Olympia parisien, le groupe mélange “Rien A Dire”, “Macho Man” et “Blood And Honey” d’Amanda Lear. Les spectateurs arrachent 216 fauteuils. C’est cette même version qui révolte le public de Fourvière... Mais le lendemain du concert lyonnais, alors que le quatuor imagine déjà un premier album intitulé “Disco Boy”, le sort lui joue un tour. Charriau et Fitoussi sont priés de rejoindre l’armée. Le groupe au repos forcé, la mécanique se dérègle. Quand les apprentis militaires se font réformer, début décembre, le mal est fait, même si, sur la nouvelle structure qu’Esteban crée avec son ami américain Michael Zilkha, Ze Records, ressortent “ Re Bop” et “Attitude”... Juste avant la Saint-Sylvestre, le quatuor prend ses quartiers new-yorkais. Vidal et Fitoussi ont en tête un album *“conceptuel”* qui alternerait morceaux disco et titres minimalistes. A leur arrivée, comme pour mieux cultiver cette schizophrénie musicale, ils assistent dans la même soirée aux concerts de Millie Jackson et The Feelies. Désormais signée chez Philips, la formation a les moyens de ses ambitions et travaille avec Bob Blank, *“un producteur redoutable et barré”*. Vidal est surexcité, Fitoussi, motivé. Marie, elle, est dépitée, incapable d’assurer les rythmiques les plus disco. Quand débarque en studio le colossal Bob Young (un pro qui joue pour les Bee Gees), ses jours sont comptés. Quelques discussions houleuses plus tard, la jeune femme rentre en France. Rideau ? *“Nous étions des jeunes gens pressés*, rappelle Fitoussi. *Je me souviens m’être dit qu’on faisait une connerie... On a continué et les choses m’ont échappé.”* Patrick Vidal va plus loin : *“On a été minable d’emmener Marie à New York, car on savait que ça n’allait pas durer.”* Le Studio 54, “Superman”, Gloria Gaynor, Jean-Paul Goude rythment un quotidien pailleté. Mais attention au retour à la réalité. Philips refuse en bloc les titres abscons — dont quatre finiront sur “Marie Et Les Garçons” — pour ne retenir que cinq morceaux ouvertement disco, persuadé ainsi de brasser sous peu les millions. Erreur. En avril 1979, “Divorce”, crédité aux seuls Garçons, essuie un échec commercial cinglant, malgré une apparition dans le Billboard, entre Sylvester et Donna Summer. Maigre consolation. Après une tournée française, l’aventure tourne court. Entre Vidal et Fitoussi, les amis d’enfance, la rupture est consommée...

Paris, février 2015. A l’aune de la réédition, Patrick Vidal a réuni un nouveau groupe pour deux concerts exceptionnels, à Paris et Lyon, lors desquels il interprètera le disque dans son intégralité. *“C’est une relecture extrêmement rock, violente. On a tout radicalisé, en particulier les morceaux minimalistes, rarement joués sur scène.”* Ce n’est pas la première fois que le nom réapparaît en haut de l’affiche. En 1990, pour le dixième anniversaire de la mythique structure et boutique parisienne New Rose, le quatuor *historique* joue au Kremlin-Bicêtre. La même année, il se retrouve pour un titre sur l’album solo de Vidal, “Histoires D’Aventures”. En novembre 2009, lors de l’événement lyonnais So Punk!, Marie Et Les Garçons offre un set de trente minutes. Mais Marie n’est plus là : elle a été emportée le 2 août 1996 par une hémorragie cérébrale. A sa place, une autre jeune femme prénommée Diane Ziggy. Sa fille. D’autres disques ont éclos ici et là, comme l’album “76 77”, en 1989, regroupant les deux premières maquettes. Quelques compilations, le livre “Nos Années Punk” (2002), une pub ont également permis de raviver le souvenir de cet étrange groupe dont l’influence est prégnante, tant ses enfants semblent légion, à commencer par La Femme ou les plus confidentiels Entracte Twist. Une postérité inattendue pour une formation qui, sa genèse exceptée, aura vécu à peine plus d’un an, (trop) en avance sur son temps. Précurseurs de la french touch, annonçant la réinvention de certains groupes britanniques (New Order, de l’album lugubre “Movement” au disco froid de “Blue Monday”), ces jeunes gens auront fait tomber quelques barrières dans l’évolution de la musique moderne. Et “Marie Et Les Garçons” en reste une preuve irrécusable. ★

Album *“Marie Et Les Garçons” (Gonzaï)*

Photos Michel Esteban-DR

“Dans mon coin”

COURTNEY BARNETT

Remarquée l’an dernier, l’Australienne est de retour avec un album susceptible de mettre tout le monde d’accord, ou tout au moins les amateurs de chansons sensibles teintées de guitares âpres.

PAR BASILE FARKAS

L’avantage avec Courtney Barnett, c’est qu’elle ne parle pas pour ne rien dire. Ses réponses sont parfois expédiées en trois phrases marmonnées, mais leur clarté, leur honnêteté sautent aux yeux une fois mises à l’écrit. Courtney Barnett, dans tout ce qu’elle fait, applique un sain principe de *no bullshit*. Pas de fariboles, pas de minauderies avec cette chanteuse de Melbourne, qui aurait pourtant largement de quoi se la raconter. Elle sort, après ses deux EP (rassemblés en un excellent volume “A Sea Of Split Peas”), un premier véritable album. Là encore, c’est une chose sans chichi. Onze chansons aux arrangements simples, emballées dans une pochette gribouillée personnellement par l’artiste. Comme à peu près 435 disques indépendants publiés chaque jour… Et pourtant l’album est fulgurant. Car cette fille aux goûts classiques possède un style, un vrai, ce qui ne se rencontre plus que très rarement. Sous ses airs de fille au look grunge rustique, Barnett est une maligne, élevée à bonne école : folk, rock nineties tendance Breeders/ Nirvana, Velvet Underground…

Photo DR

Elle a commencé en jouant seule à la guitare dans les cafés de Melbourne avec de s'adjoindre les services d'un groupe. Sans doute pour cette raison, ses compositions tiennent solidement la route, les paroles disent des choses vraies, narratives et/ou intimes, mais surtout sonnent incroyablement. Avec un tel talent, elle aurait pu se contenter de faire des chansonnettes acoustiques, sûrement un peu mieux que la moyenne. Elle a préféré prendre la route avec un groupe électrique très capable et empoigner une Telecaster, modèle gaucher. Qu'elle troque parfois pour une grosse Harmony Rocket. Pour employer un mot en vigueur naguère dans les labels, le *développement* de l'artiste australienne est admirable. Elle a joué sur quatre continents et conquis les gens avec un acharnement de col bleu. La suite promet d'être plus florissante encore alors que l'agenda de la jeune femme est rempli jusqu'à fin août. Dans le grand shaker actuel, Courtney Barnett, reprend pêle-mêle et merveilleusement les Breeders, les Velvets, INXS et Kanye West (sa version de "Black Skinhead" enregistrée l'an dernier est d'ailleurs la meilleure contribution au débat de sots *Kanye vs Beck*). Sans pour autant perdre le cap, et en en possédant l'essentiel : les bonnes chansons.

Photo DR

Procrastination

On retrouve la chanteuse de 26 ans à Londres, dans le quartier de Shoreditch. Format hobbit, cheveux en broussaille, regard mangrove, l'Australienne s'est enfilé une journée d'interviews et pas mal de tasses de café avant de filer passer la nuit dans un avion pour Singapour où elle jouera le lendemain. Pour une artiste censément *décontractée* et *à la coule*, la chanteuse est une sacrée bûcheuse.

ROCK&FOLK : La dernière fois qu 'on vous a vue, il y a presque un an, l'album était déjà enregistré. Ça n'a pas été frustrant de le garder secret ?
Courtney Barnett : On l'a fait en avril dernier, oui. C'était frustrant, mais il restait encore des choses à faire, le mixage, la pochette, et des concerts à assurer aussi. J'ai juste pris quelques vacances. En fait, on n'a pas chômé, voyez-vous.
R&F : C'était une grosse tournée…
Courtney Barnett : On a tourné toute l'année, partout.

R&F : D'où viennent les nouvelles chansons ?
Courtney Barnett : J'ai écrit ces chansons l'année dernière. Depuis le deuxième EP, c'est un peu tout ce que j'avais. Elles représentent l'année que j'ai vécue.

R&F : Vous avez dû aller en studio pour justement les terminer ?
Courtney Barnett : Oui avoir une deadline m'a aidée... J'ai tendance à laisser les choses en plan, en me disant qu'une idée de génie va arriver pour tout finir à la dernière minute. Parfois ça marche, parfois c'est déjà fini... Je procrastine beaucoup, parfois il est difficile de savoir que quelque chose est terminé.

R&F : Comment ça se passe ? Vous apportez au groupe les compositions déjà terminées ?
Courtney Barnett : J'écris les chansons dans mon coin et je les montre au groupe. Son apport est très précieux. Cela dit j'aime bien tout montrer à la dernière minute, pour qu'on garde des imperfections.

R&F : Il y a des règles ? une méthode ?
Courtney Barnett : C'est toujours différent. J'écris beaucoup. Tout le temps. Parfois les chansons partent d'un truc à la guitare, parfois c'est les mots qui sont là en premiers.

R&F : Le groupe est au top, carré, créatif…
Courtney Barnett : On est quatre en ce moment. On a un guitariste, Dan *(Luscombe)*, qui va et vient car il fait des trucs à côté. On a fait la formule trio l'an dernier mais là on revient à quatre pour cet album, pour que ça ait plus de corps.

R&F : Ecrire les paroles, c'est quelque chose de naturel ou au contraire très travaillé ?
Courtney Barnett : Ça dépend... Ça peut prendre du temps. Je les travaille. Je passe des heures à jouer avec les syllabes, les mots. A trouver le mot qui convient. Parfois ça arrive naturellement, ça sort tout seul. Parfois je m'amuse à placer le plus de mots bizarres possibles, de faire un truc dense. Parfois, au contraire, je délaye.

Qui connaît Neko ?

Neko Case, qui intimide tant Courtney, est une chanteuse américaine de country alternative de 44 ans. Artiste solo et membre du groupe canadien New Pornographers, elle a sorti une demi-douzaine d'albums. Elue *Babe la plus sexy de l'indie rock* par Playboy en 2003, elle a refusé de poser nue pour le magazine. *"Je n'avais pas envie d'être la fille qui pose à poil et qui chante à l'occasion. Je ne me voyais pas avoir à dédicacer une photo de mes nichons au lieu d'un de mes CD."* Neko a été nommée pour trois Grammys, en 2006 et 2014.

Photo © Antl/ Jason Creps-DR

R&F : La première chanson du disque est la seule où vous parlez d'une personne qui n'est pas vous. Tout le reste est ultra personnel. Pour autant, vous ne parlez pas du tout de la vie en tournée. C'était l'écueil à éviter ?
Courtney Barnett : "Elevator Operator", c'est sûrement la seule qui soit fictive, oui. Dans "An Illustration Of Loneliness", je parle un peu des tournées. Ça parle de la première fois où je suis allé en Amérique pour donner des concerts. J'ai souffert du décalage horaire et d'insomnies pendant trois jours. Cette chanson parle de ça, plus que du fait d'être loin de chez moi ou à l'étranger. C'est plus à propos de la sensation que du lieu.

R&F : Pour "Pedestrian At Best", vous avez carrément demandé aux autres de quitter le studio pour enregistrer les voix…
Courtney Barnett : Oui. J'ai écrit les paroles, alors que la musique était déjà enregistrée. Je les ai écrites sans vraiment les avoir chantées avant. Je me sentais vulnérable, c'étaient des trucs assez personnels... Donc oui, je voulais éviter d'être trop perturbée par ce qui se passait dans le studio.

R&F : Les autres paroles sont également assez intimes pourtant…
Courtney Barnett : Oui, mais j'avais eu le temps de les chanter et de les assimiler. La plupart du temps quand je chante, je mets mes sentiments de côté. Personne ne voit le processus. Je fais ça dans mon coin et ensuite je suis prête.

R&F : Vous écriviez avant de faire de la musique ?
Courtney Barnett : Oui, j'écrivais avant de commencer à jouer de la guitare. Des bêtises, des petits poèmes tout nuls. Mais j'ai commencé la guitare à dix ans, donc pas tant que ça.

R&F : Vous avez rencontré quelques-uns de vos héros ?
Courtney Barnett : J'ai rencontré Billy Bragg, Jeff Tweedy, Evan Dando. J'ai vu Neko Case, de loin. Je n'ai pas osé aller lui parler. C'est incroyable pour moi d'être avec ces gens.

Vous avez des frissons

R&F : Les choses ont tout de suite bien marché pour vous. Qu'est-ce que ça a changé ?
Courtney Barnett : Ça veut dire que je peux jouer en face de gens qui connaissent la musique qu'on fait. Et qu'ils auront envie d'écouter les nouvelles chansons.

R&F : Dans le communiqué de presse il y a cette phrase : "*Sonner décontracté demande pas mal d'efforts.*" Cette réputation de fille cool vous énerve ?
Courtney Barnett : Je ne sais pas. On m'a tellement dit que j'étais une branleuse, la fille cool, que c'en est devenu un peu chiant, facile. C'est à double tranchant, on ne peut pas vraiment dire que c'est un compliment, si ? J'ai l'impression qu'on croit que je m'en fiche, que je ne fais pas d'effort, que tout est facile. C'est faux, bien évidemment.

R&F : Votre débit est très rapide. On a l'impression que vous avez beaucoup à dire, qu'il faut que ça sorte…
Courtney Barnett : Je ne me suis pas rendu compte à quel point je me mettais en avant. Je veux en dire beaucoup, c'est assez explosif. J'ai un débit assez rapide. On buvait beaucoup de café quand on était en studio.

"Beaucoup de café quand on était en studio"

R&F : La forme des chansons est très simple, très classique…
Courtney Barnett : Sur mon premier EP, j'expérimentais avec l'écriture, je m'imposais des défis comme écrire une chanson sur un seul accord. Ou une chanson sans refrain, des choses comme ça. Je jouais avec les codes en quelque sorte. J'ai un peu fait l'inverse là. J'ai essayé d'être plus poppy, accrocheuse.

R&F : "An Illustration Of Loneliness" serait le tube évident, non ?
Courtney Barnett : Elle fonctionne bien. C'est une de mes préférées. On l'a jouée live sur la dernière tournée. C'est l'une des chansons qui s'apparente le plus à une esquisse, une image. Un instantané. Les guitares sont bien dessus. Dan, d'ailleurs, a beaucoup joué de parties lead ; il est meilleur que moi. Il est très *émotif* comme guitariste. Il colle aux paroles. Sur "Small Poppies", il y a son solo. Il l'a fait naturellement, sans me demander, et ça colle parfaitement avec ce que dit la chanson. Il a fait le gros du boulot.

R&F : Votre vie à Melbourne a changé ?
Courtney Barnett : Je reviens à la normale quand j'y suis. Les partenaires, les amis, la famille. Je fais des barbecues, des dîners. Je vis à une heure de la mer. La nature est importante. Même là où je vis, en banlieue, j'ai un jardin, une rue où il y a des arbres et tout ça. Je ne pourrais pas vivre dans une ville. J'ai besoin de voir des animaux, des oiseaux.

R&F : Il y a eu un risque de dessèchement avec tous ces concerts ?
Courtney Barnett : Oui, c'est épuisant. Le niveau d'énergie change tout le temps. C'est une vie faite de très hauts et de très très bas. Des émotions contradictoires...

R&F : Vous êtes très directe, pas de symbolisme dans vos paroles…
Courtney Barnett : Je suis assez terre-à-terre. Pas de *flower bullshit*. En revanche j'aime bien parfois glisser des références à des livres ou à des disques, et que des personnes les comprendront.

R&F : Peu de gens ont repris l'album "Kick" d'INXS en intégralité vous si *(dans le cadre d'une série de concerts organisée par le label Pure Pop où chaque artiste devait reprendre un LP en entier).* Pourquoi ?
Courtney Barnett : Parce que j'adore l'album. C'était marrant, ce défi de jouer en solo ce truc très eighties et synthétique. C'était une tâche marrante, alors, je l'ai fait.

R&F : C'est votre premier vrai album. Quels sont les modèles que vous voudriez égaler ?
Courtney Barnett : "Horses" de Patti Smith, "A Ghost Is Born" de Wilco, Television, "Marquee Moon". Je ne sais pas ce qu'ont ces albums mais chaque fois que vous les écoutez, vous avez des frissons.

R&F : La suite ?
Courtney Barnett : J'ai un EP country qui va se faire, j'adore la country, et un album punk avec des amis. J'ai beaucoup de choses en cours. ★

Album *"Sometimes I Sit And Think, And Sometimes I Just Sit" (Marathon)*

"La vérité vraie"

Ronnie Bird

Armé à l'époque d'une coupe de cheveux aussi légendaire que les EP qu'il publiait, le rocker français revient sur sa très classieuse mais très maudite carrière.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE - PHOTO ROGER KASPARIAN

Ronnie Bird ! une idole certifiée qui a publié des disques légendaires chez Decca dès 1965 puis chez Philips jusqu'en 1969. Ronnie Bird est la pièce manquante du rock français. Pourtant il avait longtemps tenté de faire vivre sa musique en montant des groupes fameux (les Tarés, les Rebelles, les Newbeats, Turnips, Stormbeat et autres) où sévissaient les futures pointures du rock français. Son bassiste, un certain Michel Paganotti, jouera ensuite avec Johnny, mais aussi Magma. Etc. Dès 1965, beaucoup ont vu en Ronnie Bird la modernisation du rock français, son avenir, un rival fatal pour Johnny Hallyday. Sauf que Ron Bird a disparu corps et bien quatre ans plus tard. Un évanouissement dans l'air qui reste le grand mystère du rock français.

Enfreindre toutes les règles

En 1984, j'ai fait la connaissance de Ronnie, devenu ingénieur du son pour Antenne 2 New York. Ensemble, nous avons effectué bien des missions, filmant Billy Idol, David Lee Roth ou AC/DC en plein Nassau Coliseum. Si, dans les années 80, son nom n'évoquait plus grand-chose à personne, aujourd'hui, sur la foi de sympathiques rééditions vinyle et de la persistance du rock garage, beaucoup réécoutent ses admirables singles marquant leur époque. Et fantasment.

"Chante" était le grand moment de sa carrière. Une réponse diagonale venue du Golf Drouot en direction d'Antoine (qui avait attaqué Johnny). Aujourd'hui, Ronnie est considéré comme le King Of Freakbeat par les amateurs véritables. Une nouvelle qu'il apprécie avec autant d'ironie que d'incrédulité, tout en se roulant une cigarette cousue main. Nous sommes assis à la terrasse d'un bistrot, non loin du studio de Jimi Hendrix, Electric Ladyland. C'est là, en bas de Greenwich Village, que vit Ronnie Bird.

Pour Ronnie, la tournée US de Johnny Hallyday est *intéressante*. Il a pu aller voir Johnny au Beacon Theater quand il a joué là une première fois, il y a deux ans. Nous parlons longuement, de la vie, de nos amis et de nos enfants terribles. Ronnie est apprécié dans le quartier. Un black sort de sa boutique pour lui emprunter sa blague à tabac et s'en rouler une. Pour nous, Ronnie se confie.

Peut-on dire alors que Ronnie Bird a été écarté du business par les gens de Hallyday, jaloux de son aura, qui l'auraient signé chez Philips (maison de disques de l'idole) pour mieux étouffer ce rival potentiel ?

L'affaire est importante, car elle agite encore en 2015 nombre de courriers de lecteurs de magazines rock et fait fureur sur les forums. C'est la raison de mon enquête, peut-on enfin répondre à ça une bonne fois pour toute ?

Ronnie rit de bon cœur.

"Etouffé par Philips ? Non, clairement, on ne pouvait reprocher à ces gens de ne pas essayer de vendre les disques de leurs artistes. Moi, écarté par Johnny ? Allons donc... La vérité vraie, c'est que Johnny a été sacré roi du rock français le soir du 22 juin 1963, lors de la grande fête de la Nation. Lui était là, sur scène, pas moi. Et c'est ça qui a tout déclenché."

Bizarrement, le concert de la Nation, cet événement gratuit organisé par SLC pour célébrer ses trois ans d'existence, est au cœur de toute l'histoire. Au cours de mes années sur la route, j'ai rencontré nombre de gens qui avaient vécu ce formidable événement, libérateur et joyeux, qui vit deux cent mille *Copains* (150 selon la police) enfreindre toutes les règles de la bienséance franco-française de l'époque, pour s'éclater sans réserve au son du rock'n'roll électrique, en plein cœur de Paris. La scène surtout était trop basse, prévue pour un spectacle devant 5000 fans.

Une situation imprévue et une foule énorme qui allait forcer les fans avides à grimper sur les voitures, les arbres, pour tenter de *voir Johnny*, idole totale, amené avec Sylvie Vartan dans un panier à salade pour traverser la foule jusqu'à la scène. Sylvie Vartan avait fait bonne figure, chantant courageusement son adaptation de Gene Vincent ("Il Revient", version française de "Say Mama") mais, elle aussi le confirme, c'est Johnny qui avait fait le gros du boulot et explosé les applaudimètres mais surtout incarné le rock'n'roll naissant.

La véritable raison

Nous sommes en 2015. La place de la Nation, c'était il y a 52 ans. Mais tout continue sur cette lancée, sur ce qui s'est défini ce jour-là. En taquinant Ronnie, j'apprends qu'il a écrit deux chansons pour Johnny dans les années 90, mais elles n'ont pas obtenu le final cut. On lui explique que Johnny vient d'enregistrer un album réalisé par Don Was, le producteur des six derniers albums des Stones. Ronnie accueille la nouvelle en tirant lentement sur sa cigarette. Il explique que ce qu'il aimerait, c'est que Johnny, le chanteur, baisse sa garde. Admette ses douleurs et faiblesses, ose en bref un album acoustique, folk et blues déchirant, à la Johnny Cash, sur le prototype des albums produits par Rick Rubin pour American Recordings. Ronnie imagine tout haut un album cru, osé, sombre. Un disque qui contrasterait effectivement avec toute l'image du King rocker d'airain.

Assis sur un banc, tels les deux anciens du Muppet Show, nous parlons de l'Asie où Ronnie aime bien s'envoler chaque hiver et où il retrouve nombre d'anciens du rock français retirés en Thaïlande ou au Laos.

Lassé des avanies du rock, Ronnie nous confie au final que la véritable raison de sa disparition n'a rien à voir avec Johnny Hallyday. Il été obligé d'arrêter sa carrière après une série de catastrophiques galères. Son roadie et chauffeur a notamment perdu une jambe dans un accident de la route. La sécurité sociale a découvert que l'homme n'était pas déclaré et le chanteur s'est soudain retrouvé avec un procès et une dette colossale. Jetant l'éponge, Ronnie s'enfuit au Japon, revenant plus tard s'installer à NYC où il vit toujours.

"Le rock'n'roll n'oublie jamais", disait Bob Seger.

Ronnie Bird est toujours là, vivant.

Alive and well in New York City.

Il va bien car il a su pardonner à chacun. ★

LES DIX 45 TOURS DE RONNIE BIRD

Intégrale des enregistrements studio 1964-1969
dans leurs premières parutions vinyle recensées ici par notre expert.

PAR VINCENT PALMER

"Adieu A Un Ami"

Decca

AVRIL 1964

Dès sa signature chez Decca, non content de partager le label des Stones, Ronnie Bird a également la chance d'avoir à ses côtés le guitariste/ arrangeur Mickey Baker *(cf R&F 545)* qui marque de son savoir-faire la sélection pointue de ce premier EP. En 1964, la déferlante british beat qui s'annonce n'empêche pas Ronnie de faire valoir ses racines. En guise d'introduction, il commence curieusement par pleurer la disparition de son pionnier préféré ("Adieu A Un Ami", adaptation signée Mya Simille du "Tribute To Buddy Holly" de Mike Berry produit par Joe Meek) et ne se départit pas non plus d'un certain maniérisme à la Dany Logan quand il reprend en français l'ancien hit doo-wop de Johnnie And Joe, "Over The Mountain, Across The Sea", que le chanteur a dû entendre sur un album de Brian Poole And The Tremoloes à en croire la blancheur

et la délicatesse de sa version ("Dis Aux Montagnes"). Du même Brian Poole, une obscure face B, "Run Back Home" impressionne fortement Ronnie qui en réclame aussitôt l'adaptation à Mya Simille. Mieux encore que les deux ballades précitées, ce "Tu Ferais Mieux De Filer" va permettre à Ronnie Bird, 18 ans à peine révolus, de créer son propre son et très vite révéler une personnalité hors du commun. Le quatrième titre, l'original "On S'Aime En Secret" qu'il signe avec Mickey Baker, est de cette veine.

"L'Amour Nous Rend Fou"

Decca

DECEMBRE 1964

A peine quelques mois plus tard, Claude Righi arrive en renfort, auteur omniprésent — bientôt chanteur — qui signe les paroles françaises de trois des quatre titres sur ce deuxième EP. Ronnie enfonce le clou en chantant "L'Amour Nous Rend Fou", extrait du répertoire de Buddy Holly ("Love's

Made A Fool Of You"), superbe version éclairée par la guitare de l'immense Mickey Baker. Deux originaux sont proposés : "Pour Toi", ambiance blues ternaire, lourd mais agressif, et surtout "Je Ne Mens Pas", basé sur le rythme honky tonk de "Can I Get A Witness"... L'autre adaptation (masquée, car signée Mehu-Baker) est "Tout Seul" dont la mélodie distinctive se confond énormément avec celle de "Black Night" d'Arthur Alexander. Ce qui somme toute fait assez chic dans le décor puisque cet artiste soul a également créé, voire signé plusieurs gemmes reprises alors par les Stones, les Beatles, Gerry And The Pacemakers et Gene Vincent.

"Elle M'Attend !"

Decca

MAI 1965

Pas de demi-mesure ici, ce troisième EP ne comporte plus que des reprises, Claude Righi étant seul à signer les adaptations. Cette fois le message est clair : Ronnie Bird s'adresse directement au fan des Rolling Stones et Pretty Things. Il en traduit on ne peut mieux l'esprit, tant par son look que par l'efficacité de versions toujours drivées par la main

du maître Mickey Baker. "The Last Time" et "Down Home Girl" (que les Stones ont respectivement empruntés de manière plus ou moins officielle aux Staple Singers et Alvin Robinson) deviennent "Elle M'Attend !" et "Pour Etre A Toi", et "Don't Bring Me Down" des Pretties se transforme en "Tu Perds Ton Temps". Mais la plus ingénieuse idée de reprise reste "Find My Way Back Home" des Nashville Teens que Ronnie et Mickey explosent dans l'urgence en un cinglant "Fais Attention".

"Où Va-t-Elle"

Decca

NOVEMBRE 1965

C'est une évidence, si toutes ces chansons avaient été interprétées dans leur langue originelle, les disques de Ronnie Bird n'auraient sûrement pas offert le même intérêt. Ce sont bien les adaptations françaises qui leur confèrent leur cachet et toute leur singularité. S'en priver aurait été terrible. Pour Ronnie, le français n'a jamais été un problème.

Il sait faire sonner sa langue natale comme personne, aucun risque de le confondre avec un quelconque chanteur de *variété*, écueil dans lequel tombent la plupart de ses contemporains. Quatrième EP, quatre nouvelles reprises, de plus en plus éclectiques. Sont ainsi revisités Hollies ("Où Va-t-Elle"), Ian Whitcomb ("Ma Vie S'Enfuit"), Turtles ("Ce Maudit Journal") et James Brown via les Moody Blues de Denny Laine ("Je Voudrais Dire"). Le top du top en la matière.

"Chante"

Philips

MARS 1966

La pièce maîtresse de ce cinquième EP (son premier chez Philips) est la reprise de "I Can Only Give You Everything". Pour le coup, Ronnie s'investit lui-même dans l'adaptation de ce classique des Them, sans s'inspirer du tout du texte initial. C'est qu'il a un truc à dire et veut régler son compte à un autre chanteur trop populaire à son goût, Antoine, qu'il considère en quelque sorte comme un salaud d'opportuniste. Les mots ne sont pas mâchés, Ronnie y met tout son cœur. Le résultat s'avère une épatante réussite artistique et peu

importe qu'il ne soit pas parvenu à déboulonner le centralien de son trône. L'homme de radio Hubert Wayaffe se charge d'adapter "A Legal Matter" des Who en un sympathique "Ne T'En Fais Pas Pour Ronnie", Jacques Monty s'attaque au "Lies" des Knickerbockers et c'est, excusez du peu, Noël Deschamps qui signe les paroles françaises de "So Sad", impeccable ballade des Everly Brothers ("Cette Maudite Solitude").

"N'Ecoute Pas Ton Cœur"

Philips

JUILLET 1966

Ici l'affaire prend une tout autre tournure avec l'arrivée de Micky Jones et Tommy Brown, respectivement guitariste et batteur des Blackburds et du futur State Of Micky And Tommy, duo très porté sur la power pop psyché. C'est du lourd. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter "N'Ecoute Pas Ton Cœur", original des deux Anglais sur un texte de Ronnie Bird. Le mixage est carrément classe, alors

sans équivalent dans l'Hexagone. Même performance pour la reprise de "Hey Girl !" des Small Faces. Apprécions l'aisance tout anglaise dans la maîtrise de

l'énergie. Plus calme, "Seul Dans La Nuit" s'inspire de "Sloop John B" des Beach Boys qui ont allégrement pompé la version du Kingston Trio, elle-même pas mal calquée sur celle de Blind Blake (1952) qui n'a fait que reprendre à sa sauce une chanson de marin des Bahamas, "The John B Sails", remontant aux années 1910. Difficile donc d'en déterminer l'exacte paternité. Pour clore ce sixième EP, la ballade "Ça N'Est Pas Vrai", probablement influencée par la récente version de Cliff Richard, est contrariée par un tempo un poil trop rapide pour rendre réellement justice à l'original "Blue Turns To Grey" de Jagger-Richards que Mighty Avengers et Dick And Dee Dee ont été les premiers à enregistrer l'année précédente. Choix de reprise huppé, s'il en est.

"Tu En Dis Trop"

Philips

MARS 1967

Engagés par le staff de Johnny Hallyday, Micky Jones et Tommy Brown trop occupés par les diverses activités du patron (enregistrement, tournées, etc) sont contraints d'abandonner un temps le jeune chanteur à son sort. Assez peu déboussolé, Ronnie Bird en profite pour orienter sa pop vers davantage de rhythm'n'blues, mouvement alors en pleine ébullition. Paré d'une convaincante section de cuivres, il reprend "You Don't Know Like I Know" de Sam And Dave et ce nouvel ensemble

lui va comme un gant ("Tu En Dis Trop", adaptation signée Tom & Jerry). Dans le même ordre d'idée, il reprend également "Headline News", single pré-Motown d'Edwin Starr qu'il speede à sa guise ("C'Est Un Hold-Up", paroles de Pussy Cat) et ajoute un original, "Tu Ne Sais Pas", pour faire bonne mesure, même si un ou deux cuivres sont ici un peu trop souvent à la limite de l'exercice... Un seul morceau, "Je Serre Les Poings", s'éloigne de cette ambiance R&B pour retrouver une pop différemment orchestrée, avec flûte, arpèges et chœurs.

"La Surprise"

Philips

JUILLET 1967

Retour de Micky Jones et Tommy Brown, d'autant plus excusés qu'ils ne sont pas revenus pour rien. Les deux Anglais et Ronnie, toujours très au fait, se retrouvent sur la même longueur d'ondes pour élaborer ce huitième EP à tendance pure pop

Carnaby Street, de rigueur en cet été 1967. Ensemble ils écrivent "La Surprise" dont la mélodie, toute en syncopes, est enjouée au point de ne pas craindre une ou deux agressions de guimbarde. En deuxième titre, ambiance nettement plus lysergique avec sitar et percussions outrées, "New York Mining Disaster 1941" des Bee Gees se reconnaît dès les premières notes ("Si Quelque Chose M'Arrivait"). La seconde reprise tout aussi réussie n'est autre que "Don't Make Me Promises" du très respecté Tim Hardin, qui devient "Ne Me Promets Rien". Si l'auteur, Hubert Ithier, ne s'est pas foulé pour trouver le titre, au moins il permet au chanteur de coller au plus près de l'humeur du folk-rocker américain. Le naturel de son timbre de voix est aussi irrésistible que la progression du morceau qui débute sur un groove acoustique pour finir dans un Hammond, le tout sans fioritures. Quant au quatrième titre, sa construction et l'arrangement comportent des similitudes avec "Straight Down To The Bottom", hit northern soul des VIP's paru à Londres deux mois plus tôt. Rien de choquant, bien au contraire. La mélodie est encore meilleure et le son est top, "Les Filles En Sucre d'Orge" s'impose comme la vraie locomotive de ce huitième 45 tours.

"Le Pivert"

Philips

JANVIER 1968

Pour cet ultime EP, le tandem anglais prend véritablement les choses en main, écrivant l'intégralité des musiques et la qualité des arrangements grimpe encore d'un cran. "Le Pivert" (qui sort également en simple, format en passe de supplanter le EP) aurait dû tourner à outrance sur les radios tant il est accrocheur. Tristement ce ne fut pas le cas, la chanson se payant même le luxe d'être interdite de diffusion sur certaine radio d'Etat pour, paraît-il, *"atteinte au mauvais goût et vulgarité"* (on appréciera la maladresse de la formule). Pourtant les paroles de Frank Thomas et Jean-Michel Rivat ne racontent que les aventures primesautières d'un joli petit oiseau vert qui se manifeste par de très légers *"bip bip"*, à ne surtout pas confondre avec l'écœurant et angoissant *"crac boum hue !"* qui, lui, passait comme une lettre à la poste deux ans plus tôt sur toutes les radios. Incroyable ce que l'esprit bien-pensant peut parfois être mal placé. Oublions cet incident malheureux dont l'artiste a pourtant fait les frais, pour nous

concentrer ici sur la subtile disposition des instruments (flûte, violons, anches, glockenspiel...) qui font de ce joyau pop une denrée difficilement périssable. "De L'Autre Côté Du Miroir" (paroles de Long Chris, ce qui pose son homme), "Aimez-Moi" (paroles de Gérard Rinaldi des Problèmes, dit *le chanteur au catogan*) et "SOS Mesdemoiselles" (paroles de Ronnie Bird) constituent le complément d'un EP parfait reflet de son époque. Qu'il fasse un maousse flop sera vécu comme un drame.

"Sad Soul"

Philips

1969

Après le fiasco du 45 tours précédent, Ronnie, quelque peu désabusé, lâche la rampe. En guise de baroud d'honneur, il laisse Micky Jones et Tommy Brown s'occuper de tout, y compris des textes qu'il ne prend même plus la peine d'adapter en français. Peut-être avait-il toujours rêvé de chanter en anglais ? Ou comment jouer son va-tout. Le résultat est évidemment honnête, crédible et valeureux,

seulement voilà : à qui s'adresse ce single ? aux citoyens du monde ? Autant dire que la compétition est rude. Une chose est sûre, vu de notre quartier, le propos perd énormément de son sel. Quel gâchis ! Sans oublier que nous sommes, dès lors, beaucoup moins bien armés pour nous défendre contre tous ceux qui prétendent qu'*il n'existe qu'une seule et unique langue pour chanter du rock*. Le plus calamiteux des clichés ! Toujours est-il que la sanction ne se fait pas attendre et tout s'arrête subitement pour Ronnie qui n'a alors d'autre solution de repli que d'aller se fondre dans la troupe de la comédie musicale "Hair"... Plus tard, au début des années 90, Ronnie Bird reviendra chez Philips pour enregistrer dans un style très différent un album tout en anglais. ★

Intégrale double CD *"Ronnie Bird"*
(Mercury/ Universal Catalogue)
CD *"Ronnie Bird" période Decca enrichie de versions alternatives ou stéréo (Magic)*

"En Direct !" *JBM* 2015

A l'inverse des albums français et canadiens parus entre 1965 et 1967 qui ne proposent aucun titre n'ayant déjà vu le jour en 45 tours et n'ont donc que le mérite d'exister, ce 25 cm inattendu comporte, lui, d'authentiques raretés, inédites à l'époque, qui font la lumière sur la façon dont Ronnie Bird sonnait sur scène ou en télé live en cette même période. Si la qualité des mix n'est pas à rapprocher des productions studio, l'Olympia en première partie de Chuck Berry, le festival Pop Music au Palais des Sports (accompagné par les Sharks) ou diverses émissions TV en offrent ici huit témoignages comme autant de jets d'adrénaline pure. En prime, cette exclusivité vinyle inclut la démo de "SOS Mesdemoiselles" et "Elle M'Attend" dans une version différente du EP. Attention collector : tirage limité à 300 exemplaires seulement, disponible chez Jacques Leblanc Editions, 54 rue Saint-Lazare, 75009 Paris *© 01 55 07 81 07*.

“Je croyais être un génie”

KID CONGO POWERS

Ancien du Gun Club, des Cramps ou encore des Bad Seeds, le moustachu continue ses mésactions en compagnie des Pink Monkey Birds. Forcément cet homme a beaucoup à raconter.

PAR VINCENT HANON - PHOTOS LUCIA ROSSI

Rien de tel pour se requinquer qu’une dose de fuzz verte. En descente de jetlag, rendez-vous avec le légendaire styliste rock’n’roll underground qui clôture fin janvier sa première tournée sur le continent australien avec les Pink Monkey Birds. Brian Tristan, qui n’était pas venu jouer ici depuis vingt-cinq ans, a aujourd’hui le patch de son prénom cousu sur sa veste en jeans. Lunettes, moustache et casquette en cuir, sourire carnassier et rire acide toutes les deux minutes, le guitariste de 55 ans a toujours la tête de celui auquel on proposerait bien d’aller prendre des photos dans la rue à côté. Kid Congo Powers qui a été Cramps, Gun Club et Bad Seeds s’est simplement illustré dans les trois meilleurs groupes américains des années 80. Il faut pourtant attendre 2005 pour qu’il remonte un projet avec The Pink Monkey Birds. La formation se voit réactivée six ans plus tard avec Kiki Solis, Ron Miller et Jesse Roberts, publie trois albums, “Dracula Boots”, “Gorilla Rose” et “Haunted Head”, et s’apprête à en sortir un nouveau dans la foulée, “La Araña Es La Vida”. En proie à la dissonance lors de monstrueux instrumentaux sur lesquels il déroule un talking blues aussi imagé que difforme, c’est en public que Kid et ses drôles d’oiseaux défendent le mieux leur rock’n’roll primitif. Ce soir-là, le quatuor débarque sur la scène du Northcote Social Club au son de “LSDC” qui débouche sur l’hilarant “I Found A Peanut…” et situe le débat malade. Avec l’air de celui qui a mangé quelque chose trouvé sur le trottoir, Kid Congo Powers alterne titres récents avec classiques des Cramps et Gun Club. Si le tout-puissant ne possède pas la présence scénique de Lux, ni la voix incroyable de Jeffrey, il a le reste et suffisamment d’espace pour accueillir deux guitaristes de Beasts Of Bourbon en rappel : Kim Salmon à la slide sur “Jack On Fire”, puis Spencer P Jones au micro survolté sur “The Lie”, extrait du EP “Death Party”. Aujourd’hui que Jeffrey est mort (en 1996), Lux aussi (en 2009) et qu’Ivy s’occupe de l’héritage Cramps, l’occasion se fait rare de se reconnecter avec ces chansons géniales dehors. Qui d’autre que le Kid pour tenir le micro ?

ROCK&FOLK : The Pink Monkey Birds semble avoir atteint la stabilité…
Kid Congo Powers : J'avais tellement l'habitude d'être dans des groupes qui se délitent... "Philosophy And Underwear", le premier Pink Monkey Birds, a été entièrement conçu à New York, mais le groupe est vite parti en sucette. Un ami m'a dit que j'avais besoin d'une section rythmique texane et il s'est avéré qu'il avait raison. Dès les cinq premières minutes, j'ai su que c'était le bon groupe, aujourd'hui devenu formation à part entière où chacun compose en toute démocratie. On enregistre très rapidement, j'aime la méthode où l'on fait un disque en ne partant de rien.

R&F : Peu savent que vous avez multiplié les partenariats criminels et les expériences en groupes : The Butcher Shop, Fur Bible ou Knoxville Girls…
Kid Congo Powers : Des choses moins connues que The Big Three *(rires)*. Difficile de les mettre en lumière, mais je fais de la musique parce que j'aime ça, peu importe de savoir si c'est populaire ou non. On joue en concert les morceaux des Cramps ou Gun Club car je tiens à saluer ces influences majeures pour moi. Ils n'existent plus mais je considère comme un devoir de continuer le travail accompli. Quelque chose de plus primordial, viscéral, physique, sexuel et comique, mais aussi plus dangereux. Tous ces éléments se retrouvent dans The Pink Monkey Birds.

R&F : Les disparitions de Jeffrey Lee Pierce et de Lux Interior ont dû être dures à avaler…
Kid Congo Powers : Je ne peux même pas me faire à l'idée qu'ils ne sont plus vivants. Jeffrey était comme mon frère, on avait ce genre de relation avec tout ce que ça implique. L'un comme l'autre avons grandi entouré de femmes, sans père. Le sien l'a laissé très tôt, il a grandi avec sa mère et ses sœurs. Moi je n'avais que mes sœurs. Nous étions ados quand on s'est rencontré. A chaque fois que nous avons travaillé ensemble, ça a vraiment bien fonctionné. En dehors de faire de la musique, il ne savait parfois pas du tout comment vivre, et ça m'a désolé pour lui. D'un autre côté, on se marrait tout le temps. Il y a beaucoup d'humour et de légèreté dans cette musique que certains prennent parfois tellement au sérieux. Mais aussi des instruments très délicats *(rires)*.

R&F : Jeffrey était président du fan-club Blondie et vous de celui des Ramones. Ça crée des liens…
Kid Congo Powers : Absolument, le fait de faire partie d'une minorité, ce côté américano-mexicain est vraiment un truc de Californie du Sud. Nos parents ne nous enseignaient pas l'espagnol, car ils voulaient qu'on apprenne l'anglais. Je me sentais aussi à part de la culture blanche américaine en général. Mais il y a également d'autres belles choses, la famille, la gentillesse. Les *rancheras*, le *mariachi*, le *low rider* du voisinage. J'ai grandi au son de la guitare country de Johnny Cash. On écoutait de la musique très sentimentale comme le doo-wop des années 50, mais aussi le Santana des débuts, mélange de musiques latines et psychédéliques. J'ai énormément entendu "Axis : Bold As Love" de Jimi Hendrix. J'avais huit ans, j'adorais ces autres nouveaux mondes et chantonnais "Spanish Castle Magic".

R&F : Pas forcément facile de prendre le micro après Lux, Jeffrey et Nick…
Kid Congo Powers : Terrifiant. Il a fallu que je trouve ma voix. Lors de leur dernière tournée, les Cramps sont venus jouer à New York. Je n'avais pas vu le groupe depuis dix ans, et c'était comme la première fois au CBGB quand j'avais 19 ans. Ça restait un million de fois mieux que le reste. Je me suis rendu compte que c'était parce qu'il s'agissait d'eux, qu'ils étaient eux-mêmes et le célébraient. Lux et Ivy étaient les architectes de leur propre monde. J'étais très content d'en faire partie, même s'il s'agissait d'abord du leur. Lux et Ivy sont venus voir The Pink Monkey Birds, Nick Cave aussi, ils nous ont tous complimentés. Ça compte beaucoup, un peu comme avoir l'aval de ses parents *(sourire)*. Marrant car les gens arty voudraient me voir moins rock'n'roll, et les gens rock'n'roll moins arty. Mais The Pink Monkey Birds sait où il veut être.

J'ai toujours peur

R&F : Votre homosexualité a-t-elle été bien acceptée dès le départ ?
Kid Congo Powers : Avec des hauts et des bas. J'ai fait mon coming-out au milieu des années 70, j'étais dans le glam rock, c'était bien perçu parmi mes amis. David Bowie et Lou Reed disaient être bisexuels et m'ont permis d'être qui je voulais être à quatorze ans, pas nécessairement en public, mais en tout cas en privé. A Hollywood, les clubs étaient étranges, les gens extravagants, et même les hétérosexuels hauts en couleur pour attirer les femmes. La première vague punk avait l'esprit ouvert. Beaucoup de gays étaient à l'origine de cette scène, la grosse influence vient d'Andy Warhol, John Waters, William Burroughs, "Transformer" de Lou Reed... Le punk rock était accepté dans les clubs gay, mais je ne m'en suis jamais servi comme d'une plateforme pour rock star gay. Je voulais surtout faire de la musique et me foutais pas mal de savoir de quel sexe étaient les gens. Dans The Cramps, il y avait une atmosphère très libre sexuellement. Ce n'est pas comme si l'on m'avait forcé à me travestir. Le chanteur avait des talons aiguilles *(rires)*. Je viens aussi de la lignée New York Dolls, où le travestissement représente une importante partie de la célébration de la vie.

R&F : Kid est Charlie ?
Kid Congo Powers : C'est horrible, la seule chose positive est que les gens descendent dans la rue pour protester, et aussi les conversations que ça engendre. Mais les extrémistes le deviennent de plus en plus. Il est malheureux qu'ils soient si fermés, étroits d'esprit, ils n'ont qu'une chose. Il m'est impossible de dire : *Oh, ils sont pauvres, ils sont opprimés*. Personne n'a le droit de faire ça, il n'existe aucune raison valable pour tuer les gens. Le 11 septembre était quelque chose d'incroyablement traumatisant quand on vivait à New York à ce moment-là. Depuis, j'ai toujours peur dès que je vois un avion qui vole bas *(rires)*. Vraiment triste, sous n'importe quel angle. Partout, il y a des extrémismes, de toutes les manières, c'est du racisme. En tant qu'Americano-Mexicain gay, je dirais que c'est une façon d'opprimer les gens. Jamais compris ça, de toute ma vie.

R&F : Vous habitez aujourd'hui à Washington…
Kid Congo Powers : J'y ai déménagé lors de la dernière année du mandat de Bush, et n'avais aucun ami qui voulait alors me rendre visite. Depuis que c'est Obama, j'ai sans arrêt des invités. Je souhaite que ça reste Démocrate lors de la prochaine élection. L'état d'esprit de la ville s'en ressent, l'administration amène des gens. Avec l'élection d'Obama, les bottes, chapeaux de cow-boys et manteaux de fourrure ont tous disparu. Mais Washington est aussi une ville très peuplée, très funky, *Chocolate City*. Il y a une énorme communauté gay, une énorme communauté noire, une scène rock'n'roll cool, beaucoup de jeunes. Une plus petite communauté que New York, mais je mène une vie très domestique, je travaille chez moi, pour la première fois j'ai un petit home studio.

Deux guitares baryton

R&F : Si vous deviez garder trois de vos disques…
Kid Congo Powers : Oh mon Dieu, c'est comme demander quel est son enfant préféré. Le Choix de Sophie *(rires)*. Celui dont je suis le plus fier est assurément "Psychedelic Jungle", l'album des Cramps, à l'écart de tous les autres. C'est aussi le premier dans lequel j'ai été impliqué en studio. En ce qui concerne The Gun Club, je suis très connecté à "The Las Vegas Story" qui résiste au temps, et je préfère "Tender Prey" chez The Bad Seeds. Pour Nick Cave et Mick Harvey, le Berlin-Ouest des années 80 a été une période très sombre et décadente, pleine de drogues. Mais ça a été une période très créative en ce qui me concerne. Je venais du rock'n'roll basique. Aussi barrée soit-elle, la musique des Cramps venait du blues, du rockabilly, du rock. Pareil pour le Gun Club. Ses parties les plus expérimentales l'étaient moins que celles des Bad Seeds et ça restait moins extrême que de traîner dans le Berlin très existentiel de l'époque avec Blixa Bargeld. J'étais alors jeune et naïf, je croyais être un génie et j'ai fait de très bons disques *(rires inextinguibles)*.

R&F : Où en êtes-vous dans les enregistrements divers et variés ?
Kid Congo Powers : Un nouveau disque de Pink Monkey Birds doit sortir cette année sur In The Red. J'ai également un projet d'album avec Mick Collins des Dirtbombs et Bob Bert, qui était dans Sonic Youth et Pussy Galore. C'est marrant, on ne sait pas ce que c'est mais ça sonne super, du post-punk un peu dansant avec juste deux guitares baryton. J'ai aussi enregistré hier quatre morceaux avec Spencer P Jones, Kim Salmon et les Pink Monkey Birds, et Tex Perkins va chanter sur certaines chansons. Superbe. ★

Album *"Haunted Head" (In The Red)*

"Je considère comme un devoir de continuer"

Susan Tyrrell (1945-2012)

Il y a à l'intérieur de "Haunted Head" un dessin, mais aussi une chanson intitulée "Su Su" en hommage à l'actrice Susan Tyrrell. Spécialisée dans le cinéma cheap et le mauvais goût, elle incarna la Reine Doris de la Sixième Dimension dans "Forbidden Zone" de Richard Elfman en 1980. SuSu apparut aussi dans "Conte De La Folie Ordinaire" de Marco Ferreri ou dans "Cry-Baby" de John Waters. Victime en 2000 d'une thrombocytémie, une rare maladie du sang, la comédienne américaine se fit amputer des deux jambes, et consacra ses dernières années à la peinture et l'écriture.

Je ne pourrai jamais payer ma dette

BOB DYLAN

Le 7 février, lors d'un gala caritatif, le chanteur s'est lancé dans un discours où tout a été passé en revue avec fulgurance : le chant, les critiques, l'inspiration, le rock'n'roll. Texte intégral.

Tous les ans, à la veille des Grammy Awards, les grands pontes de l'industrie musicale américaine se retrouvent pour MusiCares, un gala huppé au profit des musiciens malades et démunis. Don Was est forcément le bassiste, Lady Gaga sort sa robe la plus classe, Tony Bennett sa plus belle moumoute. Et c'est parti pour deux ou trois heures de concert où des légendes comme John Fogerty ou Sting vont célébrer sans surprise les chansons d'une autre légende.
Mais il y a, heureusement, des incidents. A la fin du gala de 2015 en l'honneur de Bob Dylan, l'invité principal, qui ne dit d'habitude pas deux mots sur scène, a pris la parole plus d'une demi-heure, improvisant une bonne partie de son discours. Fidèle au style de son autobiographie, "Chroniques", Dylan est parti de ses chansons pour évoquer des gens et des sujets qui lui tiennent à cœur, quitte à briser le ton consensuel de la soirée. Mais s'il lance au passage quelques raccourcis dont il a le secret, qui s'en plaindra ?

Photo Dalle

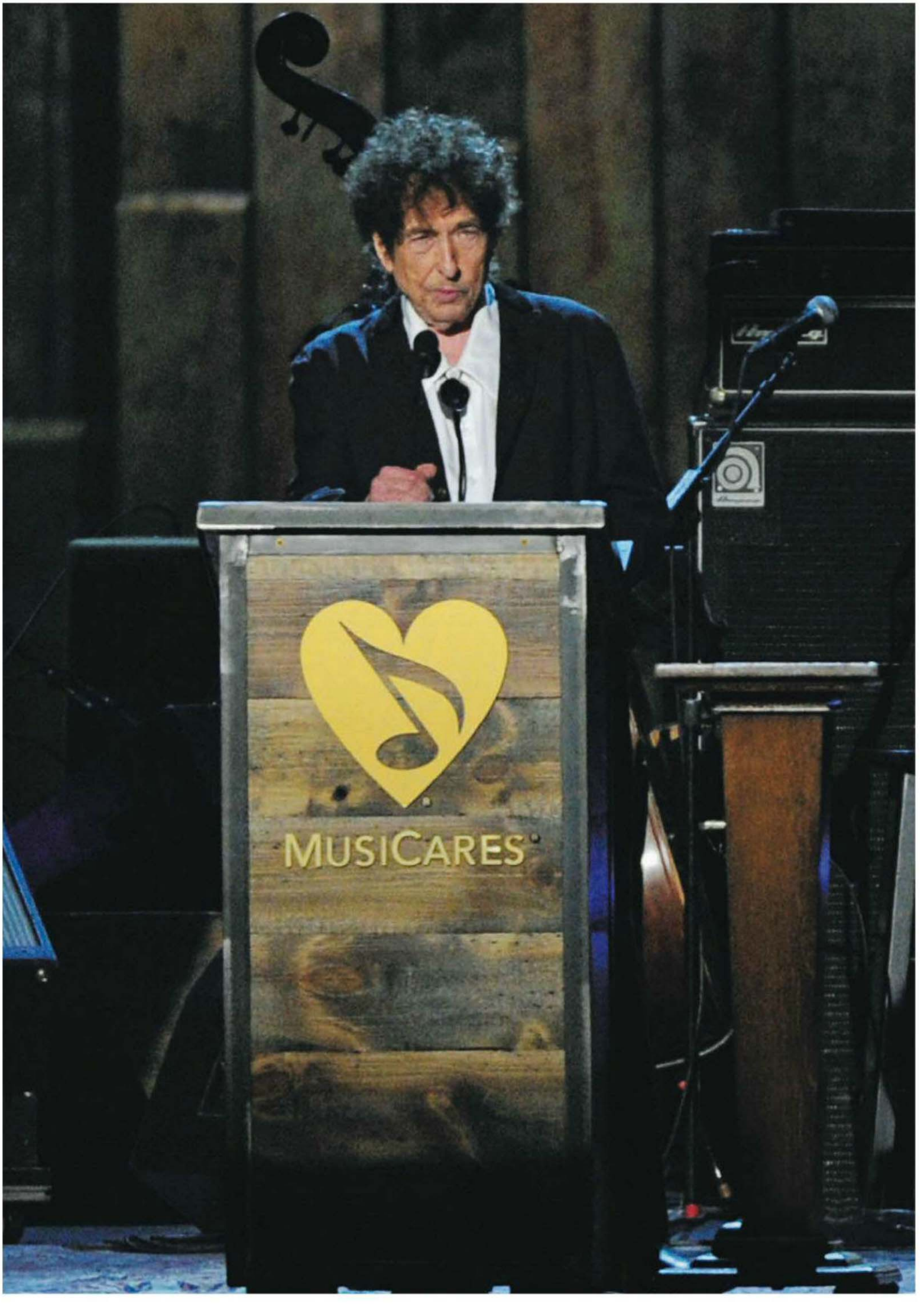

MUSICARES

Photo Dan Hunstein-Columbia/ Sony Music-DR

BOB DYLAN : Nous devons d'abord remercier quelques personnes pour avoir organisé cette magnifique soirée : Neil Portnow, Dana Tamarkin, Rob Light, Brian Greenbaum et Don Was. Je tiens aussi à remercier le président Carter d'être venu. La soirée a été longue, je ne tiens pas à trop parler, mais j'ai plusieurs choses à dire. Je suis content que mes chansons soient honorées de cette façon. Mais elles ne sont pas arrivées ici toutes seules. La route a été longue et remplie d'efforts. Mes chansons, je les considère comme des mystères, les pièces de théâtre que Shakespeare pouvait voir quand il était petit. Les origines de ce que je fais remontent jusque-là. Mes chansons ont commencé par être à la marge, et je crois qu'elles le sont toujours. Et elles sonnent comme si elles avaient fait route sur des chemins difficiles. Je voudrais citer au passage quelques personnes qui ont rendu tout cela possible. Et tout d'abord John Hammond, cet immense découvreur de talents qui, il y a très longtemps, m'a signé chez Columbia alors que j'étais un inconnu. Ça demandait beaucoup de conviction, et on s'est beaucoup moqué de lui, mais c'était un homme libre et courageux. Et pour cela, je lui serai éternellement reconnaissant. La dernière personne qu'il avait découverte avant moi était Aretha Franklin et, avant elle, il y avait eu Count Basie, Billie Holiday et beaucoup d'autres. Des artistes tout sauf commerciaux. John ne s'intéressait pas aux tendances et je n'étais pas du tout commercial, mais il m'a fait quand même confiance. Il croyait en mon talent et c'est tout ce qui comptait. Je ne saurais assez le remercier.

Lou Levy était à la tête de Leeds Music, qui a publié mes toutes premières compos, même si je n'y suis pas resté longtemps. Levy était un vieux de la vieille. Il m'a signé chez lui, et il m'a fait enregistrer mes chansons sur un magnéto. Il m'a dit carrément que ce que je faisais était sans précédent, et que j'étais soit en avance, soit en retard sur mon temps. Que si j'arrivais avec une chanson dans le genre de "Stardust" [1], il la refuserait, parce qu'elle arriverait trop tard. Que si j'étais bien en avance sur mon temps — ce dont il était loin d'être sûr — le public aurait logiquement besoin de trois à cinq ans pour rattraper le retard et qu'il fallait que je sois prêt. Et c'est bien ce qui s'est passé. Sauf que, le temps que le public rattrape le retard, j'avais à nouveau pris trois à cinq ans d'avance, ce qui a plutôt compliqué la situation. Mais il m'encourageait, sans faire de jugement, et c'est le souvenir que je garderai de lui.
Artie Mogull m'a ensuite signé chez Witmark Music, et il m'a dit de continuer à écrire coûte que coûte, que j'avais peut-être mis le doigt sur quelque chose. Lui aussi m'a soutenu, Il était toujours impatient d'entendre mes prochaines compos, à une époque où je ne me voyais pas comme un auteur-compositeur.
Je ne peux que le remercier pour son attitude.

Johnny Cash, l'Homme en Noir, était un géant

Il faut aussi que je cite les premiers artistes qui ont enregistré mes chansons vraiment au tout début, avant qu'on ait à le leur demander, simplement parce qu'ils y trouvaient quelque chose qui leur convenait. Je dois dire un grand merci à Peter, Paul And Mary, que je connaissais séparément avant qu'ils ne forment un groupe. Quand j'écrivais des chansons, je n'envisageais pas encore que quelqu'un d'autre que moi les chante, mais cela s'est produit et je n'aurais pu souhaiter que ça se passe avec un meilleur groupe qu'eux. Ils ont pris un de mes morceaux qui était enfoui sur un de mes disques pour en faire un tube.[2] Je n'aurais jamais joué ça comme eux, leur version était très carrée. Mais depuis, des centaines de gens l'ont enregistré, et je ne crois pas que cela aurait été possible sans eux. Ils m'ont ouvert des voies.
Les Byrds, les Turtles, Sonny & Cher... Ils ont placé quelques-unes de mes chansons dans le Top 10. Je n'étais pas un compositeur pop, je ne voulais pas l'être, mais c'était quelque chose de positif. Leurs versions de mes chansons sonnaient comme des pubs. Ça m'était égal, surtout que, cinquante ans plus tard, mes chansons se sont retrouvées dans des pubs. Ça a donc aussi été positif. Je suis content que ça ait eu lieu et je suis content qu'ils l'aient fait.
Pervis Staples et les Staple Singers... Bien avant d'être chez Stax, ils étaient chez Epic et ils étaient l'un de mes groupes préférés de tous les temps. Je les ai rencontrés en 1962 ou 1963.
Ils m'avaient vu en concert, et Pervis voulait enregistrer trois, quatre de mes titres, ce qu'il a fait avec les Staple Singers.
Si quelqu'un devait enregistrer mes chansons, autant que ce soient des artistes de leur trempe.
Nina Simone. On se croisait à New York au Village Gate.
J'avais beaucoup de respect pour elle. Les titres à moi qu'elle a enregistrées, elle les connaissait parce que je les avais joués pour elle, assis dans une loge. Une artiste, pianiste et chanteuse époustouflante. Une sacrée personnalité, pas la langue dans sa poche et de la dynamite en concert. Qu'elle enregistre mes chansons était pour moi la consécration. Nina était le genre d'artistes que j'aimais et admirais.
Impossible d'oublier Jimi Hendrix. Je l'ai vu sur scène quand son groupe portait un nom comme Jimmy James And The Blue Flames. Jimi ne chantait même pas. C'était simplement le guitariste. Après être devenu célèbre, il a pris quelques petits titres à moi qui étaient passés inaperçus[3], il les a étendus aux confins de la stratosphère, et il en a fait des classiques. Je dois aussi remercier Jimi. J'aimerais qu'il soit ici.
Johnny Cash m'a enregistré très tôt, lui aussi. Je l'ai rencontré vers 1963, quand il n'avait que la peau sur les os. Il était tout le temps en tournée, mais c'était un de mes héros. J'ai grandi en écoutant nombre de ses chansons. Je les connaissais mieux que les miennes. "Big River", "I Walk The Line", "How High Is The Water, Mama ?" [4]. J'ai écrit "It's Alright Ma (I'm Only Bleeding)" alors que cette chanson me trottait dans la tête. Je demande encore aujourd'hui *"jusqu'où monte l'eau, Mama ?"*.
John était un personnage intense. Quand il a vu que les gens m'attaquaient parce que je jouais électrique, il a publié des lettres ouvertes pour leur passer un savon, leur dire de la fermer et de me laisser chanter. Dans le monde de Johnny Cash, une scène de théâtre sudiste pur et dur, ce genre de choses n'existait pas. Personne ne disait aux autres quoi chanter ou faire. Ça ne se faisait simplement pas là d'où il venait. Je le remercierai à jamais pour ça.
Johnny Cash, l'Homme en Noir, était un géant. Et je vénèrerai toujours notre amitié jusqu'au jour où il n'y aura plus de jours.
Et que je sois pendu si j'oublie Joan Baez. Elle était alors la reine du folk et elle l'est toujours. Elle avait eu le béguin pour mes chansons et elle m'amenait à ses concerts, où des milliers de spectateurs étaient en adoration devant sa voix et sa beauté. On lui demandait : *"Qu'est-ce que tu fais avec ce gamin des rues mal fagoté ?"*
Elle répondait sans équivoque : *"Mettez-la plutôt en veilleuse, et écoutez les chansons."* On en a même joué quelques-unes ensemble.
Personne n'a les idées plus claires que Joan Baez. Loyale, insouciante et farouchement indépendante. Personne ne lui dira quoi faire si elle n'a pas envie de le faire. J'ai beaucoup appris d'elle.
Une femme d'une honnêteté désarmante. Face à cet amour et à ce dévouement tellement uniques, je ne pourrai jamais payer ma dette.

---

(1) Compo de 1927, qui a donné son titre à l'album de standards de Willie Nelson.

(2) "Blowin' In The Wind" ouvre "The Freewheelin' Bob Dylan", et le 45 tours de Peter, Paul And Mary n'est sorti que trois semaines après l'album en question.

(3) Notamment "All Along The Watchtower".

(4) "Five Feet High And Rising"

Mes chansons divisaient. Je n'ai jamais su pourquoi

Ces chansons ne sont pas matérialisées dans l'air. Je ne les ai pas inventées d'un seul tenant. Contrairement à ce que disait Lou Levy, il y avait un précédent. Tout est venu de la musique traditionnelle : du folk traditionnel, du rock'n'roll traditionnel, et du swing avec big band traditionnel. J'apprenais des paroles et la façon d'en écrire en écoutant des chansons folk. Je les ai jouées et j'ai rencontré d'autres personnes qui en jouaient, à une époque où ça n'était pas la mode. Je ne chantais que ces chansons folk, elles m'ont fourni le code sur tout ce qui est permis : tout appartient à tout le monde. Pendant trois ou quatre ans, je n'ai écouté que des standards folk. Je m'endormais en chantant du folk. Je les chantais partout, en club, en soirée, dans des bars, des cafés, des champs et des festivals. Et en cours de route, j'ai rencontré d'autres chanteurs qui faisaient pareil et on se passait les chansons les uns aux autres. Je pouvais apprendre une chanson et la jouer dans l'heure rien qu'en l'ayant entendue une fois.
Si vous chantiez "John Henry" aussi souvent que moi...
"John Henry was a steel-driving man/ Died with a hammer in his hand/ John Henry said a man ain't nothin' but a man/ Before I let that steam drill drive me down/ I'll die with that hammer in my hand."
Si vous aviez chanté cette chanson aussi souvent que je l'ai fait, vous aussi vous auriez fini par écrire *"How many roads must a man walk down ?"*
Big Bill Broonzy avait une chanson intitulée "Key To The Highway" : *"I've got a key to the highway/ I'm booked and I'm bound to go/ Gonna leave here runnin' because walking is too slow."* J'ai souvent chanté ça. Et si vous la chantez souvent, vous pourriez bien écrire : *"Georgia Sam he had a bloody nose/ Welfare Department they wouldn't give him no clothes/ He asked poor Howard : Where can I go ?/ Howard said : There's only one place I know/ Sam said : Tell me quick man, I got to run/ Howard just pointed with his gun/ And said : That way down on Highway 61"*
Vous auriez pu également écrire la même chose si vous aviez chanté "Key To The Highway" autant que moi.
"Ain't no use sit 'n cry/ You'll be an angel by and by/ Sail away, ladies, sail away"
"I'm sailing away my own true love", "Boots Of Spanish Leather" : Sheryl Crow vient de jouer ça.
"Roll the cotton down, aw, yeah, roll the cotton down/ Ten dollars a day is a white man's pay/ Roll the cotton down/ A dollar a day is the black man's pay/ Roll the cotton down"
Si vous chantiez cette chanson autant que moi, vous vous retrouveriez à écrire *"I ain't gonna work on Maggie's farm no more"* vous aussi.
Si vous écoutiez Robert Johnson chanter *"Better come in my kitchen, 'cause it's gonna be raining out doors"* aussi souvent que je l'ai fait, vous écririez peut-être plus tard "A Hard Rain's a-Gonna Fall".
J'ai chanté beaucoup de chansons en *"come all you" ("Venez tous")*. Il y en a un paquet. Impossible de les compter.
"Come along boys and listen to my tale/ Tell you of my troubles on the old Chisholm Trail." Ou bien : *"Come all ye good people, listen while I tell/ The fate of Floyd Collins, a lad we all know well"*
"Come all ye fair and tender ladies/ Take warning how you court your men/ They're like a star on a summer morning/ They first appear and then they're gone again"
Et encore celle-ci : *"Gather 'round, people/ A story I will tell/ 'bout Pretty Boy Floyd, the outlaw/ Oklahoma knew him well"*
Si vous chantiez toutes ces chansons en *"come all ye"*, comme je l'ai fait, vous écririez : *"Come gather 'round people/ Wherever you roam/ And admit that the waters/ Around you have grown/ And accept it that soon/ You'll be drenched to the bone/ If your time to you is worth savin'/ Then you better start swimmin' or you'll sink like a stone/ For the times they are a-changin' "*
Vous auriez également écrit ça. C'est tout sauf un secret. C'est ce qu'on fait de façon subliminale et inconsciente, parce que c'est tout ce qu'il faut et que c'est tout le répertoire qu'on connaît. Tout ce à quoi je tenais était dans ces chansons. C'étaient les seules qui voulaient dire quelque chose.
"When you go down to Deep Ellum, keep your money in your socks/ Women on Deep Ellum put you on the rocks"
Chantez cette chanson un bout de temps et vous trouverez un truc dans le genre de : *"When you're lost in the rain in Juarez/ And it's Eastertime too/ And your gravity fails/ And negativity don't pull you through/ Don't put on any airs/ When you're down on Rue Morgue Avenue/ They got some hungry women there/ And they really make a mess outta you"*.
Toutes ces chansons sont liées les unes aux autres. Ne vous laissez pas avoir. Je n'ai fait qu'ouvrir une porte différente, d'une façon différente. C'est une façon différente de dire la même chose. Je ne pensais pas que ça sortait de l'ordinaire. Pour moi, je faisais quelque chose de naturel, mais dès le début, mes chansons ont été source de division. Elles divisaient les gens. Je n'ai jamais su pourquoi. Elles mettaient les uns en colère, les autres les aimaient. Je n'ai jamais su pourquoi mes chansons avaient des détracteurs et des partisans. C'était un milieu étrange où j'ai balancé mes chansons, mais je l'ai fait quand même.
La dernière chose que j'avais à l'esprit en écrivant, c'était à qui ça pourrait plaire. Je ne croyais pas faire quoi que ce soit de différent. Je pensais juste que je prolongeais une ligne, peut-être sans me servir d'une règle, mais je ne faisais que broder sur des situations existantes. D'accord, on avait peut-être du mal à me faire rentrer dans une case, et alors ? Il y a plein de gens comme ça, et il faut l'accepter.
Et tout a fini par s'équilibrer d'une certaine façon.

Leiber et Stoller ne pensaient pas grand-chose de mes chansons à mes débuts. Ils ne les aimaient pas, mais Doc Pomus si. Je me moquais bien qu'ils ne les aiment pas, parce que je n'aimais pas non plus les leurs : *"Yakety yak, don't talk back"*, *"Charlie Brown is a clown"*, *"Baby, I'm a hog for you"*. C'était de la *novelty song* très datée. "This Magic Moment", "Lonely Avenue", "Save The Last Dance For Me", ça, ça me prenait aux tripes.
Je me suis dit qu'à tout prendre, je préférais sa bénédiction à la leur.
Ahmet Ertegun ne pensait pas grand-chose de mes chansons, mais Sam Phillips si. Ahmet a fondé Atlantic. Il a produit de très bons disques : Ray Charles, Ruth Brown, LaVern Baker et bien d'autres. Il y avait bien sûr des choses très bien dans ces disques. Mais Sam Phillips, lui, a enregistré Elvis, Jerry Lee, Carl Perkins et Johnny Cash.
Des artistes extrêmes qui ont remis en question l'essence de l'humanité. Des révolutionnaires avec une vision et de l'intuition.

Photo Ian Person-Columbia/ Sony Music-DR

A la fois intrépides et sensibles. Une révolution par le style et l'ampleur. Extrêmes jusqu'à la moelle. Des chansons qui vous rentraient dans la moelle. Des rebelles de toutes les manières, avec des chansons qui n'allaient jamais pourrir, et qui résonnent encore aujourd'hui.
Oh oui, quitte à choisir, je préfère avoir la bénédiction de Sam Phillips. Merle Haggard ne pensait pas grand-chose de mes chansons, mais Buck Owens si. Il a même enregistré quelques-unes de mes premières. Bon, j'admire Merle : "Mama Tried", "Tonight The Bottle Let Me Down", "I'm A Lonesome Fugitive". Tout ça, ça me parle, mais je ne peux pas imaginer Waylon Jennings en train de chanter "The Bottle Let Me Down". (5) J'adore Merle, mais il n'est pas Buck. Buck Owens a composé "Together Again", et rien que cette chanson éclipse tout le reste de ce qui est sorti du Bakersfield Sound. (6)

Buck Owens et Merle Haggard ? Si je dois avoir la bénédiction d'un des deux, vous devinez qui. Je dis simplement que mes chansons divisaient les gens. Même ceux du milieu musical. (7)

(5) La vidéo existe pourtant sur YouTube...

(6) Style de country californien plus roots *à l'époque que le son lisse et hyper produit de Nashville.*

(7) Dans une interview de complément publiée quelques jours plus tard sur son site web, Dylan précise qu'il parlait surtout du milieu des années 60, quand il cherchait du réconfort du côté des artistes qui l'appréciaient, alors qu'il était au centre de plusieurs polémiques. Merle Haggard et Dylan se sont depuis rendu de multiples hommages et ont même fait des tournées communes.

Photo Mark Seliger-Columbia/ Sony Music-DR

Et également ceux de la critique. J'ai eu les critiques sur le dos depuis le premier jour. Comme s'ils m'avaient toujours réservé un traitement spécial. Certains des critiques musicaux disent que je ne sais pas chanter. Je coasse comme une grenouille. Mais pourquoi ne disent-ils pas la même chose sur Tom Waits ? Ils disent que ma voix est fichue, que je n'ai plus de voix. Pourquoi ne pas dire la même chose sur Leonard Cohen ? Pourquoi ce traitement à part pour moi ? Des critiques disent que je ne peux pas tenir une mélodie et que je parle plus que je ne chante. Ah bon ? Je n'ai jamais entendu la même chose concernant Lou Reed. Pourquoi a-t-il un joker ? Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'on me balance ça ? Pourquoi mon Dieu ? "*Why me, Lord ?*" [8]
Ma voix n'a aucune étendue ? Quand a-t-on pu lire ça pour la dernière fois sur Dr John ? Jamais. Et pourquoi donc ?
Je baragouine, je n'ai pas de diction. Je me demande si ces critiques ont déjà entendu du Charley Patton, du Son House ou du Howlin' Wolf. Parce que côté baragouinage sans diction... Pourquoi ne dit-on pas la même chose d'eux ? "*Why me, Lord ?*"
Pour les critiques, je charcute mes mélodies et je rends mes chansons méconnaissables. Ah bon ? Je vais vous dire un truc. J'ai assisté il y a quelques années à un match entre Floyd Mayweather et un boxeur portoricain. L'hymne national portoricain, son interprète a fait un beau travail, sincère et émouvant. Après, ça a été le tour de notre hymne. On l'avait confié à une chanteuse soul très connue. [9]
Elle a chanté toutes les notes de la mélodie... plus quelques autres qui n'y étaient pas. Ça, c'est charcuter une mélodie.
Un mot d'une syllabe qu'on fait durer un quart d'heure ?

Elle faisait de la gymnastique vocale comme si elle était une trapéziste. Je n'ai pas trouvé ça drôle.
Et où étaient les critiques ? Des paroles charcutées ? Une mélodie charcutée ? Une chanson chérie charcutée ? Non, c'est à moi qu'on fait le reproche. Mais je ne crois pas qu'il soit fondé. Je crois seulement qu'il y a des critiques me le font.
Alors qu'on avait dit à Sam Cooke qu'il avait une voix magnifique, il fit cette réponse : *"C'est très gentil à vous, mais on ne devrait pas juger une voix sur sa beauté. Tout ce qui compte, c'est qu'elle vous donne la certitude de dire la vérité."* Pensez-y la prochaine fois que vous écouterez un chanteur.

Les temps évoluent. Ça a toujours été le cas. Il faut toujours être prêt à ce que quelque chose arrive sans qu'on s'y attende. Il y a des lustres, j'étais en studio à Nashville, et j'ai lu cet article, une interview de Tom T Hall. Il pestait contre un nouveau style de chanson. Il n'arrivait pas à comprendre ce que ce nouveau style voulait dire.
Tom, à l'époque, était un auteur-compositeur incontournable à Nashville. Ils étaient nombreux à enregistrer ses chansons, y compris lui. Mais ce qui le chiffonnait, c'était James Taylor, plus précisément son "Country Road". Tom partait en vrille : *"Mais James ne dit rien sur la route de campagne. Il ne fait que décrire des sensations alors qu'il est sur la route. Je ne comprends pas."*
Pour certains, Tom serait un grand songwriter. Je ne vais pas le contester. Mais à l'époque de cette interview, j'étais en studio d'enregistrement, j'écoutais la radio et je suis tombé sur une de ses chansons, "I Love". Il faisait l'inventaire de tout ce qu'il aimait, comme s'il était un Monsieur Tout-le-Monde qui tentait de vous convaincre qu'il était comme vous et que vous étiez comme lui.
On aime tous les mêmes choses et on est tous sur le même bateau. Tom aime les petit canetons, les trains qui avancent au ralenti et la pluie. Il aime les vieux pick-up et les petits ruisseaux de campagne. Le sommeil sans rêve. Le bourbon dans un verre. Le café dans une tasse. Les tomates sur leur plant, et les oignons.
Bon, je ne vais pas encore démolir un autre songwriter. Loin de moi cette intention. Je ne dis pas que la chanson était mauvaise. Je dirais seulement qu'elle avait peut-être mitonné un peu trop longtemps. Mais elle était malgré tout dans le Top 10 country.
Tom et quelques autres auteurs tenaient toute la scène de Nashville dans la main. Si on voulait avoir une chanson dans le Top 10, il fallait passer par eux, et Tom était un des types au sommet. Ils faisaient leur truc et ça les rendait très à l'aise.

C'était à la même époque que Willie Nelson a remballé ses affaires et déménagé au Texas. Il y est toujours. Tout baignait, tout marchait pour eux... jusqu'au jour où Kristofferson s'est ramené. Ils n'avaient jamais vu un gars pareil. Il a débarqué en ville comme le chat sauvage qu'il était, en faisant atterrir un hélicoptère derrière la maison de Johnny Cash, pas vraiment votre auteur-compositeur typique. Et il était parti pour prendre à la gorge avec "Sunday Morning Coming Down" : *"Je me suis levé dimanche matin/ Je n'arrivais pas à placer ma tête sans avoir mal/ Comme la bière qui avait été mon petit-déjeuner n'était pas dégueu/ J'en ai pris une autre comme dessert/ Puis j'ai tâtonné dans ma penderie/ Trouvé la moins sale de mes chemises/ Puis je me suis lavé le visage et coiffé/ Et j'ai descendu l'escalier en titubant à la rencontre du jour".*
A Nashville, il y a un avant-Kris et un après-Kris, parce qu'il a tout changé. Cette chanson à elle toute seule a atomisé le monde du bon vieux Tom T Hall. Il n'avait pas pu la voir venir, ça aurait pu l'envoyer directement chez les cinglés. Mon Dieu, faites qu'il n'ait jamais écouté une de mes chansons comme *"You walk into the room / With your pencil in your hand/ You see somebody naked/ You say : 'Who is that man ?'/ You try so hard/ But you don't understand/ Just what you're gonna say/ When you get home / But you don't know what it is/ Do you, Mister Jones ?"*

Certains disent que je coasse comme une grenouille

Si "Sunday Morning Coming Down" a pu faire péter les plombs à Tom, et le conduire dans un asile de fous, "Ballad Of A Thin Man" l'aurait certainement amené à s'exploser la cervelle, au milieu de cet asile de fous. Espérons qu'il ne l'a pas entendue.

Je viens de sortir un album de standards, avec le répertoire que l'on associerait à Michael Bublé ou à Harry Connick Jr. Brian Wilson a dû en faire quelques-uns. Linda Ronstadt aussi, Rod [Stewart] bien sûr. Même Paul [McCartney] a abordé ce répertoire. Mais les critiques de leurs albums ne ressemblent pas à celles des miens. Dans les leurs, on ne parle de rien. Dans les miennes, il faut tout disséquer. Dans leurs critiques, on ne trouve presque jamais le nom des songwriters. Chez moi, on se sent obligé de mentionner tous les noms. Ça, ça me convient. Après tout, ce sont de grands songwriters, et ce sont des standards pour de bonnes raisons.
J'ai eu les retours des critiques, et la liste des auteurs-compositeurs occupe la moitié du texte, comme s'ils étaient connus de tout le monde. Ils ne disent pourtant rien à personne, du moins aujourd'hui : Buddy Kaye, Cy Coleman, Carolyn Leigh, entre autres.
Mais je suis content qu'on cite leurs noms et surtout qu'on trouve leurs noms dans des journaux. Ça a peut-être pris du temps, mais ils sont enfin traités avec considération et dignité. Mais pourquoi cela a-t-il pris aussi longtemps ? Mon unique regret est qu'ils ne soient pas là pour le voir.

(8) Titre d'une chanson de Kris Kristofferson.

(9) Match du 5 mai 2012 pour le titre mondial superwelter, entre Floyd Mayweather et Miguel Cotto. L'interprétation de Marsha Ambrosius figure sur YouTube.

Le rock'n'roll est une créature étrange

Parlons un peu du rock'n'roll traditionnel. Tout est dans le rythme. Johnny Cash a parfaitement résumé ça : *"Va au rythme. Va au rythme quand tu as le blues."*
Très peu de groupes de rock d'aujourd'hui jouent sur le rythme. Ils ignorent ce que c'est. Le rock'n'roll est une créature étrange qui réunit deux parties, dont le blues. Beaucoup de gens l'ignorent, mais le blues, une musique d'Amérique, n'est pas ce que l'on croit. C'est une combinaison de violons arabes et de valses de Strauss qui s'accordent. (10) Et c'est vrai.
L'autre moitié du rock'n'roll, c'est le côté plouc *(hillbilly)*. Un terme péjoratif, mais il n'y a rien de péjoratif. Là-dedans, il y a des groupes comme les Delmore Brothers, les Stanley Brothers, Git Tanner et les Skillet Lickers. L'alcool de contrebande qui rend maboul. Des bagnoles à fond sur des chemins de terre. Ça c'est le genre de combinaison qui produit le rock'n'roll, et on ne peut pas reproduire ça dans un labo ou un studio. Et pour jouer cette musique, il faut avoir le bon type de rythme. Si on ne sait presque pas jouer le blues et qu'on n'a pas l'esprit plouc, on ne joue pas vraiment du rock'n'roll. On joue autre chose. Simuler n'avance à rien.

Des critiques affirment que ma carrière consiste à tromper les attentes. Ah bon ? C'est tout ce que je fais ? Je réfléchis à tromper les attentes ? Comme si j'allais passer mes soirées à réfléchir à des façons de le faire. *"Ton boulot, c'est quoi ?" "Je trompe les attentes."* Vous passez un entretien d'embauche, on vous demande : *"Quelle est votre spécialité ?" "Oh, trompeur d'attentes." "Ce créneau est déjà pourvu chez nous pour le moment. Rappelez-nous dans quelque temps. Non, on vous rappellera plutôt."* Tromper les attentes : je ne sais même pas ce que cela veut dire et qui peut y consacrer du temps.
Why me, Lord ? Il semble que mon œuvre trompe ce qu'ils attendaient, mais je n'ai pas la moindre idée de comment je fais ça.
Les Blackwood Brothers me proposent d'enregistrer un disque avec eux. Ça va peut-être tromper des attentes, mais ce serait un tort. Bien sûr que ce serait un album de gospel. Mais ça n'aurait rien d'extraordinaire pour moi. Absolument rien. Un titre que je pense chanter avec les Blackwood Brothers serait "Stand By Me". Non, pas la chanson pop. (11)
Le vrai "Stand By Me", celui-ci :
"Quand les orages de la vie se déchaînent/ Reste à mes côtés/ Quand les orages de la vie se déchaînent/ Reste à mes côtés/ Quand le monde me fait tanguer/ Comme un bateau sur la mer/ Toi Qui règnes sur le vent et l'eau/ Reste à mes côtés"
"Au milieu de mes tourments/ Reste à mes côtés/ Au milieu de mes tourments/ Reste à mes côtés/ Quand les armées des enfers attaquent/ Et que ma force commence à faillir/ Toi Qui n'as jamais perdu une bataille/ Reste à mes côtés"
"Au milieu des déconvenues/ Reste à mes côtés/ Au milieu des déconvenues/ Reste à mes côtés/ Quand je fais du mieux que je peux/ Et que mes amis se méprennent/ Toi Qui sais tout de moi/ Reste à mes côtés".
Voilà la chanson. Je la préfère à la chanson pop.
Si je ne dois enregistrer qu'une chanson portant ce titre, ça serait celle-ci. J'ai aussi l'intention d'enregistrer une autre chanson, mais pas pour cet album, "Oh, Lord, Please Don't Let Me Be Misunderstood". *Seigneur, faites que je ne sois pas mal compris.* Mais peut-être qu'après tout elle serait à sa place sur l'album gospel.

Toujours est-il que je suis fier d'être ici ce soir pour MusiCares. C'est un honneur d'avoir tous ces artistes qui interprètent mes chansons. C'est incomparable. Ce sont de grands artistes qui savent tous chanter la vérité, et on peut l'entendre dans leurs voix. Je pense le plus grand bien de MusiCares. Cette organisation a aidé beaucoup de monde, beaucoup de musiciens qui ont beaucoup apporté à notre culture. J'aimerais en personne la remercier pour ce qu'elle a fait à un de mes amis, Billy Lee Riley, qu'elle a aidée pendant six ans quand il était incapable de travailler. Billy a enregistré du rock'n'roll pour Sun. C'était un vrai de vrai. Il avait tous les talents : il jouait, il chantait et il écrivait. Il aurait pu être une plus grande star, sauf que Jerry Lee [Lewis] a débarqué. Et vous savez ce qui se passe quand quelqu'un comme ça débarque : on doit plus ou moins faire marche arrière. Sinon, on est fichu. Et Billy est devenu ce que l'on appelle dans le milieu avec condescendance un one-hit-wonder. Mais il arrive parfois, exceptionnellement qu'un one-hit-wonder laisse un plus grand impact qu'une vedette du disque avec vingt ou trente tubes à son actif. Le hit de Billy, c'était "Red Hot", et c'était bien un morceau d'un rouge brûlant. "Red Hot" pouvait vous éjecter de votre crâne tout en vous faisant garder le sourire, changer votre vie. Billy Lee l'a fait avec puissance, style et grâce. On ne le trouvera pas dans le Rock And Roll Hall Of Fame. Il y a Metallica, ABBA, les Mamas & Papas — je sais qu'ils y sont. Jefferson Airplane, Alice Cooper, Steely Dan... Je n'ai rien contre le metal, le soft rock, le hard rock, la pop psyché. Je n'ai rien contre aucun de ces genres. Mais après tout, le nom c'est *Rock And Roll* Hall of Fame. Billy n'y est pas. Pas encore. Et ça traîne.
Il faisait partie d'un circuit rétro rockabilly, et nos routes se croisaient plusieurs fois par an. Nous passions toujours du temps ensemble. C'était un de mes héros. La première fois que j'ai entendu "Red Hot", je ne devais avoir que 15 ou 16 ans et ça m'a marqué jusqu'à aujourd'hui. Je ne me suis jamais fatigué de la réécouter. Ni de regarder Billy Lee sur scène. On passait notre soirée à parler et à jouer. C'était un homme profond et franc. Il n'était ni aigri ni nostalgique. Il acceptait son sort.

---

(10) Dans la même interview publiée sur le site web, Dylan détaille sa pensée, tirée d'un livre de musicologie qu'il avait lu. Au cours des centaines de kilomètres de trajet entre leur terre natale et la côte où ils allaient être déportés en bateau vers l'Amérique, les Africains promis à l'esclavage étaient gardés par des marchands arabes, qui jouaient du violon le soir dans les bivouacs. Cette sonorité se serait alors associée étroitement à leur sort. La partie valse provient des soirées données par les maîtres dans les plantations, qui faisaient jouer des menuets.

(11) Probablement celui de Ben E King, plus que le titre de Sam Smith.

Photo David Gahr-Columbia/ Sony Music-DR

Il savait d'où il venait, et il était content de ce qu'il était devenu. Un jour, il est tombé malade. Et comme le chanterait mon ami John Mellencamp — parce que John a chanté quelques vérités aujourd'hui — un jour on tombe malade et ça ne s'arrange pas. Ça vient d'une de ses chansons, "Longest Days", d'ailleurs une des meilleures chansons de ces dernières années. Si, si... Et MusiCares a payé tous les soins médicaux de mon ami, plus ses traites, et lui a donné de l'argent de poche. Ils lui ont au moins rendu sa vie plus confortable et tolérable jusqu'au bout. Ça, c'est quelque chose d'inestimable. Une organisation qui fait ça recueille forcément ma bénédiction.

Là, je vais partir. Partir ailleurs voir si j'y suis. J'ai certainement oublié un paquet de gens et j'ai trop parlé de certains. Mais moi ça me va. Comme dans le spiritual, *"je ne fais que traverser le Jourdain moi aussi"*. Espérons qu'on se reverra un jour. Et ce sera le cas si, comme Hank Williams aimait à le dire, *"le Seigneur le veut et que la rivière ne déborde pas"*

TRADUCTION FRANÇOIS KAHN

Album *"Shadows In The Night" (Columbia/ Sony Music)*

LED ZEPPELIN

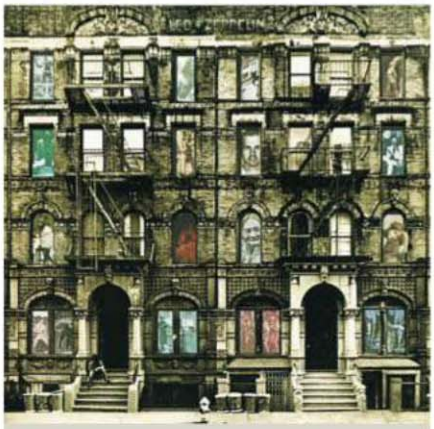
A cadence régulière, Jimmy Page réédite le glorieux catalogue. Et, au stade "Physical Graffiti" de l'affaire, reçoit à nouveau notre envoyé spécial avec des manières de châtelain.

PAR JONATHAN WITT

Février 1975. Robert Plant orne la couverture du numéro 97 de Rock&Folk. Philippe Garnier narre ses souvenirs de concerts de Taj Mahal. Yves Adrien cisèle la saga John Cale de sa plume clinique, si élégante. Un tout jeune Philippe Manœuvre s'enthousiasme pour Humble Pie et Bad Co. "Get Up With It" de Miles Davis est disque du mois. Page 68, Jacques Chabiron intercepte Robert Plant lors de la soirée de lancement du tout nouveau label Swan Song à Paris. A propos de "Physical Graffiti", le blond chanteur confie : "*C'est un disque qui en surprendra beaucoup car il est plein de nouvelles choses que nous n'avons pas abordées… mais je pense que c'est ainsi que cela doit se passer : où serait l'intérêt s'il n'y avait jamais de surprise ? Nous voulons que ce que nous faisons* nous *excite.*" Deux pages plus loin, une clairvoyante chronique signée Nick Kent ose : "*La place de l'album dans la grande œuvre de Led Zeppelin reste encore à définir, mais il pourrait bien échouer sur les mêmes sommets que le premier et le quatrième.*" Quarante ans plus tard, Rock&Folk est toujours là, bien présent, et "Physical Graffiti" est considéré comme un monument granitique, sulfureux, l'un des meilleurs albums doubles de l'histoire. C'est à l'occasion de cet anniversaire que nous sommes conviés à Londres, pour avoir l'immense privilège de nous entretenir avec le cerveau du Zeppelin : Jimmy Page.

Photo Ian Dickson-DR

Après avoir franchi le Channel, nos pas nous mènent d'abord à Barnes, quartier cossu du Sud-Ouest de la capitale anglaise. Maisonnettes, étang central, terrains de rugby, l'endroit fleure bon l'Angleterre éternelle, mais se trouve aussi être un lieu étonnamment rock and roll. C'est ici que Marc Bolan a achevé sa course terrestre en 1977, à bord d'une Austin Mini mauve — un buste a été dressé à l'endroit exact de l'accident — et, surtout, c'est là que siéent les mythiques Studios Olympic où tout le gratin sixties, des Beatles à Jimi Hendrix, en passant par les Stones, Pink Floyd, Johnny Hallyday, David Bowie et donc Led Zeppelin, a travaillé. L'élégante bâtisse de briques rouge est devenue aujourd'hui un cinéma dans lequel on entre avec recueillement avant de prendre place dans une salle entièrement tapissée de rouge, fauteuils en velours accordés. Des journalistes du monde entier sont présents, fébriles. Sur les murs, la pochette de "Physical Graffiti", reproduite avec des filaments dorés. Jimmy Page fait bientôt son apparition, mince et lointaine silhouette entièrement vêtue de noir, souriant timidement en réponse aux applaudissements nourris de l'assistance. Il présente en quelques mots solennels l'écoute du disque compagnon, qui regroupe les diverses prises alternatives accompagnant désormais chaque réédition : *"Ce lieu est celui où 'Led Zeppelin IV', 'Houses Of The Holy' et 'Physical Graffiti' ont été mixés, notamment avec l'aide de l'ingénieur Keith Harwood. Présenter ces morceaux ici, c'est donc un peu comme un retour aux sources. Vous comprendrez pourquoi il n'y a qu'un seul disque bonus cette fois-ci : peu de matériau restait disponible en dehors de ce qui a déjà été publié. Mais je vous rassure, quelques amusantes découvertes vous attendent tout de même..."* Sur ce, il disparaît par une petite porte, laissant un lourd rideau écarlate s'ouvrir sur un large écran présentant une version animée de la célèbre pochette. Puis c'est le choc, tellurique, stupéfiant : un "Trampled Under Foot" extraordinairement brutal et *vivant* gicle des baffles, nous rivant à nos sièges, écrasés sous la puissance du morceau. Bonzo est-il là, dans la pièce, avec son look costume blanc/ chapeau melon inspiré d' "Orange Mécanique", martelant ses fûts surdimensionnés de ses immenses baguettes ? On le croirait. Et la suite est du même acabit : un témoignage ébouriffant d'un groupe au sommet de sa forme. On note en particulier cette prise instrumentale ayant servi de base à "Sick Again", un mixage râpeux de "In My Time Of Time" et, surtout, une version alternative étonnante de "In The Light", illuminée par une longue introduction jouée au clavecin par un John Paul Jones très inspiré. Devant nous, sur l'écran, défilent de nombreux artefacts de l'année 1975 : billets pour le Madison Square Garden, publicités allemandes et françaises pour "Physical Graffiti" ("Ganz Oben !"), affiches de concerts, photographies d'époque... L'écoute est passionnante, mais le rideau se referme bien vite après les dernières notes d'une enivrante "Driving Through Kashmir", assez proche de sa version définitive. Jimmy Page revient s'asseoir dans un petit canapé, précédé de son fidèle assistant, pour répondre aux questions d'un aréopage encore sonné par la démonstration de force de ce Led Zep millésime 1974. C'est l'occasion pour lui de faire le point sur l'actuelle campagne de rééditions : *"La réponse des fans a été fantastique. C'était important pour moi de mettre les choses en place depuis le tout début, d'expliquer la présence du disque bonus. Ce sont des mixages alternatifs qui ont été réalisés au cours du processus d'enregistrement, qui permettent d'avoir une image plus précise de notre travail en studio. C'est intéressant pour le public, à mon avis. Et ça a été un projet très sympa à réaliser. En plus, je sais ce qui va venir, et il y aura encore de belles surprises..."* Lesquelles ? Un journaliste américain s'enquiert de la présence des légendaires titres captés à Bombay en 1972, mais Jimmy reste mystérieux, ne confirmant qu'à demi-mot : *"Vous savez, il y a encore trois albums à venir. On aura 'Presence', 'In Through The Outdoor' et 'Coda'. Or, au moment où il a été publié, ce dernier était déjà une compilation de morceaux du passé... Je peux donc vous laisser imaginer ce qui pourrait advenir, mais je ne peux rien confirmer."* Puis les interrogations glissent ensuite logiquement vers "Physical Graffiti". Un projet pharaonique dont Jimmy affirme qu'il était double depuis le début : *"J'espérais que ce soit un double album. A l'époque, ce n'était pas si exceptionnel, et pas mal de gens en avait déjà publié un. Les Rolling Stones, Jimi Hendrix, Derek And The Dominoes... Je savais aussi qu'on avait pas mal de chansons de côté, mais on se demandait si tout était suffisamment bon. Il fallait que ce le soit, absolument. La question était ensuite de savoir combien de nouvelles chansons nous aurions."* Par la suite, les questions fusent : une journaliste japonaise disserte sur la *"spiritualité"* dans Led Zeppelin (!), ce qui laisse Jimmy fort circonspect ; un Danois souhaite des précisions sur l'accordage utilisé pour "Bron-Yr-Aur" ou le matériel utilisé pour l'enregistrement... La massive pochette est ensuite évoquée : *"L'idée était que l'album lui-même était une somme de parties en mouvements. On a donc repris le concept de la pochette de 'Led Zeppelin III', avec différentes images qui apparaissent dans les découpes. Je n'ai pas eu l'idée d'utiliser spécifiquement cet immeuble de St Mark's Place, mais je voulais un bâtiment."* La conférence est conclue par un Jimmy toujours incisif et passionné, quarante années plus tard : *"On ne pensait qu'à sortir un excellent album, qui allait mettre tout le monde KO. Notre leitmotiv a toujours été de faire quelque chose qui n'avait jamais été entendu avant, de repousser toutes les limites. On a réussi à réaliser ici quelque chose qui touche à divers styles, acoustique comme électrique. Les forces combinées de nous quatre."*



Rock windows

La pochette de "Physical Graffiti" est entrée d'office dans l'histoire du rock. Seul le vinyle permet ce genre de fantaisie. Nul n'a oublié le briquet Zippo géant du "Catch A Fire" de Bob Marley. En 1978, les Stones innovent avec "Some Girls" et sa couv' signée Peter Corriston avec des portraits changeants, dont plusieurs seront interdits par les ayants droit (Marilyn, Farrah Fawcett, Judy Garland, etc). Les éditions ultérieures les remplaceront par la phrase lapidaire *"Pardon our appearance, cover under reconstruction"*. Seul visage restant : celui de l'ex-Beatles George Harrison.

Contexte particulier

Le lendemain, nous nous retrouvons à siroter un café dans le bar boisé de l'hôtel Gore. A l'heure dite, on fait pénétrer l'envoyé de Rock&Folk dans un salon privé ressemblant à une antique bibliothèque aux murs verts, lumière tamisée. Jimmy Page entre ensuite dans la pièce. Une aura particulière se dégage de l'homme, le noir intégral de sa tenue faisant ressortir sa crinière blanche ramenée en catogan. L'air bienveillant, il s'exprime d'une voix douce et revient précisément sur la situation du Zeppelin avant "Physical Graffiti" : *"On arrive à un moment où on a eu énormément de succès avec nos albums précédents. Sur chacun de ces disques, des morceaux monstrueux comme 'Whole Lotta Love', 'Immigrant Song', 'Stairway To Heaven'. On a repoussé les limites de la musique, dans la façon dont elle était enregistrée, dans la façon dont les instruments apportaient chacun leur contribution à l'ensemble, avec des accords plus heavy. Chez nous, tout était question de dynamique. En particulier, la batterie était captée de façon à pouvoir être écoutée comme un instrument à part entière, très distinctement. Par rapport aux groupes de cette période, nous étions comme un passage à la hi-fi."* Le contexte de la gestation de "Physical Graffiti" est pourtant particulier. Le 29 juillet 1973, Led Zeppelin achève une dantesque tournée

Photo Ian Dickson-DR

américaine qui voit le groupe se déplacer, cornaqué par le colosse Peter Grant et son assistant Richard Cole, en avion privé (le Starship). Les quantités de drogues ingérées par le gang sont faramineuses. Chaque soir, la performance dure environ deux heures et demie, sans entracte ni première partie. Jimmy Page carbure désormais à un fort dangereux mélange héroïne/ cocaïne et peut rester éveillé plusieurs jours de suite. La nuit, des adolescentes font le pied de grue devant la chambre des musiciens en attendant patiemment leur tour... Vidant des caisses de Dom Pérignon, Bonzo devient de plus en plus incontrôlable, détruisant parfois littéralement tout ce qui lui passe sous la main. Ami de la troupe, Roy Harper ne quitte jamais son gorille empaillé. Lorsque s'achève ce tourbillon de stupre, le quatuor revient en Angleterre dans un piteux état. Hagard et amaigri, Jimmy Page pense sérieusement à se faire interner mais opte finalement pour une retraite à la campagne, en son manoir de Plumpton, et se réfugie dans la lecture des grimoires d'Aleister Crowley. Une fois remis en selle, il s'attelle à l'écriture du prochain disque, retournant de temps à autre dans sa Tower House londonienne, demeure médiévale conçue par l'architecte William Burges dont il chérit les décorations ésotériques (il en a prêté le sous-sol au réalisateur sataniste Kenneth Anger, qui monte alors "Lucifer Rising").

"Chez nous, tout était question de dynamique"

En novembre 1973, Led Zeppelin décide de retourner dans un endroit qu'il connaît bien, la vieille baraque hantée de Headley Grange, comme nous le narre Jimmy : "*En 1973, nous avons l'occasion de retourner à Headley Grange, où l'on a enregistré le quatrième album. On a rapporté le studio d'enregistrement mobile de Ronnie Lane, et on l'a installé à l'intérieur. Il y avait un hall immense qui était parfait pour la réverbération de la batterie. Là-bas, on savait exactement comment faire pour modeler notre son. J'avais pas mal de matériau déjà écrit, comme 'The Wanton Song', 'Ten Years Gone', 'Sick Again' et le riff de 'Custard Pie'. Il y avait aussi des titres qui restaient des séances de 'Houses Of The Holy' ou du quatrième album, comme 'Boogie With Stu', 'Down By The Seaside' et 'Night Flight'. Ce sont vraiment de bons morceaux, mais ils ne pouvaient être placés sur nos disques précédents parce que ceux-ci formaient un tout et qu'ils étaient un peu en décalage. En revanche, ça avait du sens de les placer sur un album double, sans qu'ils soient des morceaux de remplissage. On a donc réalisé une revue globale de ce qu'on avait en stock et, associé à ce qu'on allait enregistrer, ça devait former un ensemble dont je souhaitais qu'il éclipse tous les doubles albums parus jusqu'alors.*" Parmi les morceaux excavés, Jimmy choisit de s'attarder un instant sur le sympathique "Boogie With Stu", qu'il enjolive d'un inhabituel solo de mandoline : "*Cette chanson*

remonte aux premiers moments où nous étions à Headley Grange pour le quatrième album. Il y avait un vieux piano là-bas. Stu aussi était présent, il s'occupait un peu de gérer ce qui concernait le studio mobile des Rolling Stones, que nous avions loué pour l'enregistrement. Donc voilà, Stu s'installe à ce piano qui n'avait pas l'air de fonctionner. Ça faisait peut-être vingt-cinq ans que personne ne l'avait utilisé. Et il s'est lancé directement dans ce boogie woogie."

Il y a un secret

A la fin de l'année 1973, l'ambiance n'est pourtant pas totalement au beau fixe au sein de Led Zeppelin. Lassé par le cirque rock and roll et désireux de passer plus de temps avec sa petite famille, le renfrogné John Paul Jones est soudainement frappé d'une envie de changer de vie. Il songe même à accepter une place de chef de chœur dans la cathédrale de Winchester : "*Oui, c'est ce qu'a dit John Paul Jones... A l'époque, je ne savais pas qu'il y avait un quelconque problème. Il y a eu un report de l'enregistrement, parce que les propriétaires ne voulaient pas forcément louer une nouvelle fois Headley Grange aux gens de Led Zeppelin... On a décidé de reporter l'enregistrement pour faire une pause, prendre des vacances avec nos proches. Ça nous a permis de temporiser, le temps que la maison soit effectivement louée, que le camion d'enregistrement soit là. Oui, c'est vrai qu'au début, pendant quelques jours, il n'était pas présent... Mais ce n'était pas si grave, j'ai commencé le boulot avec John Bonham.*" Jimmy a visiblement hâte de dégoupiller ses nouveaux riffs et entraîne la *Bête* dans un morceau appelé à devenir l'un des plus fameux classiques du groupe : "*La première chose que j'ai attaquée en allant là-bas avec John Bonham, c'est de me lancer directement dans 'Kashmir'. Je voulais avoir ce son particulier de la batterie, et tester ce riff que j'avais trouvé. Un riff hypnotique, qui tourne encore et encore, avant de percuter des murs de guitares douze-cordes. J'avais en tête cette orchestration de cuivres, avec à côté un énorme son de batterie.*" Le travail en duo dure quelques jours et, finalement, Peter Grant réussit à convaincre le placide bassiste de poursuivre l'aventure. Robert Plant, parti également se reposer dans son cottage, rapplique et les quatre demi-dieux se retrouvent enfin à Headley Grange. Pour l'occasion, Bonzo rapporte un sac rempli de cinq mille pilules de Mandrax... La fête peut commencer. Les premiers temps permettent au quatuor de retrouver ses marques. Il joue tout ce qui lui passe par la tête, notamment des chansons d'Elvis Presley, en attendant l'étincelle. Un jour, celle-ci jaillit, et cela donne l'irrésistiblement funky "Trampled Under Foot" : "*Elle est venue d'un coup. John Paul Jones avait cette mélodie au clavier. Il l'a jouée, tout le monde a improvisé pour l'accompagner et la chanson a pris forme. Sachez que contrairement aux apparences, nous n'écoutions pas de funk. C'est plus une question de swing, de pulsation. Sur ce morceau, Robert y va à fond au niveau des paroles. Ça parle de voitures avec des sous-entendus sexuels... Oui, disons-le, de la position d'Andromaque (*rires)..." Led Zeppelin passe ensuite la surmultipliée. Les roadies sont chargés de dénicher des montagnes de cristaux de cocaïne afin de booster la créativité de nos gaillards. Certains titres sont totalement réarrangés, comme "In The Light". D'autres sont assemblés à partir d'antiques blues. Sur ce sujet polémique, Jimmy se montre très clair : "*J'ai commencé par écouter de la guitare slide avec Elmore James et Muddy Waters. Je me suis acharné sur le bottleneck pour réussir à reproduire ce qu'ils faisaient... On me dit souvent qu' 'In My Time Of Dying' a à voir avec tel ou tel morceau de country-blues, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Entre-temps, la chanson a été* zeppelinifiée. *Tous les blues que nous jouions sonnaient de façon totalement différente par rapport aux titres d'origine. C'est une vieille chanson qui a été travaillée, travaillée et encore travaillée... Vous pouvez entendre à quel point nous avons trimé dessus. C'est brut et cool à la fois. Un bon résumé de Led Zeppelin.*"

"Faire quelque chose qui n'avait jamais été entendu avant"

Avec l'aide de l'ingénieur du son Ron Nevison, l'essentiel de "Physical Graffiti" est couché en deux mois, sous l'autorité maniaque de Page. Quarante ans plus tard, il ne faut pas compter sur lui pour livrer la technique de captation du son monumental de John Bonham : "*Il y a un secret et je suis très sérieux à ce sujet. Ce secret, je vais évidemment le garder, mais je peux vous dire que l'un des éléments le plus importants, c'est que John savait parfaitement régler le son de ses fûts. C'était un type très instinctif, qui savait exactement comment faire pour obtenir ce son gigantesque.*" A sa sortie, "Physical Graffiti", troisième référence de Swan Song, connaît d'emblée un succès faramineux, au grand dam de certains critiques américains pas forcément toujours cléments — même si ça paraît fou aujourd'hui — avec le groupe. A Londres, les files s'allongent devant les disquaires. Tout le monde vient pour acheter ce double album qui expose parfaitement les différentes facettes du Dirigeable : heavy rock bazooka, blues thermonucléaire et folk pastoral. Mais plus que ses immenses morceaux connus de tous ("Kashmir", "Trampled Under Foot"), il s'avère aujourd'hui fort plaisant de redécouvrir la richesse de ce double album : la douceur lumineuse de "Down By The Seaside", la morbidité suffocante d' "In My Time Of Dying", la violence contenue de "The Wanton Song" ou de l'imparable "Sick Again", ode aux très jeunes groupies de Los Angeles... C'est un disque *complet*, dense, rivalisant sans peine avec le Double Blanc des Beatles et "Exile On Main St" des Rolling Stones. Le chef-d'œuvre d'un groupe dont la farouche liberté était l'étendard, le mode de vie, et dont l'aura ne fait qu'augmenter depuis sa tragique séparation.

J'ai des projets

Aujourd'hui, Jimmy Page semble lorgner davantage vers le passé que l'avenir, même si on le sent enthousiaste à l'idée de passer à *autre chose*. Il préserve jalousement les astuces qui ont fondé de la réussite de son grand œuvre et souhaite garder son indépendance. Utiliser son immense savoir de producteur pour guider d'autres groupes ? La réponse est claire : "*J'aurais pu produire d'autres groupes, mais je ne voulais pas disperser mon énergie ici ou là. Je ne l'ai jamais spécialement désiré non plus. J'avais l'impression d'être dans le droit chemin en continuant de m'occuper de Led Zeppelin. Je n'avais pas envie de me mêler, commercialement parlant, à d'autres personnes. Produire d'autres groupes, c'est aussi beaucoup de temps et à mon âge je dois dépenser le temps de façon rationnelle parce que je n'ai plus trente ans. Je fais vraiment attention à cela.*" Il est possible, cependant, qu'il rebranche à nouveau sa Gibson Les Paul : "*Ce n'est pas pour tout de suite mais, oui, j'ai des projets. Et peut-être bien que ce sera quelque chose que vous ne m'imaginez pas faire...*" Impénétrable, Jimmy Page l'était et le demeure, nous n'en saurons pas plus. En nous raccompagnant, le sibyllin sorcier évoquera son amitié pour Rock&Folk et Philippe Paringaux, Paris et une exposition sur... le *Marquis de Sade* au Musée d'Orsay, l'œil pétillant. Malgré le poids des ans, Jimmy demeure ce personnage raffiné, ambigu et érudit, dont on ne peut qu'admirer l'exceptionnel charisme. Une légende de notre temps. ★

Album "*Physical Graffiti*" *(Atlantic/ Warner)*

Photo Carl Dunn-DR

En couverture

Un territoire à défendre

LES BANDES

Blousons noirs, minets, suedeheads ou zoulous... Ces jeunes gens urbains tâtaient du cran d'arrêt mais écoutaient de la bonne musique et savaient s'habiller. Notre sociologue a rassemblé ses souvenirs. PAR PATRICK EUDELINE

PHOTOS GILLES ELIE COHEN

C'était au Centre Américain. Nous avions dû barricader la porte d'entrée avec des tables, des chaises, tout ce que nous trouvions. Dehors, ils étaient deux cents ? trois cents ? Venus nous faire la peau.
Les Rockys.
C'était un concert d'Asphalt Jungle. Et le mot d'ordre en cette rentrée 1977, c'était *mort aux punks*.Deux mois auparavant, j'avais eu la clavicule cassée, devant le Bus Palladium, l'os sorti. Une autre fois, coincé avec Alain Kan à la Coupole, une cinquantaine de Rockys nous attendant, les flics en embarquant tout le monde, nous avaient tirés d'affaire in extremis. Le plus drôle, c'est qu'un an auparavant, les mêmes Rockys me portaient en triomphe. C'était le premier concert d'Asphalt Jungle, un festival à Noisy-le-Sec. Les hippies avaient détesté nos versions *velvetiennes* (lire destroyées) des classiques de Berry ou du Diddley ; les Rockys, eux, avaient adoré. C'était du rock ! A un moment où il n'y en avait plus guère, et fait par des mecs en cuir. Toujours mieux que Lavilliers ou la Bamboche, présents eux aussi. Depuis, ils avaient appris qu'en Angleterre, punks et teddy boys étaient ennemis. Ils avaient donc voulu faire pareil. Ils ne supportaient pas nos Perfecto ou nos bottes Harley… Tout ce que selon eux, on leur avait piqué.

Il faut raconter tout ça. Les bandes. Les territoires. La fierté, la dépouille, le cuir et le baston

Les Rockys, les blousons noirs. Depuis quand ont-ils disparus ? La fin des années 80, en fait. On verra comment… Ils avaient survécu à tout.

Il faut raconter tout ça. Les bandes. Les territoires. La fierté, la dépouille, le cuir et le baston. Aujourd'hui, on parle de racaille et de rap. Les *bandes de jeunes* ne sont pas mortes. Mais est-ce encore une histoire de rock ? Certainement pas. Non, bien sûr. Et c'est une preuve, encore une, que le rock n'est plus le cœur de rien. Que cela se passe ailleurs. Ou ne se passe pas.

On date la naissance des blousons noirs à l'été 1959. Un titre de France Soir. Blouson noir ? Il ne s'agit pas alors de l'introuvable Perfecto, révéré depuis Marlon Brando, ni même du bombardier originel à col de mouton. Le plus souvent ce sont des ersatz, portés avec des jeans Rica Lewis — les vrais Levi's sont introuvables — et de fausses santiags venant de chez André ou Bata. Voilà pour le look.

Les motivations ? Les journalistes les relient aux Apaches de 1910, qui eux aussi se réunissaient en bandes, et par quartiers, évoquent la création des *grands ensembles*, notamment Nanterre, dont on n'arrête pas alors de parler. Ils oublient pour la plupart Elvis et James Dean. C'est ce cataclysme-là, en fait, qui a décidé de tout. Et dans toute l'Europe. Un film comme la "Fureur De Vivre", avec son *chicken run*, ses parents/croulants (on disait aussi PPH, *Passera Pas l'Hiver*) et la sensibilité du Jimmy Dean en blouson rouge, agit comme un pur catéchisme. Comme le magnifique "Blackboard Jungle" ("Graine De Violence"), vrai succès en France. Mais si Gavroche fut perdu par la faute de Voltaire et de Rousseau, les blousons noirs, eux, doivent tout à Elvis et Gene. Bien sûr. Oh ! on ne trouve guère les originaux, il faudra attendre. Les seuls disques américains disponibles, souvent, ce sont "When" des Kalin Twins ou "Only You" des Platters. Ce genre. Ce n'en est que plus magique. Et très vite, les groupes de rock, à la suite de Johnny et des Chaussettes, sont là. Pour Vince Taylor et une approche plus *puriste*, il faudra attendre encore un an…

Les blousons noirs donc. La presse remarque qu'ils sont attachés à un quartier. Banlieues bien évidemment, mais surtout squares parisiens. On parle de la bande du square Saint-Lambert et de celle des Batignolles. Les médias s'affolent. Des éducateurs sociaux y traînent, essayant de *prendre contact* avec les jeunes. La délinquance est réelle mais mesurée. Principalement des vols de voitures ou de motocyclettes, des bagarres, un peu de vandalisme. Même s'il y a parfois des bagarres rangées entre bandes, pour un territoire. Comme à la Plaine Monceau, en 1959. De 1959, justement, à 1963, le mouvement ne fait que croître. Les bandes comptent maintenant plusieurs centaines de membres. Les chanteurs français, Johnny en tête, se désolidarisent, le twist tombe à point nommé. Dans Cinq Colonnes A La Une, un reportage montre Moustique, le loulou de la Bastille, avec sa mèche grasse dans les yeux et son cousin Jojo, Moustique qui a signé avec Barclay contre la même guitare qu'Eddie Cochran. Moustique et ses potes. Et puis Frank Alamo, le fils des téléviseurs Grandin, ses costumes, sa jolie maison et sa bonne éducation. Au Palais des Sports 1961, pillé par les bandes énervées (de voir Dick Rivers en cuir noir *"comme Vince et Gene"* ? On l'a dit), Vince Taylor voit sa carrière brisée. Au Festival de la Place de la Nation 1963 qui voit triompher un Johnny rentré dans le rang, les vraies vedettes sont ces bandes montées pour l'occasion. On parlera de viols collectifs, de vandalisme, de braquages. Les archives de la police nous l'apprennent. En fait, cette nuit-là… guère de viols, encore moins de braquages de commerçants. Mais des bagarres et des vols de véhicules. Comme d'habitude en somme.

Mais dès 1965, les blousons noirs deviennent *underground*. Ils n'intéressent plus personne. Londres et ses groupes anglais, tous ces nouveaux excentriques, l'Op Art et les beatniks, passionnent les médias. Et déjà, les blousons noirs apparaissent comme un phénomène du passé, des attardés. Et on parle désormais de *rock des pionniers* en opposition à celui, plus actuel, des Stones ou Beatles. Dans son (involontairement) passionnant excellent livre, "Les Barjots, Essai D'Ethnologie", Jean Monod raconte. Les auto-tamponneuses d'alors, où on se retrouve, et comment les premiers rockers, parfois tournent casaque et deviennent dévots des Stones ou des Kinks. En France, il n'y a pas l'opposition que connaît l'Angleterre, entre mods et rockers. Simplement, ceux qui laissent tomber le cuir pour les préciosités à la Kinks ou à la Brian Jones, on les appelle les *snobs*. Ces snobs, qui vont à la Locomotive ou au Golf Drouot, sont du même milieu social que les blouson noirs d'hier. Mais quittent la bande à proprement dit. On se bat moins facilement en costard.

En revanche, minets, blousons dorés, bande du Drugstore, c'est une autre affaire. Ce sont les snobs des beaux quartiers. Leurs costards trois boutons et leurs shetlands ne viennent pas de Delaveine, sur les grands boulevards, mais de Mayfair ou Renoma. *Blousons dorés ?* c'est encore France Soir qui a trouvé le sobriquet. Suite à un rallye qui avait mal tourné. La grande mode, à ces occasions, était de faire les poches des manteaux laissés dans une chambre. Ces blousons dorés ne sont pas des anges mais, dans deux ans, ils deviendront hippies chic ou gauchistes. Les blousons noirs, eux, existent encore dans l'ombre. A la fin des années soixante, on les voit même prospérer de nouveau. C'est le premier revival rockabilly (Wild Angels, Sha Na Na, etc). Parallèlement les minets des beaux quartiers n'existent plus. Mais il y a de nouveaux *minets*. Et désignés comme tel, par tout le monde. Nouveaux minets qui, à l'attirail hippie, préfèrent les costards d'alpaga à épaules Jean Raymond (sur les grands boulevards), ont, comme ceux du drugstore cinq ans auparavant, le culte du mocassin Weston. Ils n'écoutent que James Brown et la soul music.

Presque comme les skinheads (ou suedeheads anglais) qui ont voulu conserver les codes mod, danse et R&B, plutôt que de tomber comme tout un chacun dans le fantasme lysergique et le psychédélisme. C'étaient souvent des mods des quartiers pauvres. Attachés à un territoire, à une équipe de football.

D'ailleurs, en France, on parle de minets Jean Raymond comme si quatre ans auparavant, seulement, Jacques Dutronc n'avait jamais chanté "Les Play Boys", comme si le mot était nouveau... En Angleterre, le Melody Maker parle des mods. Sans lien apparent avec ceux de 1965. Mais, bien sûr, ils n'écoutent que de la soul, adorent les petits shetlands étriqués et se déplacent en bande. Comme nos minets français.

A la fin des sixties, donc, les bandes de jeunes, ce sont des minets qui le week-end vont danser au Kiss et, à l'occasion, braquent une paire de mocs' Weston en croco, ou quelques Rockys refermés sur eux-mêmes.

Seventies. Renaud le chantera bientôt mais, en 1973, ce n'est pas de la tarte d'arborer un Perfecto. L'objet est rare et cher. Et très convoité. Et les Rockys, déjà, estiment que le vêtement leur appartient et les symbolise. Les Hell's Angels, eux, ricanent, ceux de Crimée ou de Malakoff, et qui traînent aux puces de Clignancourt. Les Hell's sont en France (sans être réellement affiliés au club américain) depuis la fin des sixties, pas avant. Avant, c'était Flandria et Motobécane. Le mythe Hell's est né avec "Easy Rider".

Dès le début des seventies, des comédies musicales comme "Gomina", le rock décadent et glam, ont remis à la mode les années cinquante. Et les bandes de Rockys prospèrent de nouveau. Quand Chuck Berry ou Vince Taylor jouent à l'Olympia ou à la fête de l'Huma, ils sont tous là. Venus de leur banlieue, une banlieue encore à dominante blanche.

Voir un Noir ou un Arabe en Perfecto est une rareté, presque une incongruité. Jusqu'en 1980, la racaille est blanche.

Les comportements se durcissent : et la violence idem. Des légendes circulent sur les Hell's de Crimée. Comme sur les Rockys de Bastille. Blousons cloutés, banane, leur look est de plus en plus étudié. C'est *le cuir et le baston*.

Dans sa préface au livre culte "Roquette Rockers" paru en 1975, la préfacière Carole Naggar décrit parfaitement l'ambiance des bars de la Bastille : *"Rock'n'roll encore, en pianotant son verre, en dessinant avec une allumette dans les cendres : pneumonie rock'n'roll boogie woogie, rock'n'roll star, c'est facile, tout est dit, le vaudou, ça n'arrive qu'aux vivants, je quitte la ville, la nuit des maudits. Noires, les lunettes ; restent une moustache clairsemée, des pattes, des visages maigres. Autres noirs, les gants de cuir et le blouson. Au revers des vestes, les filles, blancheur poudrée ou crémeuse du maquillage. Les garçons nourris de bières et de sandwichs, un peu blafards. On est fier : les blessures sont des preuves de virilité. Ils croient au mythe du soldat, ils redorent ce mythe en troquant un uniforme contre cet autre, veste de cuir et jeans. Badges, bijoux, cloutages, blousons ouvragés de têtes de mort et tibias, aigles aux ailes déployées, chaînes et inscription, lion mordant un anneau. Les Hell's Angels ont la foi des vieux scribes."*

Parce que si le rock se diversifie, aucune de ces sous-cultures ne donne vraiment naissance à une bande. Y a-t-il une bande de *beatniks*, en 1966, même s'ils se réunissent près de la rue de la Huchette, chez Popoff, ou au square du Vert Galant ? Les médias le font croire. Mais c'est un groupe mouvant, cosmopolite. Avec parfois d'anciens blousons noirs. Comme Jean-Paul Bourre. Mélangés à des lycéens drop-out, en rupture de banc. Mouvant et éphémère. Il n'y aura pas non plus de *bande de hippies* ou *glam rock*, ces pré-punks. Pour faire une bande, il faut un territoire à défendre. Ce n'est pas simplement un groupe d'amis qui se rassemblent autour d'une même passion ou d'un style de vie. La bande, comme le vivent alors les Rockys, c'est ce qui vous définit. C'est votre identité même.

Et même si les punks anglais utilisaient le terme de Contingent, si on parlait par le fait de la *bande de Bromley*, si le noyau dur qui a donné le punk rock français (le groupe Strike Up) habitait Clignancourt, il leur manquait à tous d'être résumé par cette bande.

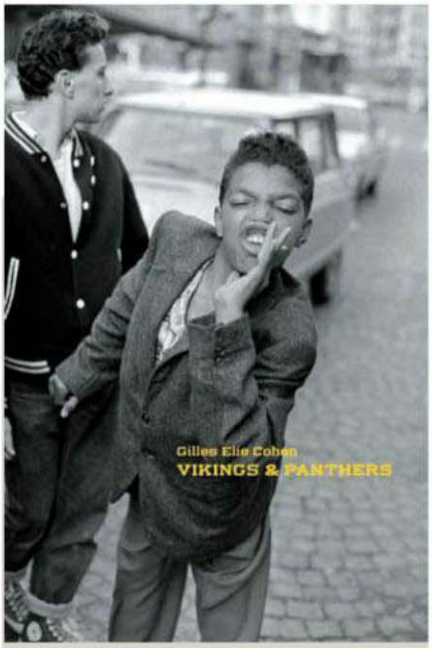
Cela allait revenir avec les skinheads. La bande des Halles. D'anciens petits punks séduits par Sham 69 et les autres. Alors que les Rockys, présents pourtant depuis 1959, se font rares ou deviennent des Rebels, les années 80 voient l'émergence de bandes. Et pour la première fois multiethniques.

Les années 80 voient l'émergence des premières bandes multiethniques

Peu à peu les bandes issues du rock disparaissent

Si le ska est une passade, les skinheads sont un mouvement, bel et bien. Ils ont vite oublié les rude boys et la passion des premiers skins pour le rocksteady, bluebeat et reggae, ils écoutent de la oi! et sont ouvertement racistes — comme leurs homologues anglais à front bas.
Tout se passe comme si le punk rock avait largué on ne sait quelles amarres. Le punk rock qui a réintroduit la violence. Au Stadium, dans les salles de concert en général, c'est le défilé des bandes et des bagarres historiques, selon le style du groupe sur scène. Pour les Jam, les mods étaient venus en délégation pour chasser du skinhead. A un concert des Stinky Toys, il y aura un mort. L'après-punk va marquer le règne des bandes.

Ces jours-ci sort justement un superbe livre de photographies, sur le sujet des dernières bandes de rockers parisiennes, celles des années 80 ("Vikings & Panthers" par Gilles Elie Cohen, préface Jean-William Thoury, chez Serious Publishing) nous donnant à voir l'explosion rockabilly des années 80 (Cramps, Stray Cats, Polecats, Meteors, on ne compte plus les groupes qui réinventent alors l'idiome fifties). Dans leur sillage, bien sûr, de nouveaux convertis. Des portraits recueillis à Paris et en province nous montrent puristes blancs et même les premières bandes black, antillaises en majorité. On reconnaîtra parmi eux Johnny Go et Destroy Man, futurs acteurs de la révolution hip hop. Et comme Thoury l'explique : *"Rien ne cimente mieux un groupe que l'existence d'un ennemi commun."* L'ennemi des Black Panthers, ce sont les Rebels. Drapeau confédéré, creepers, une obsession pour Jerry Lee Lewis ou Sony Burgess, plutôt que pour Gene Vincent, les Rebels, bande parisienne, en sont une dérive white rock, ou une tendance dure, c'est selon.
Les Rebels agissent comme si le rock and roll était une histoire de petits Blancs et que Chuck Berry, le blues ou Ike Turner n'avaient jamais existé. Leur style *confédéré* fait école. Aux concerts des groupes Big Beat, on les voit arriver. Habillés en cats, en teddy boys, en rupture avec le style Rocky. En fait, beaucoup approfondissent le sujet et, s'ils ne parlent plus de rock and roll mais, bien sûr, de rockabilly, certains iront découvrir le jive, le jump et le blues, styles éternels s'il en est.
Ainsi les Vikings, nommés après le groupe de doo-wop Del-Vikings. Eux sont également souvent des collectionneurs, des esthètes fifties. Ils se veulent des cats.
Les Panthers, noirs, sont une autre affaire. Ce sont les ancêtres absolus des bandes ethniques. Les Black Panthers détestent les skins et les chassent, ils n'écoutent que du rock fifties, jusqu'à ce que certains découvrent le hip hop. Ils ne vont guère durer mais vont faire des émules. Jusqu'au rap d'aujourd'hui. Dont ils sont les absolus ancêtres.
Les plus durs, les plus politisés se regroupent autour de Batskin, du futur JNR. Ou des Tolbiac Toads. Ces derniers soutiennent le PSG. Des durs de durs, certes, mais... le chanteur des Tolbiac sort avec William Sheller. Rien n'est jamais si simple.
Comme les bandes de toujours, ils viennent de quartiers précis, de banlieues identifiées. Jusqu'en 1985, ils vont coloniser Paris. Il n'est plus possible de se promener au jardin du Luxembourg. La gare du Nord, Montparnasse et les Halles deviennent territoires dangereux.
Contre eux, il va bientôt y avoir les Ducky Boys, les Redskins — ancêtres directs des Antifa d'aujourd'hui. Et les Black Panthers. Les Black Panthers détestent les skins, on ne sait trop ce qu'ils écoutent et ne vont guère durer. Même si le livre "Vikings & Panthers" les rendra quasi immortels.

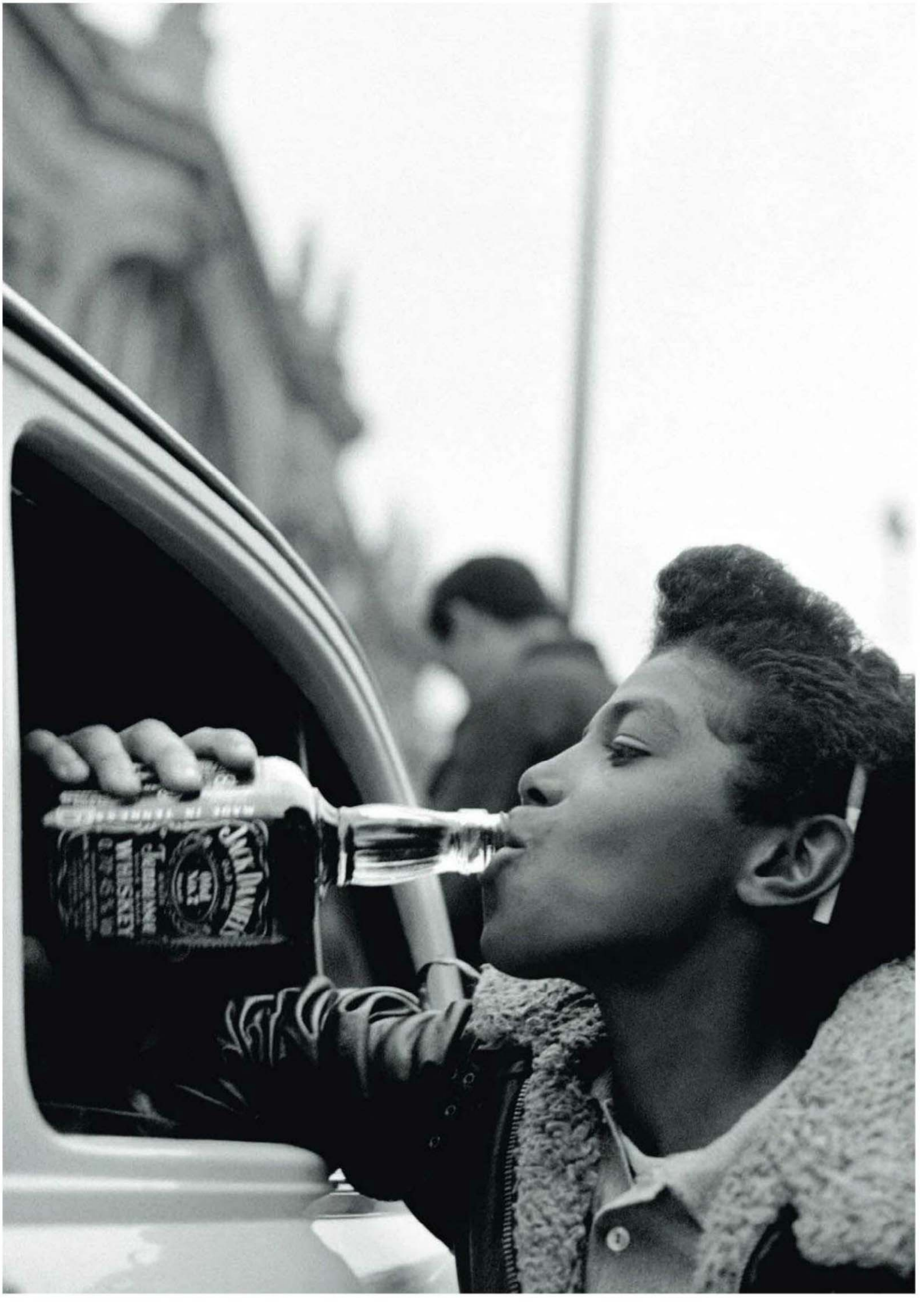


Que sont-ils devenus ?

Dans une utile postface à son magnifique ouvrage, "Vikings & Panthers", le photographe Gilles Elie Cohen précise : ***"Une vingtaine d'années plus tard, je réalisais un film sur d'aléatoires retrouvailles. Plusieurs étaient morts, de façon violente. J'avais le sentiment d'une tragédie que le film tenta d'exprimer. Sida, règlements de comptes, prison, meurtre pour certains. Morts violentes, alcool, drogue, errance. Un champion du monde de boxe thaï, un des meilleurs acteurs français, quelques trafiquants, un commerçant prospère, quelques paisibles pères de famille. Des destins égarés dans les banlieues. Un fugitif sur une île des Antilles."*** **Le film est visible en ligne sous le titre "Rock Contre La Montre".**

Il y eut un moment, donc, ou venant de la banlieue sont arrivées de nouvelles bandes, issues des Black Panthers, mais écoutant du rap, désormais. Et non plus du rock. Ils n'avaient comme seule idée au début que d'être chasseur de skins. Comme les Red Warriors, avant eux. Ce sont les requins vicieux (MC Jean Gab'1 !), les Fight Boys, et surtout les Black Dragons de Joe Dalton, à l'image des Black Dragons de Miami. Comme, grâce à la dépouille, ces bandes ont de l'argent, elles sont devenues des gangs. Armés, donc. Et cela depuis les Red Warriors. Les gangs de banlieue ont de bonnes raisons de tenir un territoire... le deal, bien évidemment ! Mais elles descendent encore à Châtelet. Où tout se règle désormais.
Tout cela deviendra la Zoulou Nation. En quelques années, deux ou trois, ces bandes black ont viré les skinheads de la Défense (QG black désormais), de Châtelet, de Montparnasse. Les combats, au vitriol, à l'arme à feu, sont sauvages. Après la chasse au skin, il y eut des guerres intestines. Et puis les sports de combat. Ou le rap.
Peu à peu, les bandes issues du rock, hors skinheads et dérivés, disparaissent. Goth, grunge, baby rockers... Tout cela glisse sur la banlieue et l'*esprit de bande*. Seul le rap fait sens. Les skinheads, même, se font moins nombreux dès qu'arrivent les années 90.
Et aujourd'hui, les bandes ne sont plus qu'une belle histoire. Comme dirait MC Jean Gab'1 : *"Mon frère, les bandes, ça a toujours existé. On est d'accord. Mais, bon, la différence, c'est que les blousons noirs, ils y allaient à la chaîne de vélo et au cran d'arrêt, au pire du pire. Maintenant, c'est dynamite, kalachnikov et Coran dans la poche."* ★

Exposition Vikings & Panthers
Galerie Addict, 16 rue de Thorigny,75003 Paris, jusqu'au 28 Mars



Feu de tout bois

Courtney Barnett

"SOMETIMES I SIT AND THINK, AND SOMETIMES I JUST SIT"

MARATHON ARTISTS

L'an dernier, les gens de goût se sont excités à juste titre sur sa compilation de deux EP autoproduits, "A Sea Of Split Peas", et sur l'étourdissant single "Avant Gardener", récit autobiographique d'une crise d'angoisse débutée dans un jardin et achevée aux urgences. Il n'en fallait pas plus pour que pleuvent, avant la sortie de ce premier album, les comparaisons sur la tête de cette Australienne timide. Qualifiée, au choix, de petite sœur folkeuse de Lena Dunham pour son humour tout en autodérision, de cousine de Jeffrey Lewis et/ou de Stephen Malkmus ou de slacker surdouée, Courtney Barnett mérite qu'on l'apprécie pour ce qu'elle est. C'est-à-dire, une auteure, compositrice, musicienne et interprète douée et imparfaite (une qualité qu'elle cultive, et tant mieux), avec autant de talent que de charme. Et malgré ses 26 ans, elle n'est pas une débutante. Issue d'une art school, comme quelques-uns des meilleurs éléments du rock, elle a fait ses classes dans des groupes garage de Melbourne, avant de devenir guitariste dans le projet parallèle de Brent DeBoer, le batteur des Dandy Warhols. Après quoi, elle a monté son label pour sortir ses deux EP. Et tourné. Beaucoup.
A l'automne dernier, elle a trouvé le temps d'enregistrer "Sometimes I Sit And Think, And Sometimes I Just Sit", premier album qui, on l'espérait, allait tenir les promesses de "A Sea Of Split Peas". Le premier extrait, "Pedestrian At Best", sorti en janvier, avait de quoi rassurer, par son écriture acrobatique — *"my internal monologue is saturated analog"*, elle ne pouvait pas dire mieux pour décrire son propre son et son style ? — sa mélodie rock lancinante et sa vidéo drôlement sinistre où la chanteuse, déguisée en clown loser et déprimé, se fait doubler par un rival plus flamboyant.

Pas vraiment une métaphore de l'album qui confirme tout le bien qu'on pensait de Courtney. Le son est plus étoffé, plus pro, plus propre, sans qu'on ait l'impression que l'Australienne ait vendu en route son âme aux sirènes putassières du prêt à écouter qui ne dérange pas. Ceux qui l'avaient rangée à la rubrique folk — une fille avec une guitare, le raccourci était facile — sont priés de l'en extraire, et plus vite que ça. Ici, elle fait feu de tout bois, s'essaie au rock punchy ou écorché/ les nerfs à vif, à la ballade pop mélodieuse et jamais comateuse ou à la country noire, un rayon dans lequel elle excelle. C'est une musicienne et ça s'entend, dans la finesse des mélodies et les petites touches malignes qui subliment une chanson. Et c'est également une interprète, dotée d'une voix un peu rauque et imparfaite, dont elle sait se servir l'air de rien, comme un peu tout ce qu'elle fait. Elle peut aussi bien adopter un ton blasé et nonchalant, presque plus parlé que chanté, qu'un débit survolté, nerveux, à n'imiter que si l'on a le souffle d'un sportif. Et évoquer, tour à tour — non, on ne s'étrangle pas, ami lecteur, il n'y a pas de quoi — Sheryl Crow sous fumette, période "All I Wanna Do" ou Lou Reed dans le registre rage contenue et détachement. Il est assez rare de trouver tout cela dans une seule artiste qui, si elle ne révolutionne, ni n'invente rien, séduit en chroniquant son quotidien bancal et banal, avec beaucoup de recul et une plume alerte (*"Mets-moi sur un piédestal et je ne ferai que te décevoir/ Donne-moi ton argent et j'en ferai des origami, chéri"*, chante-t-elle sur "Pedestrian At Best"). Une fausse fille toute simple, pétrie de contradictions. Et de beaucoup de talent.

✪✪✪✪

ISABELLE CHELLEY

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Helsinki

"A Guide For The Perplexed"

MODULOR

Marrant comme les musiciens qui entourent Peter Doherty ont besoin d'avoir un second groupe plus reposant moralement... Sous ce nom finlandais se cache donc le projet parallèle du bassiste de Baby Shambles Drew McConnell, entouré de ses meilleurs amis de la scène londonienne (membres des Noisettes, de Larrikin Love...), venus enregistrer avec lui, en deux jours seulement, un deuxième disque bardé de collaborations : parmi les invités VIP, Albert Hammond Jr, Fionn Regan, bien sûr Peter Doherty qui pose sa voix sur "Choices", version réussie et assez divertissante de "Je Ne T'Aime Plus" de Manu Chao (Drew a vécu à Marseille et en Espagne). L'album s'ouvre sur l'entêtant "Rising Heights" qui installe l'ambiance :

beaucoup de guitare acoustique, un minutieux travail sur les harmonies vocales, une agréable diversité de mid-tempos, éventuellement assaisonnés de violons, parfois d'influences reggae ("Ampersand")... Les différents contributeurs avaient beau découvrir les chansons au fur et à mesure, le résultat ne laisse aucune place à l'improvisation. L'instrumental sur lequel intervient Albert Hammond Jr ("The Batteries Weren't Dead") aurait pu être écrit par Air, il est suivi d'une magistrale performance de la chanteuse Emma Gillespie ("Keys"). Tout sautillant qu'il soit ("Brideshead"), c'est un album plein d'états d'âme, comme l'a prévenu le titre. "Bitpart" est dédié à ceux qui voudraient être quelqu'un d'autre. S'il n'a pas une voix particulière, le très humble McConnell, qui a notamment beaucoup écrit sur le dernier album de Baby Shambles, manifeste ici à nouveau un talent indéniable pour la composition.

✪✪✪

BUSTY

Gang Of Four

"What Happens Next"

GILL MUSIC/ MEMBRAN

Avec ce titre en forme d'affirmation — noter l'absence de point d'interrogation qui donne une discrète arrogance au projet — la bande des quatre venue de Leeds fait son retour après quatre ans de silence. Le guitariste Andy Gill est désormais l'unique membre original de ce groupe apparu en 1977 dont l'influence fut assez considérable. Il est d'ailleurs le producteur et quasi unique auteur/ compositeur des onze chansons de ce disque dont les invités sont Herbert Grönemeyer, Gail Ann Dorsey et... Robert Johnson, le bluesman maudit samplé en intro de "Where The Nightingale Sings" qui ouvre l'album. Le chanteur John *Gaoler* Sterry a des accents *bowiesques* sur "The Dying Rays", également présent en version allemande sous le titre "Staubkorn". L'ambiance est à la guitare, au son tranchant, comme sur ce "Broken Talk" au riff puissant. Les thèmes sont la dissidence, le questionnement des nouvelles technologies — *"We're Facebook friends with celebrities"*, entend-on dans "Obey The Ghost" — le tout avec une vision politique diluée dans un rock new wave qui ne prétend pas pour autant donner des leçons. On met au défi l'auditeur de déterminer l'année d'enregistrement de ces chansons ancrées dans les années

1980 sans pour autant qu'elles affichent un côté rétro. Le son est clair, les mélodies bien construites ("Isle Of Dogs"), l'ensemble cohérent. 36 ans après "Entertainment !" devenu disque de référence pour toute une génération — Flea des Red Hot Chili Peppers et Kurt Cobain en étaient des admirateurs acharnés — le Gang de Gill est toujours pertinent, sans avoir besoin de se retourner sur son glorieux passé mais en pariant sur l'avenir. Pas mal de rester *groupe à découvrir* après quatre décennies dans le *game*. ✪✪✪

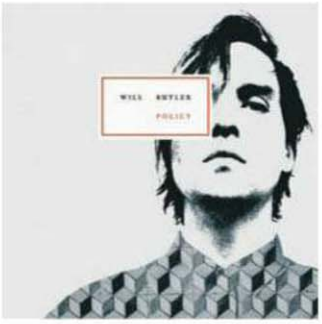
OLIVIER CACHIN

Will Butler

"Policy"

MERGE

Il y a un peu plus de dix ans, David Bowie alertait le monde : Arcade Fire, un collectif *baroque'n'roll* trouvait grâce à ses oreilles. Un coup de pub parce qu'après avoir tant inventé et recyclé lui-même, l'agitateur sensible à tout ce qui rue dans les brancards était tombé sous le charme des Canadiens. Un coup de cœur, juste avant que le sien défaille. Un groupe avec lequel il redonnerait signe de vie en 2005. Tellement bon que le petit frère du leader — Arcade Fire est drivé par le couple Win Butler/ Régine Chassagne — qui y joue un peu de tout publie en ce début 2015 un premier album solo comme un joyau. Un disque qui se blottit dans tous les creux, qui fait plaisir à entendre. Qui flatte le vieux et ferait mouiller le jeune, s'il l'était vraiment. "Policy", et on apprécie



d'emblée l'humour du titre, n'est en adéquation avec aucune ligne de conduite. "Take My Side", premier de ces huit morceaux, se goberge du son garage des années 60 et 70 tandis que "Anna" puise son minimalisme dans la décennie d'après. "Finish What I Started" et "Sing To Me" asticotent le fantôme de Lennon parce que Will, qui arrange l'histoire à sa sauce, compte l'ex-locataire du Dakota parmi ses influences américaines. "Son Of God" et "Witness" sonnent presque Smiths sauf que le singer-songwriter s'y prend aussi pour Donovan, voire David Byrne. Le toupet est un truc de famille. "Something's Coming" se sait tout permis et "What I Want" déménage, codes éteints. Enregistré en trois coups de cuiller à pot à New York, là où créchait Jimi Hendrix, par Butler, le batteur d'Arcade Fire et quelques enjoliveurs (des bois, des chœurs), "Policy" botte le cul au nouvel an, à peine amorcé. Bon présage. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Black Rainbows

"Hawkdope"

HEAVY PSYCH SOUNDS

Depuis une demi-douzaine d'années, les Italiens de Black Rainbows se sont lentement mais sûrement fait un nom dans la scène stoner avec leur rock brutal à la Monster Magnet porté par un enthousiasme pour le rock'n'roll suave digne de MC5. Leur label nommé Heavy Psych Sounds (qui a accueilli White Hills, Farflung et Naam entre autres) est désormais une valeur sûre du genre et le power trio est devenu une véritable attraction en festival grâce à ses prestations live de premier ordre. Pour ne rien gâcher, le groupe possède en Gabriele Fiori un chanteur-guitariste au charisme christique qui présente tous les attributs du frontman idéal : chant vindicatif, jeu de guitare virtuose, et physique de grizzly. Ce dernier voue une passion aussi démesurée qu'admirable pour les héros space-rock de Hawkwind. Cette obsession atteint son paroxysme sur ce "Hawkdope" où le groupe incorpore des motifs cosmiques à son rock lourd. Jadis le trio s'était fait une réputation grâce à un son puissant qui devait autant aux messes noires de Black Sabbath qu'au *desert rock* de Fu Manchu. Le groupe a conservé cette assise heavy comme véhicule pour un space-rock lancinant qui tend sérieusement vers le boogie. On retrouve d'ailleurs sur "No Fuel No Fun" la dynamique puissante imprimée

par le groupe de Dave Brock sur "Silver Machine" et quelques démarrages de fusée façon Tim Blake sont recensés. Mais outre l'hommage à Hawkwind, Black Rainbows propose surtout ici un festival de riffs violents sur lequel le groupe bâtit de superbes hymnes aux titres équivoques : "Hypnotise My Soul With Rock'n'Roll", "Jesus Judge", "Killer Killer Fuzz". Black Rainbows, au sommet de son art, prouve définitivement qu'il fait désormais partie du gratin stoner. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

The Prodigy

"The Day Is My Enemy"

TAKE ME TO THE HOSPITAL/ COOKING VINYL

Le groupe de Liam Howlett a fait partie des poids lourds de la techno anglaise. "Charly" et "No Good (Start The Dance)" ont affolé les dancefloors, "Smack My Bitch Up" avec Kool Keith a déclenché la polémique. Que reste-t-il de tout ce boucan vingt ans après, alors que sort ce sixième album studio ? Dès la voix déformée et les rythmes tribaux de la chanson-titre sur un sample distordu de Cole Porter (qui doit se retourner dans sa tombe), on sait qu'on est dans une formule éprouvée, et qu'on n'en sortira guère tout au long des 15 sélections. Confirmation avec "Nasty", le single aux sons soft en suspension suivis par le marteau du beat, et agrémentés de l'accent cockney du chanteur Keef Flint. Pas grand-chose à retenir de "Rebel Radio" avec sa boucle rayée, ni du

morceau "Ibiza" featuring Sleaford Mods, dans lequel le nom de la ville devenue synonyme de techno à la chaîne est scandé comme un mantra hystérique. On apprécie plus "Wild Frontier" et sa mélodie *kraftwerkienne* en intro. "Roadblox" est bien conçu, sur un tempo qui évoque la tachycardie, tandis que "Destroy" fatigue avec son *sound design* du chaos electro. "Invisible Sun" est un des très rares moments de trêve, avec tempo apaisé, bref répit avant le tonnerre rock de "Wall Of Death", macédoine d'effets sonores empilés sur un beat frénétique. "Medicine" sent un peu le réchauffé avec ses samples ethniques des Balkans, tandis que "Get Your Fight On" ressemble à une imitation du son Prodigy de la précédente décennie. Derrière le visuel du renard se cache donc un vieux loup de la brit tech, un peu fatigué par une époque qui semble le dépasser. Quelques beaux restes, mais rien de plus. ✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

Björk

"Vulnicura"

ONE LITTLE INDIAN

D'ordinaire, un nouvel album de Björk est annoncé une demi-éternité à l'avance, auréolé d'un secret quasi sacré, avec suspense de rigueur. Ce n'est pas le cas cette fois. D'ailleurs, rien n'est comme d'habitude car, en plus d'être sorti de manière précipitée (il a fuité, s'est retrouvé illégalement sur le Net, voyant par là même sa sortie subitement avancée), "Vulnicura" était annoncé comme l'album d'une rupture, celle de Björk et de Matthew Barney en l'occurrence. Une information qui pourrait paraître parfaitement anodine mais implique une conséquence de taille : un retour à l'Emotion avec un *E* majuscule. Pas que les précédents albums de la talentueuse Islandaise en soient dénués, mais il est clair que les élans conceptuels de "Biophilia" (2011) titillaient davantage l'œil et les neurones que l'âme, là c'est une autre histoire. Preuve en est ce frisson qui parcourt l'échine, puis les bras, puis le corps tout entier dès le premier titre ("Stonemilker"), frisson qui atteindra son paroxysme avec "Black Lake", dix minutes de mélancolie hypnotique et paralysante, ou avec le superbe clair-obscur musical de "Family" et qui nous fait dire que non, vraiment, chez Björk, on ne plaisante pas avec l'émotion. L'intensité et l'élégance des cordes, la magie de cette voix

qui ne cesse jamais d'étonner, ces ponctuations électroniques parfaitement placées, cette sombre étrangeté qui flirte avec les classiques contemporains, la subtilité de chaque son, chaque souffle, tout dans cet album (qui pourtant ne compte que neuf titres) indique qu'on a affaire à du grand Björk. Si tous les artistes qui vivent une rupture pouvaient transformer leur mal-être en une œuvre pareille, nous leur en serions drôlement reconnaissants. ✪✪✪

ALYZ TALE

Disques pop rock

Matthew E White

"Fresh Blood"

DOMINO

Chéri des branchés, et pas seulement pour sa pilosité de graphiste du onzième arrondissement parisien, l'Américain Matthew E White affole plus généralement certains amateurs de bonne musique depuis son premier album solo ("Big Inner", en 2012).
Ce type venu de Virginie possède il est vrai un talent certain pour ourler les morceaux arrangés avec élégance. White aime le piano, les cuivres, la batterie jouée avec des baguettes en bois. Il préfère certainement écouter chez lui de la vieille soul et des songwriters antiques que le dernier Nicki Minaj. A l'image de son étrange pochette pourtant, le disque part très vite dans des territoires intrigants, certes référencés mais pas vraiment

rétrogrades. White d'abord, possède une voix grave lascive et traînante qui rappelle Kevin Ayers. Ensuite, ce trentenaire sait composer. Une science indéniable lui permet de trouver sur son piano des suites d'accords un peu plus riches que la moyenne. L'intérêt ici réside dans le faste entourant les morceaux, ses cordes soyeuses, chœurs, trombones et trompettes impeccables. "Fresh Blood" dévoile un bel artisanat : des couplets gospelisants, des titres mid-tempo façon soft rock 70, les ballades pour cœurs brisés...
Des réussites car Matthew E White ne chique pas ici au Blanc qui veut sonner Philly soul. Plutôt mélancolique et introspectif, l'album n'atteint jamais un tempo susceptible d'exciter la piste de danse. White joue en revanche l'éditorialiste distancié sur "Rock N' Roll Is Cold", titre qui ne plaira pas à Little Bob, mais single valable néanmoins, désabusé, mais fort beau. ✪✪✪

BASILE FARKAS

Tav Falco

"Command Performance"

TWENTY STONE BLATT

Dans sa jeunesse, ce natif de l'Arkansas empruntait les codes d'une aristocratie sans pouvoir, avec sa préciosité bohême et son snobisme de gentleman-farmer. Bref : il portait la moustache. Dans les insouciantes seventies, alors que le tableau mondial commençait à se noircir d'une couleur pétrole, le snobisme voulait qu'on se place au-dessus du discours politique. Posséder les références nobles, choisir les esthétiques avant-gardistes étaient des gestes suffisamment politiques pour l'époque. Puis, cette génération à laquelle appartient Tav Falco, ayant traversé leur vie en jabot et l'auriculaire en l'air, se sent désormais poussée dans l'agora. Fini le temps où l'évocation de référence obscure suffisait à la musique : Tav Falco, désormais, veut s'engager. Parce qu'ils n'ont plus le choix, la vérité gisant devant eux sans détour : leur monde va disparaître avec eux. 2015, année apocalyptique. Si ce sursaut fait sourire chez certains, il faut reconnaître que Gustavo *Tav* Falco (toujours flanqué de ses Panther Burns) livre ici son meilleur album depuis "Shadow Dancers".
Sur les chansons "Breakaway", on se libère de nos chaînes ; "Whistle Blower" dénonce *"la conspiration des espions et leurs mensonges"* ; "Doomsday Baby" donne le programme : invasion et

apocalypse. Et doit-on sous-titrer "Master Of Chaos" ? Les textes sont pleins de feux et de cendre, de figures occultes. Musicalement, Falco a profité de la récente réédition de son œuvre pour reconstruire sa maison musicale au plus proche de l'os. En sort la délicieuse reprise "Me And My Chauffeur Blues", cette scène bourgeoise qui, avec le répertoire précité, prend ici un sens inédit. ✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Mounties

"Trash Rock Legacy"

DIFFER-ANT

Phénomène publicitaire apparu relativement tôt dans l'histoire du rock, la notion de supergroupe est un concept qui marche bien depuis Cream, Crosby, Stills, Nash & Young, The Plastic Ono Band, les Traveling Wilburys et tout un tas d'autres associations ponctuelles à but lucratif. La plupart du temps, ça passe ou ça craque, mais le monde continue de tourner. Dans le cas qui nous concerne, Mounties nous vient du Canada et est constitué de trois des plus talentueux musiciens/ producteurs du monde du rock indépendant au pays des caribous surgelés. Pour faire court, le trio magique est constitué de Hawksley Workman (producteur de Tegan & Sarah, Hey Rosetta, etc), Ryan Dahle (Limblifter, Age Of Electric) et Steve Bays (Hot Hot Heat) et tout ce beau monde

s'est enfermé en studio uniquement au prétexte qu'ils étaient amis et soucieux de collaborer ensemble pour l'amour des choses bien faites. C'est très louable ! Surtout dans une époque aussi mercantile que la nôtre... Reste l'écoute du disque. Pas mal dans l'ensemble. C'est même un très beau mélange, entre influences dansantes et cold wave du passé avec des groupes plus actuels. On appréciera (ou pas) "Tokyo Summer" et sa relecture du "Love Will Tear Us Apart" de Joy Division, le côté glam rock bien dépouillé de "Pretty Respectable" et de tout un tas d'autres chansons admirablement bien tournées, comme la très belle "If This Dance Catches Me", sans doute la meilleure de l'album, mais l'auditeur zappera sans problème les remplissages de circonstance que sont "Edible Cannibal" et l'ultra longuet et dispensable "Garanteed Blonde Enough" qui ont, cependant, l'immense mérite de montrer aux auditeurs normaux que mêmes les surdoués de la musique ont des passages à vide en studio. ✪✪✪

GEANT VERT

Chocolat

"Tss Tss"

BORN BAD

"L'homme au chocolat est mort dans un effroyable état de pourriture, dévoré par les vers." Honoré Balzac en croquait pour la graine, bien que son hyperactivité le portait plus vers celle de café. A sa formation en 2007, l'excitant chez Chocolat semblait venir de la feuille de coca. Le groupe tournait au 80 % de *Cocoo*. Voici qui explique pourquoi son EP homonyme se mâchait la mâchoire. Puis s'ensuivit un album en 2008, "Piano Elégant", titre ironique pour un groupe que la réputation répudiait des salles de son Montréal natal. Après une mise en zone de quarantaine durant laquelle Jimmy Hunt et Ysaël Pepin vaquèrent à leurs activités respectives (faire des albums en solo, faire des enfants à deux), les voilà de retour avec ce "Tss Tss", signé pour la France chez Born Bad. Le label né mauvais laisse donc ouverte sa parenthèse enchantée qui, après Dorian Pimpernel et Forever Pavot, explorait le psychédélisme élégant. Comme les deux groupes précités, les Chocolat ont un savoir-faire, évoquent beaucoup d'ancêtres tout en évitant le banal, ont même des idées et un chanteur remarquables. C'est bien. Mais est-ce assez ? L'onirisme, la détente du jeu, l'envie de faire aérien ou clinique, toutes ces formules qui collaient si bien à la fin des années 60 semblent en complet

décalage avec l'époque. Pour qu'une musique puisse survivre à cette ère de disparition, il faudrait qu'elle descende dans les limbes, se baigne à la source de tous les mensonges, à l'endroit où tout s'efface, et en remonte grandie. Au fond, nous le savons tous, et Chocolat également qui a nommé un morceau "Apocalypse". Aussi aurions-nous aimé qu'ils nous la fissent entendre. ✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Disques pop rock

Circa Waves

"Young Chasers"

BARCLAY

Si on peut légitimement s'interroger sur le nom de ce jeune groupe en provenance de Liverpool (*Environ Les Vagues* ? pardon ?) le titre du disque, lui, est clair : "Young Chasers" évoque bien entendu la poursuite des rêves de jeunesse, ici déclinés et décortiqués chanson après chanson. Il reflète une ambition qui n'a rien de démesuré, vu le talent à l'œuvre sur ce premier album, rappelant les Strokes, Buzzcocks, Supergrass dans un ensemble impressionnant de maîtrise. Dans ce genre-là, ça fait bien longtemps qu'on attend un album pareil, constant, cohérent, capable de viser aussi haut et de toucher aussi juste. Les quelques morceaux déjà sortis en single ou sur internet étaient prometteurs ("Get Away", "Good For Me"), l'état de

grâce continue. Ici, 17 titres, pas moins, aucun de trop. Pas une note de trop non plus sur cet album euphorique et très réfléchi. Les chansons, dansantes à souhait, sont assez produites pour qu'on n'identifie pas leurs auteurs à un énième groupe garage. Les Britanniques évitent en fait la plupart des pièges qui guettent le jeune rocker moyen : ils s'inspirent de leurs aînés sans servilité — certes l'influence des Strokes est parfois très marquée ("The Luck Has Gone") mais qui s'en plaindrait ? Ils ne tombent pas non plus dans l'écueil qui menace Vaccines et consorts : vouloir à tout prix s'éloigner de la simplicité pop-punk qui les a pourtant fait connaître et apprécier, dès qu'on les en félicite. Si ces gamins-là ne se retrouvent pas un jour prochain en haut de l'affiche, on peut se poser très sérieusement la question de la place du rock en France et celle de la curiosité de ses adeptes. ★★★★

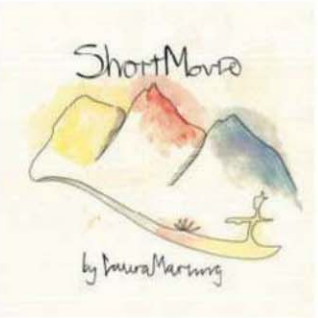
BUSTY

Laura Marling

"Short Movie"

VIRGIN/ CAROLINE

Petite fée du folk british, Laura Marling affiche des états de service affolants. 25 ans, cinq albums, un jeu de guitare en open tuning lui valant les éloges de Jimmy Page, une écriture profonde, une voix aux envols graciles. Sur les routes depuis l'adolescence, la belle a tenté de se poser quelques mois à Los Angeles suite à sa dernière tournée. Rupture, solitude, expériences communautaires, littéraires, psychédéliques. Et l'unique Gibson 335 de son père pour lui tenir compagnie. Karma moyen, mais terreau fécond quand on a envisagé d'arrêter de trousser des chansons. Laura rentre à Londres dégainer un premier album électrique qui règle leur compte à ses hommes (l'ouverture acoustique "Warrior" traversé de bruit blanc et d'une inquiétude rampante), avec elle-même aussi, dès "False Hope", clef par son équilibre de rage et de sensualité, pas loin d'une PJ Harvey et indicateur d'une véritable mue. Derrière ces deux titres, Laura Marling livre sa meilleure collection de chansons et plusieurs moments à fendre des âmes endurcies. "Feel Your Love", porté par un superbe alliage cordes/ guitare acoustique, le sardonique et indianisant "Strange", "Don't Let Me Bring You Down" ou "Gurdjieff's Daughter", avec sa bifurcation mélodique (à 1'45) qui ouvre le sol sous les pieds de l'auditeur,



à moins qu'il ne lui fasse tutoyer les cieux. On peut pinailler, estimer qu'un titre ou deux ne s'imposaient pas ("Howl At The Moon" par exemple), que l'ombre de Joni Mitchell reste prégnante — mais depuis quand n'a-t-on plus entendu la ténébreuse Canadienne ? — mais faisons court : l'œuvre, celle d'un talent majeur, est maîtresse. ★★★★

BERTRAND BOUARD

The Districts

"A Flourish And A Spoil"

FAT POSSUM/ PIAS

Les quatre post-adolescents de The Districts viennent d'un bled de Pennsylvanie, Lititz. Là, ils découvrent, alors encore au lycée, la puissance de l'ennui et la magie du rock'n'roll, d'abord en reprenant des standards de Led Zeppelin, Clash, Tom Petty ou REM. Et puis, un jour, ils composent, vraiment, ils plongent dans leurs entrailles, ils se découvrent une identité en titane. Après un premier album autoproduit, Fat Possum leur propose un deal. Résultat : ce deuxième disque, produit par John Congleton et enregistré en à peine neuf jours du côté de Cannon Falls (Minnesota), à la mélancolie aérienne et aux guitares qui tournoient, cyclones électriques formidables. La musique de The Districts aime le mélange des ombres, les superpositions, les cassures

et les accélérations. Elle irradie quelque chose de rare, elle déchire le voile de la banalité pour dessiner des rêves diablement tangibles. Ici, on pense autant à The Replacements qu'à Tom Waits, à un Radiohead qui préfèrerait, aux postures faciles et aux gimmicks irritants, les chemins cachés, ceux menant à la liberté. Dès l'introduction de ce disque flamboyant, courageux, définitif, avec les chansons "4th And Roebling" et "Peaches", merveilleuses de sauvagerie de velours, on comprend que ces Américains ne sont pas là pour simplement exciter les médias vampires mais bel et bien pour écrire une page (minimum) de la grande histoire du rock. Certes, on pourrait aussi craindre un avenir à la Cold War Kids ou Clap Your Hands Say Yeah, c'est-à-dire un feu de paille, un pétard mouillé, un emballement coupable. On préfèrera tout de même croiser les doigts et attendre le concert parisien prévu le 25 avril. Il se passe quelque chose... ✪✪✪

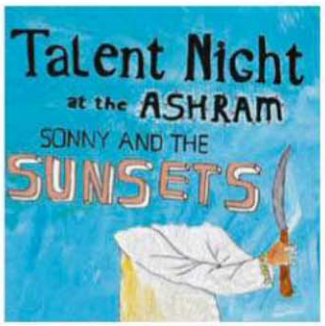
JEROME REIJASSE

Sonny And The Sunsets

"Talent Night At The Ashram"

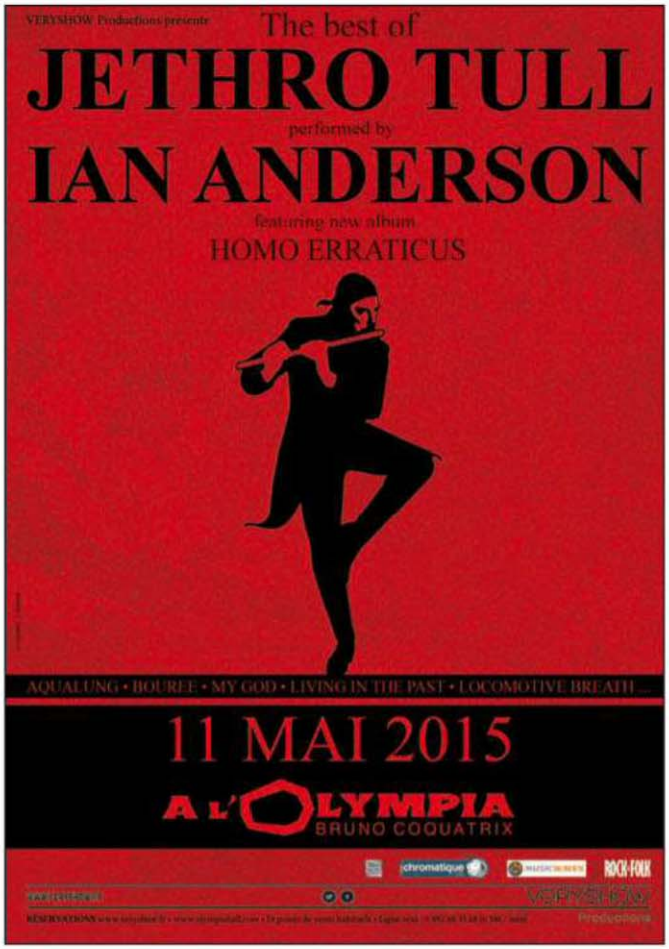
POLYVINYL

Au sein de la scène souterraine de San Francisco, Sonny Smith est un énergumène, l'élément le plus productif d'une bande qui l'est énormément. Ce disque est le cinquième qu'il sort avec ses Sunsets (un groupe qui ne l'est pas vraiment), cinq autres existent sous son nom. En 2010, ce beatnik moderne a aussi réalisé *100 Records*, soit une centaine de singles (200 morceaux, faces A et B) publiés sous 100 alias différents, 100 groupes fictifs qui n'étaient en fait que lui. Ah oui, ce grand malade dessine, écrit des pièces de théâtre et croit en une forme de spiritisme (*cf* son dernier "Antenna To The Afterworld", adressé à sa feue compagne). Ce "Talent Night..." devait à l'origine accompagner un film que le réalisateur (Sonny Smith, curieusement) n'a finalement pas souhaité terminer. Au-delà des concepts farfelus, on attend surtout de Smith qu'il fasse de grandes choses. Quand il se concentre un peu, l'homme est un songwriter de haut vol, un arrangeur très créatif. Auréolé d'une production assez bricolo, "Talent Night At The Ashram" est un nouveau recueil de pop songs fantaisistes. Après une intro mi-Beach Boys, mi-celtique ("The Application"), les réussites abondent. Smith, bien moins rocker que ses amis Ty Segall ou John Dwyer, s'est fait



spécialiste de la chanson d'amour fragile, sa voix émouvante s'avérant parfaite pour l'exercice. La chanson titre, "Secluded Estate" et la majorité de l'album en sont la preuve. L'anicroche ? L'enrobage a ici encore été effectué un peu à la hâte : son de flûtiau foireux, synthés louches ou guitares au son chorus cheap confèrent certes au projet un charme certain, mais laissent également un goût d'inachevé. ✪✪✪

BASILE FARKAS



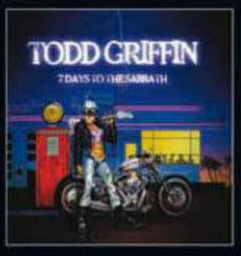
THE LOVE ME NOTS
EN TOURNÉE

NOUVEL ALBUM : SUCKER

01/04/15 HEROUVILLE ST CLAIR (14)
Big Bang Café
02/04/15 ST GERMAIN EN LAYE (78)
La Clef
03/04/15 LEFFRINCKOUCKE (59)
La Poudriere
04/04/15 CLEON (76)
La Traverse)
07/04/15 SAVIGNY LE TEMPLE (77)
L'Empreinte
08/04/15 STRASBOURG (67)
La Laiterie
09/04/15 CHAMBERY (73)
Brinc de Zinc
10/04/15 ST CYR SUR MER (83)
Espace Provence
11/04/15 MONTBELIARD (25)
Atelier des Moles

ROCK&FOLK 106 db PRODUCTIONS

KING OF THE NORTH
SOUND THE UNDERGROUND
Mieux que du sang royal, le son délivré par KOTN repousse loin les frontières du rock avec une guitare et une batterie. Un Mur de riffs pour s'asseoir sur le Trône de Métal.
"An incredibly hard act to follow" – John Garcia (Kyuss, Unida)



TODD GRIFFIN
MOUNTAIN MAN – 7 DAYS TO THE SABBATH
Deux albums magiques !
Une merveille de bout en bout (Le Parisien)
A must Hear ! (Classic Rock)
Plus aucune excuse pour ne pas connaître Todd Griffin !
Influences : C,S,N, & Y Creedence Clearwater Revival, Tom Petty...

ELECTRIC MIND MACHINE
ELECTRIC MIND MACHINE
Une pure alchimie sonique, incitant chaque auditeur à entrer dans une pleine euphorie rock'n'rollesque avec Kenneth Wessel (Kiss Kiss Bang Bang, The Beat Killers...) Inclus la reprise de Status Quo: Pictures of matchstick men

'bad' reputation NEWS, VIDÉOS, MP3, E-SHOP : WWW.BADREPUTATION.FR SCPP DISTRIBUTION SOCADISC

Disques pop rock

Of Montreal

"Aureate Gloom"

POLYVINYL

Après une longue absence d'au moins trois mois, Kevin Barnes revient aux affaires. L'homme d'Athens, on le rappelle, est le grand sorcier pop que tout le monde ne connaît pas forcément. Un excentrique omniscient, grand admirateur de Bowie et Prince évidemment, d'ailleurs aussi prolixe que ce dernier. Une quinzaine d'albums au compteur, Barnes a toujours beaucoup à dire. Le précédent disque, le très bon "Lousy With Sylvianbriar", entérinait la refonte complète du groupe. Si Barnes y était encore l'unique patron, les nouveaux musiciens donnaient au groupe un son plus vivant, électrique, humain. "Aureate Gloom" persévère dans cette voie. Il était difficile d'écouter intégralement les disques que Barnes créait en début de décennie,

caractérisés par de longs tunnels oppressants et autres voix sous hélium. Point de ça ici, mais un dix-titres glam aux entournures, mais aussi pop, soul, funky... Roi de la composition en escalier, le chanteur tend vers des formes plus classiques, et surtout, Dieu merci, concises. "Virgilian Lots" et ses parties suaves, les climats rock de "Bassem Sbary" ou "Last Rites At The Jane Hotel", tout ceci impeccablement réglo, fantaisiste, et attirant. "Apollyon Of Blue Room" évoque une version chewing-gum de "All Day And All Of The Night" des Kinks quand "Like Ashoka's Inferno Of Memory" cite carrément le riff d' "Immigrant Song". Thème récurrent sinon principal des chansons de Barnes : sa vie en dents de scie avec sa femme Nina qui, après le disque de la dépression où l'être aimé revenait (le chef-d'œuvre "Hissing Fauna"), semble partie pour de bon. Histoire simplement arrivée à son terme, sans douleur extrême. D'où ce disque aux émotions tempérées. ✪✪✪

BASILE FARKAS

Wand

"Golem"

IN THE RED/ DIFFER-ANT

Chacun sait désormais que, depuis quelque temps, la Californie ne cesse d'engendrer des musiciens de qualité. Cory Hanson, à l'évidence, est l'un d'entre eux puisqu'il a notamment fait partie de Together Pangea et des Meatbodies. Depuis, le frétillant guitariste mène son propre quatuor, Wand, qui a eu le privilège de voir son premier opus publié sur God?, micro-label chapeauté par Ty Segall. L'affaire portait le joli titre de "Ganglion Reef" et semblait plus qu'obnubilé par Tame Impala, dans un genre de psychédélisme doucereux, contemplatif. Pour le réputé *difficile* second album, Wand a longuement écouté des choses plutôt velues (Sleep, Electric Wizard, Black Sabbath, Thou) et opté pour un producteur chevronné, Chris Woodhouse, déjà croisé aux manettes des derniers travaux de Fuzz et Thee Oh Sees. Il était sans doute l'homme idoine pour permettre à Wand de doper considérablement son magma sonore : les guitares se font ici lourdes, saturées, oppressantes, souvent en contraste avec des voix plus aiguës, éthérées. Un morceau résume bien cela : la tortueuse "Self Hypnosis In Three Days", qui marie un pilonnage sans pitié, presque *doom*, avec des voix graciles, aériennes. Ce contraste nourrit quantité de solides compositions comme l'angoissante

et massive "Planet Golem", la planante "Melted Rope" ou encore "Reaper Invert" qui exhale une ambiance trouble, vénéneuse. Un ensemble aride où l'influence de l'irradiant Ty est bien sûr perceptible — Wand a tourné avec lui — et innerve notamment le féroce final de "Caveism", mais sans que cela ne vire au simple démarquage. Pas de doute, ces Wand ont bien évolué et l'on observera désormais la suite avec un intérêt particulier. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Moon Duo

"Shadow Of The Sun"

SACRED BONES

Le troisième album de Moon Duo est désormais l'œuvre d'un trio. Un changement comptable primordial. Après deux albums conçus en couple, Ripley Johnson (chevelu barbu, par ailleurs guitariste de Wooden Shjips) et Sanae Yamada (femme non barbue) ont décidé de laisser une place au batteur qui les accompagne depuis deux ans, le Canadien John Jeffrey. Cette arrivée initie une indéniable bouffée d'air dans la tambouille du groupe. Au sens propre, puisque les rythmes synthétiques employés par ces adorateurs de Suicide avaient tendance à rendre plus oppressants encore les deux premiers manifestes du gang américain. "Shadow Of The Sun" respire davantage dans les enceintes, bien que ses chansons soient toujours

extrêmement monomaniaques. Etirées, lancinantes mais pas pauvres pour autant. Au quatrième titre ("Zero"), l'album prend son envol à l'aide de claviers flottant et d'un long solo de fuzz très space rock. Plus cotonneux encore, et magnifique, le bien nommé "In A Cloud", enchantement de six minutes que les accros à Mazzy Star risquent d'adorer. Le tout avec pas davantage que deux accords (la norme chez ces esthètes du stade primitif). Tous gavés d'orgue, d'effets spatiaux et de riffs inspirés du premier Stooges, les neufs titres baignent aussi dans un halo de réverbération sixties, histoire sans doute d'amplifier l'effet hypnotique recherché. Avec un tel postulat, il était facile d'endormir l'assemblée ou tout simplement de faire une musique désespérément pauvre. Ce n'est pas le cas. Grâce au nouveau batteur et à son goût sûr, *Moon Trio* n'a jamais été aussi plaisant. ✪✪✪

BASILE FARKAS

The Soft Moon

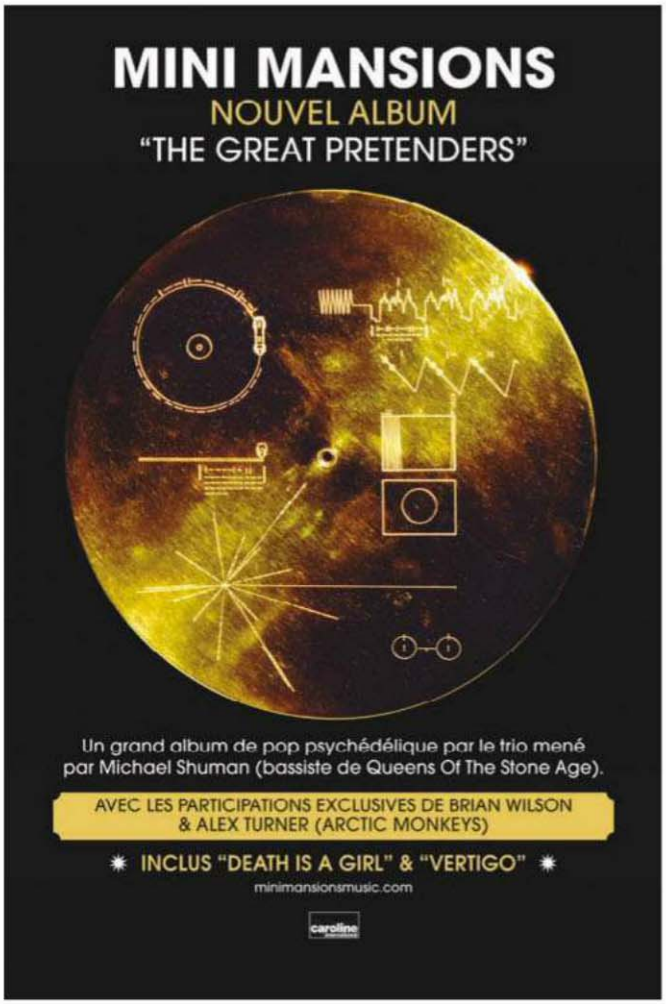
"Deeper"

CAPTURED TRACKS/ DIFFER-ANT

Attention ! Ici, tout le monde n'est pas le bienvenu. Luis Vasquez, originaire d'Oakland, s'est isolé en Italie, du côté de Venise, pour expérimenter la solitude, la vraie, celle qui impose des silences vertigineux, qui oblige à regarder son miroir, sans possibilité de fuir, de s'oublier dans les rapports sociaux. Qui flirte même avec le suicide. Résultat : un nouvel et troisième album au titre judicieux, "Deeper". Profondeurs, abysses, trous noirs, dépressions : les onze chansons de ce disque hanté ne convoquent que la chute, n'évoquent que la rage, la douleur de n'être qu'un homme au cœur de l'inconnu. Ici et là, un beat plus marqué pourrait faire croire que l'heure de danser est venue mais ce n'est qu'un leurre. Vasquez creuse ses tripes pour en extirper ses monstres les plus intimes. Sorte de Robert Smith de l'ère facebook, de Lovecraft d'après l'Histoire, misanthrope talentueux et créateur radical, il livre une coldwave (ou *dark wave* pour les plus jeunes) qui navigue entre électricité barbelée et électronique d'invasion. The Cure, Neon Judgement, Sisters Of Mercy, krautrock, psyché, Vasquez concasse tout ce qu'il touche et édifie une cathédrale à la fois majestueuse et abandonnée, où des sons glaçants et impitoyables lèchent la colonne vertébrale. Les basses ne sont

pas rondes mais dévoreuses, les rythmes enfoncent plus qu'ils ne portent. La voix, très présente, qu'elle murmure, qu'elle se superpose ou qu'elle respire mal, dévoile des paysages d'abandon. Pourtant, ce disque revendique une force, une énergie proprement démentes. C'est un corps qui refuse d'abdiquer et qui décide de lutter encore. Impressionnant. ✪✪✪

JEROME REIJASSE



Disques classic rock

Peter Hammill/ Gary Lucas

"Other World"

ESOTERIC/ CHERRY RED/ MUSEA

Les noms de Peter Hammill (chanteur guitariste et pianiste anglais) et de Gary Lucas (guitariste new-yorkais) sont indéfectiblement associés à des formations unanimement révérées et respectées par tous les courants musicaux. Hammill est le leader de Van Der Graaf Generator alors que Gary Lucas a épaulé Captain Beefheart dans la dernière incarnation du Magic Band avant de collaborer avec Jeff Buckley. D'autre part, tous deux sont des stakhanovistes de la scène comme des studios, trente-cinq albums en solo pour le premier, plus de vingt pour le second, toujours à l'affût d'expériences nouvelles et de projets inattendus. Les quatorze morceaux d' "Other World", écrits, joués et produits par le duo, ne

déparent pas leur impressionnant palmarès, bien au contraire. La voix de Peter Hammill, toujours aussi puissante et captivante, presque terrifiante par moments, se combine magistralement avec le jeu de guitare hors normes de Gary Lucas, alternant délicatesse et agressivité, arpèges acoustiques et déluges électriques. Les cinq plages instrumentales, telles "Glass" ou "Slippery Slope", semblent de prime abord plus apaisantes, mais l'atmosphère y devient très vite glaçante, évoquant Brian Eno et le Tangerine Dream des débuts. Au commencement, "Spinning Coins" est une introduction en douceur avant que n'éclate l'orage de fer du bien nommé "Some Kind Of Fracas". C'est dans ces atmosphères de sombres violences, contenues ou explosives, qu'excellent les deux comparses comme le démontrent "Cash", le mordant "This Is Showbiz", "Reboot", "Black Ice" et le vénéneux "The Kid". Epuré, intemporel, bouillonnant et libertaire, "Other World" est digne des meilleurs albums de Van Der Graaf Generator. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Mark Knopfler

"Tracker"

VIRGIN/ EMI

Depuis vingt ans qu'il vogue en solo (avec une formation plus stable qu'au temps de Dire Straits, ironiquement), Mark Knopfler ne cherche pas précisément à soulever les foules. Il les berce, plutôt. Suit son bon plaisir. Explore ses obsessions irlandaises, country, folk, fignole les textures acoustiques, peaufine ses histoires. N'emploie sa guitare électrique qu'aux fins d'enluminures (toujours superbes) et livre ses solos au compte-gouttes, quand bien même ceux-ci firent sa gloire. Epaississant de la sorte son mystère, cette immense popularité toujours intacte. "Tracker", son neuvième album sous son nom, abonde ainsi en ballades alanguies, parfaites pour se lover au coin du feu quand le crachin tombe sur la campagne irlandaise. Certaines sont émouvantes ("Basil", "River Town", "Lights Of Taormina"), d'autres frôlent l'immobilisme ("Mighty Man", "Silver Eagle") ou ploient par trop plein de pathos (le final "Wherever I Go"). Surtout, leur récurrence casse la dynamique de l'album, qui compte quelques belles réussites. Le premier morceau, "Laughs And Jokes And Drinks And Smokes", avec son swing proche du "My Favorite Things" de Coltrane, ses lignes de guitare celtiques, son refrain boisé, chaleureux,

"Broken Bones", concentré de JJ Cale avec guitares wah-wah funky, ou "Beryl", seul véritable up-tempo. Ces titres rappellent combien l'art de Knopfler tient dans la simplicité, la rondeur, une forme de pudeur et d'empathie, toutes choses guère évidentes. Ainsi que dans l'équilibre improbable entre une voix terrienne, enracinée, et cette guitare qui serpente dans l'éther. Dans ces moments-là, un peu trop rares, le mystère Knopfler se dissipe comme par magie. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Ringo Starr

"Postcards From Paradise"

USM

A l'heure où le monde s'écharpe, où l'hiver, jamais aussi chaud depuis le Big Bang, ne fait plus froid que dans le dos, où les intégrismes se télescopent avec violence et font pleuvoir balles et larmes de sang, chroniquer ce 18e LP solo de Ringo Starr peut paraître futile. Indécent même, écriront peut-être quelques teigneux méprisants, depuis leur bureau de planqués congénitaux (en un seul mot). Effectivement, l'ex-batteur des Beatles qui, à bientôt 75 ans, envoie ici *des cartes postales du paradis* semble bien loin des tourmentes. Ce qui ne signifie pas forcément qu'elles l'indifférent. Depuis plusieurs décennies, ses albums se suivent et se ressemblent, parce qu'il les enregistre avec ses potes, dès que ça le titille, lorsque la nostalgie prend le

dessus. Joe Walsh, Benmont Tench, Dave Stewart ou Peter Frampton sont donc venus apporter leur contribution à cette sélection dont on retient surtout les hommages — à Rory Storm And The Hurricanes dans la pétaradante chanson d'ouverture, aux Fabs dans celle qui donne son nom à l'album, à sa mélancolie chronique dans "Not Looking Back" — et les titres blues-rock, au ras des champs de fraises, certes, mais qui remplissent leur fonction ("You Bring The Party Down", "Confirmation", "Let Love Lead"). Parce qu'il a opté pour le soleil depuis de nombreuses années, on ne s'étonnera pas de la touche reggae de "Right Side Of The Road" et "Island In The Sun", pas les plus inspirées des mélodies, mais interprétées avec tact et délicatesse par les précités. Détail : Ringo, mixé fort — trop ? — n'a rien perdu de son fameux beat, celui qui servit, par le passé, des refrains meilleurs que ceux-là, mais qui, n'en déplaise, fait toujours autant plaisir à écouter. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Steven Wilson

"Hand. Cannot. Erase."

K-SCOPE/ WAGRAM

Ouvert à de multiples projets et à des collaborations très diverses dans des registres allant du metal à l'électronique, à l'ambient et à l'expérimental, Steven Wilson s'était également consacré ces derniers temps à une de ses activités préférées, le remixage en 5.1 Surround Sound, revisitant, notamment, le catalogue de King Crimson. Avec "Hand Cannot Erase", le quatrième album sous son nom, Wilson retrouve la veine artistique qui a fait de Porcupine Tree une des formations anglaises les plus enthousiasmantes des deux décennies passées, dont il était le leader, le producteur, l'ingénieur du son, le chanteur, le guitariste et le principal compositeur. Le disque est bâti autour d'un thème, celui de la disparition et de l'anonymat au milieu de la fourmilière des grandes villes, et d'une histoire singulière, celle de Joyce Carol Vincent, une jeune femme dont le corps a été découvert chez elle plus de deux ans après sa mort. Steven Wilson y est, entre autres, accompagné par le guitariste Guthrie Govan, la chanteuse israélienne Ninet Tayeb, le bassiste Nick Beggs et le claviériste Adam Holzman, fils de Jac, le fondateur du label Elektra. Des petites merveilles de pop songs mélancoliques telles que "Hand Cannot Erase", "Perfect Life" ou "Transience" viennent illuminer le sombre parcours

de Joyce Carol Vincent. Les morceaux les plus longs, "3 Years Older", le magnifique "Routine", "Home Invasion" et "Ancestral" proposent, eux, de parfaites trames pour des développements instrumentaux et rythmiques transcendant les influences conjuguées de King Crimson, de Can, d'Amon Düül II et de Caravan associées aux sonorités limpides des guitares. Une œuvre inspirée hors des modes et du temps. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

JD McPherson

"Let The Good Times Roll"

ROUNDER/ CONCORD

Enregistré en Georgie et complété à Chicago, ce deuxième Jonathan David McPherson a un mufle de grizzly. La descente de lit de Ted Nugent prête à confusion, car McPherson ouvrage des charges pop au vintage roublard, avec d'antiques références noires et blanches audacieusement juxtaposées. Il appelle son style *"psychédélique fifties"*, on pourrait dire tout aussi bien *"soul surf"*. Le gars de l'Oklahoma monte un damier de caractère, pas si rebattu que ça finalement, le rock'n'roll et la soul s'interpénétrant et se prolongeant l'un dans l'autre, dans une saillie trépidante et logique. McPherson ne reste pas cantonné aux années 50. Il jardine aussi dans le premier lustre des sixties. Au-delà, il trouve une touche garage dans un Farfisa et, d'encore plus loin,

rapporte ce genre de gimmicks qu'on entendait chez les Cars. Les deux couleurs dominantes, rock et soul, mordent volontiers dans le zydeco ou dans un surf noir un peu Link Wray (basses twanguées, longs power chords vacillants) mais elles ne perdent jamais de vue leur rhythm'n'blues originel. C'est comme revivre l'invention de l'adolescence sans nostalgie faisandée. Rien que du muscle et de la fraîcheur. Oui le rock'n'roll, oui la soul, oui le surf et tout ça, mais la priorité des priorités reste la pop. Tous les titres sont taillés pour les hit-parades et pèguent aux doigts des DJ. JD McPherson adore les batteries qui déménagent l'orchestre dans la pièce à côté, les balayages swamp et les emballements rythmiques. Lui-même chante comme un grand soulman, avec une voix acrobatique, humide et pulpeuse, un rien féminine. Il a eu bien raison de faire chanteur. ★★★★

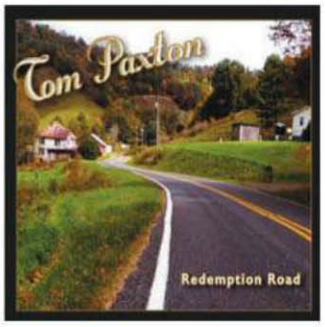
CHRISTIAN CASONI

Tom Paxton

"Redemption Road"

PAX

Le revival folk actuel a remis en lumière plusieurs artistes majeurs de la scène du Greenwich Village des années 60 que le succès planétaire de Bob Dylan avait rejeté dans l'ombre. Aux côtés des Phil Ochs, Dave Van Ronk, Eric Andersen et autres, Tom Paxton occupe une place de choix tant par ses propres productions, plus d'une soixantaine d'albums, que par ses dizaines de compositions adaptées par d'autres musiciens, dont une reprise de "The Last Thing On My Mind" sur la BO du film "Inside Llewyn Davis" des frères Coen. A 77 ans, en route pour une *dernière* tournée avec Janis Ian après la sortie de "Redemption Road", Paxton démontre qu'il reste un formidable raconteur d'histoires portant un regard lucide, critique, engagé et ironique sur la société et ses idéaux passés, "Time To Spare", "If The Poor Don't Matter", "Buffalo Dreams", "The Losing Part", sans jamais perdre un sens de la mélodie et de l'humour aiguisé, omniprésents depuis ses débuts, "The Battle Of The Sexes", "Susie Most Of All". Il n'oublie pas non plus ses vieux amis, tombés au champ d'honneur du folk et du blues : "The Mayor Of MacDougal Street", surnom du chanteur Dave Van Ronk. Musicalement, une atmosphère country-folk prédomine au fil des quatorze chansons. La guitare et la voix chaleureuse, amicale de Tom



Paxton sont accompagnées par une pléiade de musiciens dont Al Perkins (ancien de Manassas) au dobro, Cathy Fink au banjo et en charge de la production avec Jim Rooney, Mark Howard à la guitare, Tim Crouch au violon... et les participations de John Prine et de Janis Ian. Signe de la vitalité inaltérée d'un grand bonhomme, "Redemption Road" est une parfaite introduction à un genre trop largement ignoré en France. ★★★ 1/2

PHILIPPE THIEYRE

CULTURE FACTORY STORE

CD VINYL REPLICAS
VINYLES IMPORT US
PLATINES ACCESSOIRES
T-SHIRTS
LIVRES GOODIES
COLLECTORS...
DISTRIBUTEUR OFFICIEL
ELVIS MY HAPPINESS

LE NOUVEAU DISQUAIRE PARISIEN

COUPS DE CŒUR DU MOIS

in Compact-Disc deluxe Vinyl Replicas

EDITION CD COLLECTOR LIMITÉE 3000 EXEMPLAIRES

REMASTERING HAUTE DEFINITION 96 KHZ / 24-BIT

SPÉCIAL FOLLOW THAT DREAM

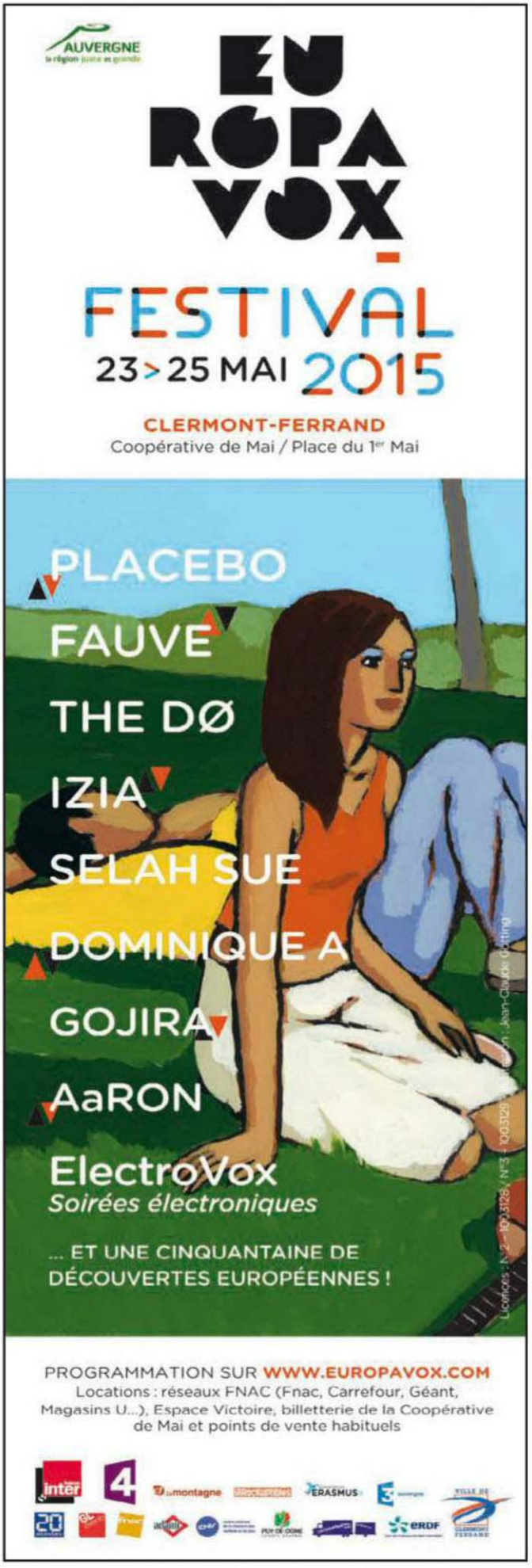
RDV SAMEDI 18 AVRIL 2015
POUR NOTRE 1ER DISQUAIRE DAY !
VENEZ FAIRE LE PLEIN DE VINYLES EN EXCLUSIVITÉ ! !

DISQUAIRE DAY

27 RUE DE L'ARMORIQUE
75015 PARIS (METRO PASTEUR)

HORAIRES D'OUVERTURE :
Du lundi au vendredi de 10h00 à 18h30 sans interruption.
Le samedi de 10h30 à 13h00 et de 14h00 à 19h30.

OU SUR WWW.CULTUREFACTORY.FR



Disques français

Pascal Comelade + Les Limiñanas

"Traité de Guitarres Triolectiques (A L'Usage Des Portugaises Ensablées)"

BECAUSE

Ce n'est pas la première fois que le duo Limiñanas et Pascal Comelade se rencontrent à la croisées des chemins qui parsèment le pays catalan. A chaque fois, ce qui tombe des flancs de la réflexion pyrénéenne sur la tronche du public reste toujours un souvenir impérissable pour les siècles et les siècles. Ce coup-ci, les trois agités du bocal se sont attachés à décortiquer la fuzz sous toutes ses coutures afin de constituer le plus beau millefeuille de riffs jamais enregistré au fin fond d'un garage. Eh bien, ça le fait ! Entre musique de films, musique répétitive, musique pour ascenseur vers l'échafaud, ce "Traité De Guitarres Triolectiques..." s'adresse

principalement à toute personne encore capable d'écouter de la musique normalement avec ses cinq sens en éveil. Plus qu'un simple bout de vinyle mis en forme, cette rondelle est une entité vivante qui saura mieux qu'un dictionnaire du rock rappeler à n'importe quel individu éligible à la Lumière ce que des groupes comme les Godz, The Groupies, Wimple Winch, The Bees, Pink Fairies et autres ont été susceptibles d'apporter comme folie créatrice dans l'élaboration de ce disque. Mais au-delà d'un contenu audio obligatoirement au-dessus des méninges habituelles, l'amateur de sensation extrême va pouvoir serrer entre ses mains moites la pochette rock déjantée la plus extraordinaire de ces vingt dernières années tant cet Elvis/ Mickey Mouse est la peinture la plus hypnotique jamais livrée autour d'un disque. Il lui suffira de l'épingler au-dessus de son lit et d'écouter "Stella Star", "Green Fuz" ou "Dick Dale N'Etait Pas De Bompas" en boucle pour se réveiller dans un monde où la musique n'est plus un vain mot. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Twin Arrows

"Hell And Back"

TWIN ARROWS/ MODULOR

Après deux années passées sur la route, les Twin Arrows sont retournés dans leur cahute au milieu de la forêt pour écrire le deuxième acte de leur histoire. De cette retraite est né "Hell And Back", album intense (enregistré cette fois-ci dans un vrai studio) où le quintette parisien confirme les promesses entrevues sur un premier album dont on avait apprécié l'énergie et le classicisme. A nouveau, le groupe propose un voyage dans une Amérique fantasmée et envisage le blues comme un sillon de groove sur lequel Eléonore Michelin (prêtresse vaudou au chant incantatoire) scande des refrains rageurs ("*Save the bullshit for my funeral*", chante-t-elle sur "Fountain Of Luck"). Le son, empli de guitares, est touffu, épais au point d'être parfois suffocant. Avec une chanteuse incandescente propulsée par une machinerie blues d'une telle puissance, les comparaisons avec Dead Weather sont inévitables. De fait, sur la durée, Twin Arrows rencontre le même problème que le groupe de Jack White. Le côté monolithique du groupe et l'absence de réelle respiration peut lasser sur la durée mais, dans ses meilleurs moments, l'album est jubilatoire. Les Twin Arrows sont passés maîtres de l'air du contrepied et sont très doués pour faire partir des

morceaux ordinaires dans des directions inattendues, les faisant exploser en vol, désossant leur structure pour mieux appuyer un solo ou mettre en valeur un fragment mélodique ("Chevrotine", "Dead Girl", "Hook Jack Sins"). L'album contient en outre quelques chansons proprement éblouissantes, telle "I Dream I Drive", "Wasted" ou l'ultime "Hell And Back", où le groupe montre toute l'étendue de son talent et atteint des sommets psychédéliques. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

“Joyeux Anniversaire M’sieur Dutronc”

COLUMBIA/ SONY MUSIC

On a les polémiques qu’on peut et on peut peu avec des moyens moyens. Voilà ce que doit se dire un de nos confrères qui a osé mettre en doute le casting de ce Tribute à Dutronc orchestré par sa maison de disques en l’absence de tout nouveau matériau du fabuleux chanteur retiré à Valpolicella (...). De partout, voilà qu’on hurle haro sur le baudet, coupable d’avoir remis en cause la version de “L’Hôtesse De L’Air” *profanée* donc par Annie Cordy. Qu’on ne compte pas sur nous pour exprimer ici la moindre opinion sur cette dame. En revanche, c’est avec un sourire chacal qu’on envoie goulûment le CD dans le lecteur. Première conclusion : c’est pas du bronze. Juste un joli

catalogue des artistes Sony donnant à la queue-leu-leu leur version d’une chanson du Grand Jacques. Bizarrement, personne n’a osé se frotter aux “Cactus”. Il faut dire que lors du concert des Vieilles Canailles, un certain Johnny Hallyday a mis la barre à une hauteur stratosphérique. Pour le reste, il faudra tout de même s’avouer stupéfait d’entendre Julien Doré (qui a bâti sa réputation sur des reprises époustouflantes de créativité) se mettre à traverser “J’Aime Les Filles” dans ses charentaises. Palme du mauvais coup à Gaétan Roussel, qui ne tire strictement rien du “Responsable”, ce joyau freakbeat. L’art dutronesque est-il 100 % masculin viril macho ? Aucune des filles pressentie ne brille. On aurait adoré Izia sur “Fais Pas Ci Fais Pas Ça”, une autre fois peut-être ? Côté réussites (il y en a) Thomas Dutronc fait plaisir à entendre sur le fameux “A Toute Berzingue”. N’oublions pas Cabrel, parfaitement là sur “On Nous Cache Tout, On Nous Dit Rien”. Un disque *merde in France*, quoi. ✪✪✪✪✪

PHILIPPE MANŒUVRE

Theodore Paul & Gabriel

“We Won’t Let Your Down”

BELLEVILLE MUSIC

Déjà repéré à l’occasion d’un premier essai autoproduit, ce trio féminin français, qui s’est adjoint un batteur, a conçu son second album comme *“une déclaration d’amour à la pop anglaise”* et a tenu à l’enregistrer à Londres. D’où sans doute la volonté trop démonstrative d’une sorte de manifeste qui couvre un vaste champ d’action entre pop et rock : riche de potentialités diverses, le résultat donne le sentiment de vouloir courir plusieurs lièvres à la fois... Les filles ont pourtant de solides atouts : une cohésion efficace, une complémentarité exemplaire entre voix et guitares, un sens de la mélodie évidente à travers des compositions personnelles, et une chanteuse qui manie aussi bien la confidence ouatée que la séduction accrocheuse ou l’excitation rauque. Si elles abusent de ballades/ sucreries qui n’ont pas toutes l’intensité de la plus dépouillée d’entre elles (“Another Sun”), elles excellent dans le registre pop-rock psyché enlevée et affriolante. Cette veine doit beaucoup à la scène anglaise des sixties, ce dont témoigne “Darling” en guise d’ouverture pétillante et harmonieuse, ou “Your Majesty” en guise de citation stonienne mais, en empruntant au surf et au rock’n’roll, sans abandonner son parti pris glamour, elle incite également à caracoler dans

de grands espaces sous influence américaine : dans ce registre plus musclé, “Every Hour Of The Day” est boosté par un harmonica nostalgique, “The Dalloways” est porté par des refrains/ lames de fond et “Does It Matter Now ?” se positionne comme un final énervé sur lequel la chanteuse donne toute la mesure de son intensité écorchée. ✪✪✪

H.M.

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

"Oooh, aaah, baaaby baaaby"

Led Zeppelin

"PHYSICAL GRAFFITI 3-CD 40TH ANNIVERSARY EDITION"

Warner

Le journaliste Philippe Garnier avait écrit un jour qu'il s'était rendu compte que le rock allait mal lorsque Roger Daltrey avait posé en centaure, rien de moins, sur la pochette de l'un de ces albums solo minables dont il avait le secret... Garnier soulignait aussi la dérive des Who partis en orbite autour de la planète grandiloquence dès la fin des sixties. Avant Daltrey mi-homme mi-cheval, il y avait eu le logo de Swan Song, représentant Robert Plant en Icare blond. Dans le genre, c'était pas mal non plus. Quant à la notion de démesure, personne à l'époque n'a égalé Led Zeppelin lorsque le groupe a sorti, en 1975, ce double album dont le titre ne voulait rien dire. C'est toujours la même limonade : un orchestre sort un ou deux albums particulièrement inspirés (en l'occurrence "Led Zeppelin IV" et "Houses Of The Holy") et tout de suite, tourneboulé par les critiques en folie, c'est la diarrhée : le moment du double album, sur lequel on se soulage librement, dans un orgiaque sentiment d'impunité.
Voici donc "Physical Graffiti" et ses quinze morceaux, plusieurs dépassant allègrement les huit minutes. D'ailleurs, quand on livre une chanson qui s'appelle "Boogie With Stu", c'est qu'on perd un peu les pédales. Mais à ce moment-là, le Zeppelin se sent investi de l'omnipotence suprême. L'album entier est une gigantesque caricature du groupe : Bonham frappe plus fort que jamais, les riffs sont de plus en plus alambiqués, la slide est vicieuse, Plant se prend pour quelque dieu nordique et pousse ses *"oooh"*, *"aaah"*, *"baaaby baaaby"* et autres, tandis qu'on visualise littéralement Page faire son numéro habituel, soit gonfler ses joues et souffler comme une femme qui accouche (parfois même, il bave). Mais le groupe a du talent et, malgré tout, parvient à surprendre (voir l'évolution de "In The Light", ou le joli "Ten Years Gone"), charme une fois de plus en acoustique ("Bron-Yr-Aur"), ose la pompe pseudo-orientale assez grotesque façon "Lawrence d'Arabie" mais fonctionnant néanmoins in extremis ("Kashmir"), flirte avec une pop qui lui va bien ("Down By The Seaside", limite stonienne, "Night Flight" ou "Houses Of The Holy"), invente en direct les cochonneries à venir des Red Hot Chili Peppers ("Trampled Under Foot") mais se montre assez épuisant dans ses *grands moments épiques* : "Sick Again", "In My Time Of Dying" ou "The Rover" ne risqueront pas de convertir ses détracteurs. Ce qui reste très impressionnant, quarante ans plus tard, c'est le refus absolu de Led Zeppelin, même lorsqu'il s'auto-caricature, de fournir une musique *commerciale*. Il n'y a rien ici d'aussi putassier que "Baba O'Riley" ou "Angie". Cette *bravitude*, comme dirait l'autre, force le respect. Et puis, il y a le son, ces idées de production très étonnantes, fonctionnant à merveille sur cette réédition supervisée par le guitariste qui, comme avec les précédentes, ajoute un CD supplémentaire de prises inédites montrant clairement que le groupe soignait ses enregistrements comme peu d'autres depuis les Beatles (ou Pink Floyd, mais c'est une autre affaire). Reste que comme tous les doubles albums, "Physical Graffiti" compte quelques morceaux en trop, mais les fans, qui s'en foutent puisqu'ils sont fans, se délecteront de cette nouvelle édition : c'est du beau travail. Un an plus tard, en 1976, les jeunes punks, ainsi que le nouvel album de David Bowie, rendront cette énorme extravagance de rock stars en roue libre terriblement obsolète. L'heure du dégraissage sonnera, et Led Zeppelin ne s'en remettra jamais. Quarante ans après, il y a eu tellement pire en terme de démesure et de grandiloquence (Radiohead, U2, Muse, etc) que "Physical Graffiti" en ressort grandi.

Tony Joe White

"THE COMPLETE WARNER BROS RECORDINGS"

Real Gone Music (import Gibert Joseph)

Rhooo, Tony Joe... Quand on l'aime c'est comme avec Raël ou Ron Hubbard : ça va coûter cher pour toute la vie. Voici donc le *renard du marais* pendant sa période Warner : trois albums, "Tony Joe White", "The Train I'm On" et "Home Made Ice Cream", respectivement sortis en 1971, 1972 et 1973. Le premier enregistré à Memphis, chez Ardent, carrément, le bouclard de Terry Manning où Big Star allait faire des étincelles,

le deuxième à Muscle Shoals sous la houlette de Tom Dowd et Jerry Wexler, avec la clique légendaire (Roger Hawkins, Barry Beckett, etc), et le troisième à Nashville en compagnie de David Briggs et Reggie Young, les hommes d'Elvis... Lorsqu'il arrive chez Warner, Tony Joe le *swamp fox*, est précédé par sa réputation : le gonze a tout de même écrit chez Monument "Polk Salad Annie" et "Rainy Night In Georgia", entre autres bricoles reprises par un aréopage de chanteurs assez sérieux. Il a aussi mis au point son truc de *swamp rock* qui fait passer Fogerty pour une fillette. Normal : l'un en est, l'autre non. Une sorte de soul funky et blanche hyper virile sur laquelle sa voix d'ours en rut fait des merveilles. Chez Warner il enregistre donc ces trois albums merveilleux (qui n'ont jamais sonné aussi bien que sur cette réédition, on en parle en connaissance de cause, enrichie de singles de l'époque) : il faut les avoir pour être un homme, mon fils. Les années passant, on s'est mis à préférer ses ballades aux classiques *swamp* ayant fait sa légende. Là, le Tony Joe donne l'impression de rêver sous un arbre envahi de *spanish moss*, un micro captant en direct ses sublimes divagations : il y a "The Daddy", "Five Summers For Jimmy", "I Just Walked Away" (à pleurer), "Copper Kettle", "That On The Road Look" (un single), "The Family", "The Train I'm On", "Take Time To Love", "The Migrant" (une chanson de la période Monument qu'il revisite divinement), "For Ol' Times Sake" (plus tard repris par un Elvis abandonné par sa Priscilla), "I Want Love ('Tween You And Me)", "Ol' Mother Earth", "California On My Mind", soit, on l'aura compris, beaucoup de chefs-d'œuvre. Et puis, il y a l'un de ces moments si rares dans l'histoire du rock, un truc qui semble avoir été capté par les anges : un instrumental tout simple avec quelques soupirs, de la guitare acoustique et un vertige d'harmonica. C'est "Homemade Ice Cream", féerie ultime uniquement égalée par le JJ Cale de "Magnolia"... Chez Real Gone Music, ils ne se sont pas foulés avec le packaging, mais la remasterisation et le contenu même de ces albums jettent toutes les précédentes éditions dans les poubelles de l'histoire. On jalouse férocement ceux qui vont entendre tout cela pour la première fois.

Dan Penn

"NOBODY'S FOOL"

Vivid Sound (import Gibert Joseph)

Cousin pas très éloigné de Tony Joe White, Dan Penn est un dieu échappé des studios Fame et American Recordings. Quelques critiques rock bas du front ont néanmoins décrit "Nobody's Fool", ce monument sorti courant 1973, en se basant sur une démonstration éminemment simpliste : l'homme qui a écrit ou co-écrit pour les autres des cathédrales comme "I'm Your Puppet", "You Left The Water Running", "Sweet Inspiration", "Do Right Woman, Do Right Man", "Cry Like A Baby" ou l'enfer qu'est "The Dark End Of The Street" aurait oublié d'inclure de bonnes chansons sur ses propres albums... En vérité, ces zouaves n'ont pas tout à fait tort : sur "Nobody's Fool", il n'y a aucun tube digne de ces classiques. Mais il y a le reste, et ce n'est pas rien. Un esprit, un son, des chansons interprétées avec une grâce démente, le tout produit par le génie Chips Moman, responsable en grande partie du bref retour en grâce d'Elvis. Les cordes et les cuivres sont arrangés par Bergen White en personne et les musiciens ne sont pas des nains (Spooner Oldham, Memphis Horns, Roger Hawkins, Tommy McClure, etc).

Le disque, quoi qu'en disent ces critiques bourrins, est devenu un classique de country-soul, et quiconque ne s'effondre pas en larmes en écoutant "Raining In Memphis" est un homme mort.

Wayne Talbert

"HOUSTON NICKEL KICKS"

Vivid Sound (import Gibert Joseph)

On ne sait pas grand-chose de ce gros, qui a laissé moins de traces que Tony Joe White et Dan Penn mais, de toute évidence, l'homme évoluait dans un style similaire : country-soul à go go... Moins bon compositeur que les deux cités plus haut, Talbert était néanmoins un chanteur soul d'exception. Il n'y a qu'à voir ce qu'il fait de "I Can't Take Another Heartache", "Sufferin' City" ou "Your Tears Leave Me Cold" pour comprendre qu'on tient là un grand disque de soul blanche. Le colosse qui avait en fait fricoté avec Mother Earth, le Sir Douglas Quintet et Dr John, sortait alors, en 1970 son troisième album, désespéré de connaître enfin les joies du box-office, ce qui n'arriva pas. On ignore ce que le chanteur a fait par la suite et s'il est toujours de ce monde, mais "Houston Nickel Kicks" est d'ores et déjà un petit classique de blue-eyed soul.

Merry Clayton

"GIMME SHELTER"

Repertoire (import Gibert Joseph)

C'est entendu : les albums de choristes sont rarement grandioses — d'ailleurs, le film "Les Choristes" est nul — mais celui-ci fait exception à la règle. Celle qui avait rendu le morceau des Stones inoubliable avait donc sorti cette perle en 1970 : elle et ses musiciens sont tellement doués qu'ils parviennent à transcender "Country Road" de James Taylor, ce qui n'est pas une mince affaire, tout comme "Bridge Over Troubled Water", "Tell All The People" des Doors (mille fois mieux ici qu'en VO) ou "Glad Tidings" de Van The Man. Produit par le vieux filou Lou Adler, avec Billy Preston aux claviers et une section de cuivres méchante, ce truc sans pitié rivalise sans problème avec le meilleur des chanteuses soul *reconnues*. Et la version de "Gimme Shelter", demanderont les sceptiques ? Chaude comme Freddie Mercury au Look, le bar de Mourousi. On serre les fesses le temps de ces quelques minutes hallucinantes, et puis on remercie le bon Dieu...

Pretenders

"PRETENDERS"

Rhino (import Gibert Joseph)

C'est le grand jeu pour cette pépite de 1980 : l'album phénoménalement remasterisé, les faces B des singles, des démos, plusieurs titres live et un DVD réunissant les clips et des prestations pour la BBC. Ce n'est rien de dire que la Chrissie qu'avait connue Marc Zermati, Nick Kent ou Patrick Eudeline avait fait très fort en sortant ce truc magistral après des années de galère. Tout y est : la production de Chris Thomas, la guitare délirante de James Honeyman-Scott, la voix de la chanteuse et son vibrato ultra maîtrisé, et surtout,

RICHARD WALTER PRODUCTIONS PRESENTE (LICENCE 2-1369202)

ROCK IS BACK

REVIVEZ VOS CONCERTS DE LEGENDE

ROCK LEGENDS
TRIBUTE FESTIVAL

THE BEATLES PERFORMED BY THE BESTBEAT

LED ZEPPELIN PERFORMED BY LETZ ZEP

QUEEN PERFORMED BY KILLER QUEEN

PALAIS DES SPORTS
PARIS - 02/04/15 - 20H

INFOS & RESERVATIONS : PALAIS DES SPORTS: 0825.038.039 (0.15 € /MN)
WWW.FNAC.COM/FNAC/CARREFOUR/GALERIES LAFAYETTE/
AUCHAN/E. LECLERC/CORA/TOUTES AGENCES : WWW.TICKETNET.FR
WWW.PALAISDESSPORTS.COM / COLLECTIVITÉS : * 01 48 28 46 46
LICENCE 2-136902 - RWP RCS 419 499 348 00037

ROCKAWA ROCK&FOLK Rolling Stone
fnac RICHARD WALTER PRODUCTIONS WWW.RWPROD.NET france bleu 107.1

les chansons : d'abord, il y a ce tube intergalactique tellement original, ce "Brass In Pocket" qu'on entendait partout et qui était tellement cool et sexy. Et puis tout le reste : "Precious", "The Phone Call", "Up The Neck", le monstrueux "Tattooed Love Boys" et son rythme tellement étonnant, "Kid", et même cette reprise parfaite des Kinks, "Stop Your Sobbing". Une star était née et un groupe fabuleux aussi, qui allait bientôt être décimé par deux overdoses. La Chrissie avait réussi cet exploit : être lettrée comme les plus grands journalistes de son temps (elle en fut) *et* faire un grand disque sonnant comme neuf malgré son immense culture (en rock and roll, trop de culture nuit à la créativité, c'est bien connu). Sa déclaration de guerre féministe, "The Wait" est un uppercut d'une rare violence qui démonte toujours tout sur son passage tant d'années plus tard. Son chant là-dessus, la précision de son groupe, tout en fait un moment insurpassable, qu'elle ne reproduira que sur "Pack It Up", un an plus tard (nous y reviendrons). La classe ultime.

Jean-Pierre Decerf
"JEAN-PIERRE DECERF'S SPACE ODDITIES 1975-1979"
Born Bad

Bester Langs, le sémillant chef d'orchestre de Gonzai qui a un synthétiseur monté directement dans le lobe droit du cerveau, n'en dort plus la nuit. Il faut dire que cette compilation montrant une fois de plus la grandeur de Born Bad a de quoi surprendre : de Jean-Pierre Decerf (Jipé pour les intimes ?) on ne connaissait rien, et ces fantaisies électroniques conçues durant la seconde moitié des années soixante-dix sont assez intrigantes. Préfigurant Air, évoquant Carpenter ou Moroder, le musicien qui vit aujourd'hui *comme un ermite* en Touraine où il lui arrive de croiser Mick Jagger sortant de son

château pour acheter à l'épicerie locale du désodorisant à WC parfum chlorophylle, a conçu assez confidentiellement ces choses méconnues enfin exhumées. Sonorités vintage garanties et exotisme amusant mais hyper efficace ("Black Safari") : une idée cadeau originale pour la fête des pères.

"Studio One Jump-Up"
"THE BIRTH OF A SOUND"
Soul Jazz

Perpétuant son exploration du label de Clement *Sir Coxsone* Dodd, Soul Jazz s'intéresse ici aux débuts du genre, lorsque la musique jamaïcaine était encore très marquée par le R&B et le jazz américains, le mélange des deux aboutissant finalement sur les débuts du ska. Issus du tout début des années 60,

ces vingt titres montrent donc la folle équipe de Studio One, Don Drummond, Roland Alfonso, Derrick Morgan, Count Ossie, les Maytals et Rico Rodriguez en pleine lancée, dans un ska qui favorise encore beaucoup, à la manière du jazz, les solos de cuivres, tandis que le piano, qui disparaîtra bientôt, montre encore ses influences boogie et R&B. Belle remasterisation et livret soigné.

"Ciao Bella !"

"ITALIAN GIRL SINGERS OF THE 60S"

Ace (import Gibert Joseph)

Oh, la belle vie... Après s'être déchaîné avec les compilations de filles anglaises, françaises ou américaines des sixties, Ace se penche sur le catalogue féminin italien de la même époque. Il faut dire que la langue transalpine, nettement plus musicale que, au hasard, le norvégien, a enfanté de belles choses, et que les bons musiciens ne manquaient pas. Il suffit d'écouter l'une des plus belles chansons du monde, "Se Telefonando" par Mina, pour se rendre compte de l'immense

potentiel du pays à l'époque. La voix est fabuleuse, la composition est cosignée avec Morricone, et c'est son propre orchestre qui joue une version locale de la légende girl group spectorienne. Lequel orchestre officie sur plusieurs titres de cette grandiose compilation voyant chanter Brunetta, Rita Monico, Ornella Vanoni, Caterina Caselli, Catherine Spaak, Gigliola Cinquetti, Nada, Patty Pravo et d'autres dotées de voix en or et de cœurs en ruine. Splendide.

N.U.

"Back From The Grave"

"VOLUMES 9 & 10"

Crypt

Le retour des zombies, qui l'eut crû ? Gloire soit rendue aux compilations *Pebbles* qui ont démarré en 1979, sous l'impulsion de Greg Shaw, l'explosion des compilations de groupes garage punk obscurs. En 1983, Tim Warren, le génial maniaque de Crypt Records, a pris le relais et commencé à rassembler les titres les plus destructeurs des années 60 pour les séries de *Back From The Grave*. Après 16 ans d'interruption, mais aussi des centaines de coups de fil consacrés à la recherche du disque acétate perdu, le voilà qui réactive enfin sa machine à pervertir les oreilles des jeunes d'aujourd'hui avec trente nouvelles chansons sexuelles aux paroles souvent homicides. Pas de psychédélisme ni patchouli, que du brutal dans les "Volumes 9 & 10 - Raw Blastin' Mid 60's Punk !!!". Sous une pochette signée Olaf Jens, on découvre avec délectation cette inespérée poignée de 45 tours plus rares les uns que les autres (il n'existe parfois qu'un seul exemplaire en circulation) de groupes disséminés en Amérique entre 1965 et 1968, aux noms évocateurs comme The Why-Nots,

James Bond & The Agents, ou Tthhemm (à ne pas confondre avec le groupe de Van Morrison). Des gamins de seize ou dix-sept ans avec Beatle boots, influencés par Rolling Stones, Ventures ou Animals. En totale autarcie dans leurs trous paumés, certains ignoraient jusqu'à l'existence des célèbres formations, ce qui leur insuffle une spontanéité avec laquelle le rock'n'roll ne renouera ensuite que bien trop tard et pas assez. On retrouve sur ces "Back From The Grave" des chansons R&B et punk avant l'heure, souvent enregistrées en une prise, qui électrisent le quotidien. Difficile d'isoler un morceau plus qu'un autre ("It's Alright With Me" de The High Spirits ou "Listen" de The Hotbeats ?), chacun aura son préféré lors de cette déflagration de guitares fuzz, batteries furieuses et orgues déments noyée dans une reverb caniculaire, avec des reprises de contemporains des Sonics ("The Witch") ou même Donovan ("Hey Gip") à la fin. Combien leur en reste-t-il en réserve, des comme ça ? En attendant, les morts-vivants se révèlent prêts à gober le cerveau de n'importe quel groupe actuel barbu mou du bulbe.

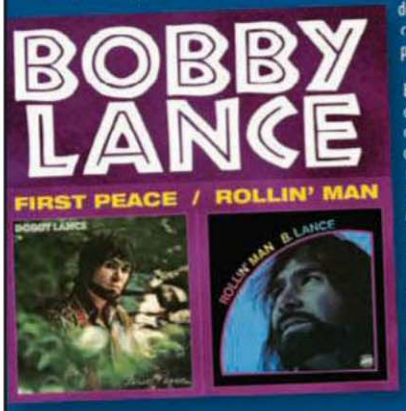
Vincent Hanon

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Bobby Lance
"First Peace / Rollin' Man"
Real Gone Music

Le temps passe, le temps passe, mais les bonnes choses restent ! Real Gone Music nous gratifie de nouveau d'une super réédition qui va combler de bonheur et de satisfaction les "music lovers" qui se sont régalés avec les rééditions des deux albums du groupe Cowboy ces derniers mois. Ce label est en passe de devenir un des meilleurs labels de rééditions américains avec sa ligne éditoriale de qualité qui ne néglige aucun genre musical que ce soit la Soul, le Rock, le Blues, la West Coast, ... Master impeccable, livret annoté avec iconographie. Peu de bonus en général, mais comme la plupart de ces disques sont pour ainsi dire inconnus, inédits ou oubliés, le véritable bonus c'est de pouvoir écouter dans des conditions exceptionnelles ces petites douceurs !



Bobby Lance, vous connaissez ce nom pourtant. Vous l'avez récemment lu et entendu dans ce qui reste une des plus belles rééditions de 2013, le coffret 7 cd rétrospective Duane Allman "Skydog".
Duane Allman, encore ? Eh oui. Cette fois il fait les guitares sur le titre "More Than Enough Rain" du premier album pour le label Cotillion de Bobby Lance. Cotillion, un subside d' Atlantic Records qui avait produit l'éponyme du Eric Quincy Tate !!!!

Mais reprenons depuis le départ. Orphelin très jeune, Bobby est élevé par sa soeur Fran de 17 ans son ainée. C'est le mari de Fran qui emmènera Bobby enregistrer son premier single pour Square Records. Frère et soeur commencent à composer ensemble, elle les textes et lui la musique. Bien qu'originaire de Brooklyn, leur répertoire dénote déjà un intérêt marqué pour le rhythm and blues. Les groupes se forment, les singles sont enregistrés et bientôt ils sont remarqués par George Goldner, boss du label Red Bird Records, qui organise rapidement un rendez-vous avec Jerry Wexler d'Atlantic Records. L'audition se déroule en présence de Wilson Pickett et Solomon Burke!
L'affaire se précise avec la signature d'un contrat d'auteur-compositeur pour les artistes des différents labels Atlantic et une option pour enregistrer deux albums.

"The House That Jack Built" interprété par Aretha Franklin ? Une chanson de Bobby et Fran ! Et puis d'autres pour Arthur Conley, Lulu, des enregistrements qui sont faits aux studios Muscle Shoals...

En 1970, c'est au tour de Bobby d'enregistrer son album dans un contexte incroyable: les studios Muscle Shoals et leurs musiciens, King Curtis conduit la section de cuivres, Bobby Lance est à la voix et guitare. Et Duane Allman sur un titre, exceptionnel certes, mais qui au final n'est même pas le meilleur tant le répertoire, le casting, la voix soul de Bobby font la différence. Et puis... le disque est un flop commercial...

Changement d'environnement total pour "Rollin' Man" enregistré cette fois pour le label Atlantic et dans leurs studios new-yorkais. Lance compose seul tous les titres, trouvent des musiciens provenant de différents horizons musicaux (un article pourrait être écrit sur cet enregistrement également !). Finis les cuivres et le Muscle Shoals, un groove peut-être moins Soul et plus Rock à la Rolling Stones / Faces. Mais quelle réussite!

A écouter en boucle en alternance avec Eric Quincy Tate, Wayne Talbert, Dan Penn, Cowboy, ...

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

EARL SLICK

L'exposition Bowie va bientôt battre son plein. Peut-être, au détour d'une photographie, y apercevra-t-on la silhouette efflanquée d'Earl Slick, collaborateur régulier du Thin White Duke depuis 1975. Un guitariste prodige au parcours passionnant et dont la discographie réserve quelques intéressantes pépites...

Comme celle de bien d'autres jeunes américains, la vie de Frankie Madeloni, New-Yorkais pur souche, bascule le 9 février 1964. C'est précisément en ce jour que les Beatles font leur première apparition à la télévision aux Etats-Unis, dans le célèbre show d'Ed Sullivan, où ils miment "I Want To Hold Your Hand". Toutes ces filles qui hurlent, les coupes au bol, cette guitare qui a l'air si cool dans les mains de John Lennon... Frankie est fasciné. A partir de ce moment, c'est décidé, il se consacrera au rock and roll. Son obligeant paternel lui offre très vite une Danelectro d'occasion pour son anniversaire. L'habituelle longue période d'apprentissage s'ensuit. Autodidacte total, Frankie s'échine à reproduire les génériques de série télé, comme celui de la "Quatrième Dimension". Devenu adolescent, il se passionne, comme beaucoup, pour Keith Richards, Brian Jones, Jeff Beck, Eric Clapton et Jimi Hendrix. Frankie fonde ensuite ses premiers combos, inspirés par les Ventures. Au bout de deux ans, il parvient à se produire dans des clubs et amasser quelques minces deniers. Se faisant, une aubaine tombe : la possibilité de faire partie du backing-band de "Hair", qui a fait sécession de l'illustre comédie musicale. Frankie se choisit alors un nom de scène un peu plus chatoyant : Earl Slick. Après cette formatrice expérience, Frankie se retrouve de nouveau à errer dans la Grosse Pomme, guitare en bandoulière, à la recherche d'un quelconque engagement... Ecumant les bars, il rencontre Michael Kamen, flamboyant arrangeur formé à la musique baroque, qui œuvrera plus tard sur "The Wall" de Pink Floyd (et écrira nombre de bandes-originales de films). L'hirsute et bienveillant Michael prend le brun jeune homme sous son aile. Il lui dégotte des piges en studio et le fait monter sur scène avec son groupe, The New York Rock & Roll Ensemble, qui fusionne rock and roll et musique classique (et dont le batteur composera d'ailleurs le thème de la série "The X Files"). Un beau jour, alors qu'il travaille pour une prestigieuse compagnie de ballet, Michael Kamen fait la connaissance de David Bowie, qui lui confie avoir besoin d'un bretteur suite à la défection de Mick Ronson. Michael pistonne évidemment son protégé, qui est alors appelé à se rendre dans un mystérieux studio new-yorkais. A l'intérieur, David Bowie et Tony Visconti sont en train de mixer "Diamond Dogs". Earl est conduit dans une pièce où Tony lui demande de jouer à l'instinct sur les morceaux qu'il lui diffusera et qu'il ne connaît évidemment pas. Déconcerté mais surmotivé, Earl s'exécute brillamment. Au bout d'un quart d'heure, David Bowie sort enfin de la salle de

contrôle pour tailler le bout de gras avec le talentueux gredin. Le lendemain, son téléphone sonne : il est engagé pour la prochaine tournée, en compagnie de pointures comme Tony Newman, Herbie Flowers, David Sanborn ou Mike Garson. Michael Kamen est aussi de la partie. Un album, "David Live", en sera tiré. Il révèle un Earl Slick très inspiré, en particulier sur les soli de "Moonage Daydream" et "Rock And Roll With Me", avec un style limpide, mélodieux. Earl passe deux riches années aux côtés de celui qui est en train de devenir le *Thin White Duke*, participant à "Young Americans" et "Station To Station" (les cocottes funky de "Stay", c'est lui). A Los Angeles, où se déroulent les séances du second nommé, Slick découvre la poudre et les filles faciles. Il quitte finalement Bowie après une étrange brouille et assemble dans la foulée son propre Earl Slick Band avec un ami d'enfance, le chanteur Jimmie Mack, et le marteleur des Stories, Bryan Madey. Grâce à sa renommée, il obtient un contrat avec Capitol. Un premier album est donc rapidement capté avec Harry Maslin, le coproducteur de "Station To Station". Michael Kamen y participe, de même que l'ex-Spirit Jay Ferguson. Celui-ci offre un hard rock radiophonique plutôt porté sur les refrains, sublimé par le jeu de Slick : un style étincelant, brûlant, que l'on peut apparenter à celui de Clapton, parfois relevé de slide ou de distorsion. Derrière lui, une section rythmique carrée et à ses côtés, la voix assez blanche de Jimmie Mack, entre Coverdale et Jack Bruce. D'excellents titres émergent, comme la rampante "Sho' Nuff", "PJ Proby" et ses rythmiques rappelant Chuck Berry, "The Way Down"... Le même gang usine un second disque dans la foulée, cette fois avec le producteur John Alcock, encore tout auréolé de la réussite du "Jailbreak" de Thin Lizzy. Intitulé "Razor Sharp", ce deuxième long-format est encore meilleur que son prédécesseur, car il mise davantage sur les superbes parties de guitare de Slick, parfois à l'unisson, omniprésentes et puissamment inspirées. Il contient la très bonne "Post Yourself Home" et son riff façon Free, l'intense ballade "Dead Man's Ransom" — ce solo ! — la chanson-titre et un excellent feu d'artifice final, "Games".

Cet excellent opus est suivi d'une tournée, mais les temps changent vite : nous sommes en 1977 et le heavy rock tel que pratiqué par le Earl Slick Band est bientôt ringardisé par le punk naissant. Mais cela ne mine pas trop notre héros, qui redevient un guitariste de séances très prisé, que l'on retrouve avec Ian Hunter ou Leo Sayer. L'homme finit même par avoir le privilège de collaborer avec son idole d'enfance, John Lennon, sur "Double Fantasy". En 1985, Earl Slick participe à un sympathique projet avec les ex-Stray Cats Slim Jim Phantom et Lee Rocker : Phantom, Rocker & Slick, qui lorgne autant vers les Stones que vers T Rex. Enfin, Earl Slick retrouvera Bowie en 2000 — après un passage éclair en 1983 pour la tournée de "Let's Dance" — pour ne plus jamais le quitter jusqu'à nos jours, puisqu'on peut entendre son style fluide sur "The Next Day".

LA SÉRIE OFFICIELLE DES LIVES DE DEEP PURPLE

DEEP PURPLE

LES CONCERTS ÉVÉNEMENTS RARES D'UN DES PLUS GRANDS GROUPES DE ROCK ACTUELS

RÉEMBALLÉS, REMIXÉS, RESTAURÉS, ET REMASTERISÉS, BONUS ET PHOTOS INÉDITES INCLUS

LONG BEACH 1971

Disponible en CD, double vinyle & téléchargement.

PARIS 1975

Disponible en Double CD, triple vinyle & téléchargement.

COPENHAGEN 1972

Disponible en Double CD, DVD, triple vinyle & téléchargement.

STOCKHOLM 1970

Disponible en Double CD + DVD, triple vinyle & téléchargement.

GRAZ 1975

Disponible en CD, double vinyle & téléchargement.

IAN PAICE'S

earMUSIC and The Sunflower Jam present

SUNFLOWER SUPERJAM

Un live spectaculaire, avec les plus grandes stars du rock interprétant des classiques de Deep Purple, Thin Lizzy, Rainbow, The Who, Foreigner et autres.

Disponible ! *en CD+DVD et DVD+CD*

avec **ALICE COOPER · BRIAN MAY · BRUCE DICKINSON**
IAN PAICE · JOHN PAUL JONES et bien d'autres

WARNER MUSIC FRANCE

VERYCORDS

www.ear-music.net | Facebook: earmusicofficial | Youtube: earmusicofficial | Twitter @earmusicedel

SCOTT WEILAND ★★★

AND THE WILDABOUTS

LE NOUVEL ALBUM
DE L'ANCIEN MEMBRE DE STONE TEMPLE PILOTS ET LEADER DU VELVET REVOLVER
SCOTT WEILAND

Disponible en CD & téléchargement

SORTIE LE 30.03.15 !

e·a·r MUSIC

Vinyles

PAR ERIC DELSART

"Let it rock"

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

BACK FROM THE GRAVE
"Volume 9", "Volume 10"
Crypt

On pensait que le moindre recoin de l'Amérique avait été exploré, qu'il n'y avait plus de perles enfouies. De nombreuses compilations ont recensé en détail la myriade de groupes sortis du garage de leurs parents avec des chansons naïves et sauvages inspirées des groupes britanniques des années 60 (Kinks, Yardbirds et Animals en tête). La série la plus célèbre d'entre elle — car la plus extrême et exigeante — "Back From The Grave", semblait avoir fait le tour du sujet. Heureusement, les volumes 9 et 10 parus simultanément après un hiatus de 18 ans viennent prouver le contraire avec éclat. Loin d'être un énième assemblage de morceaux mal enregistrés, ces deux compilations sont à la hauteur du label qualité de la série et proposent un nombre invraisemblable de pépites. Le son est parfait, les notes de pochette toujours à la limite de la mythomanie, et le plaisir qu'on prend à écouter ces groupes aussi doués qu'obscurs (The Gentlemen, The Starfyres...) immense.

MY SOLID GROUND
"My Solid Ground"
Bellaphon/ Cargo

Souvent classé au rayon krautrock — parce que le groupe était allemand — mais en réalité plus proche du hard rock anglais que de Kraftwerk, My Solid Ground est un de ces groupes dont la carrière n'a duré que le temps d'un album mais dont on vante encore les mérites plus de quarante ans après. Capable à la fois de proposer de longues envolées planantes dignes du Pink Floyd de "Meddle" mais aussi des scies heavy de deux minutes à la Pink Fairies

(incroyable “That’s You”), le groupe proposait un rock psychédélique lourd diablement efficace. Belle réédition, sur vinyle bleu turquoise.

THIN LIZZY
“Thin Lizzy”, “Shades Of A Blue Orphanage”, “Vagabonds Of The Western World”, “Nightlife”, “Fighting”, “Jailbreak”, “Johnny The Fox”, “Bad Reputation”, “Live And Dangerous”, “Black Rose : A Rock Legend”, “Chinatown”, “Renegade”, “Thunder And Lightning”
Back To Black

L’intégralité du catalogue des attachants Thin Lizzy est de retour en vinyle. 13 albums durant lesquels le groupe a évolué d’un groupe blues-rock ordinaire en une irrésistible machine hard rock.

Photo Bruno Berbessou

Les meilleurs du lot sont sans aucun doute “Fighting” et “Jailbreak” (réédité ici avec sa belle pochette pochoir), premiers disques des Irlandais à établir la formule gagnante de Thin Lizzy : riffs secs, double attaque de guitare, sensibilité pop. On invite ceux qui seraient plus intéressés par les débuts du groupe à aller voir du côté de Light In The Attic qui viennent aussi de rééditer “Shades Of A Blue Orphanage” et “Vagabonds Of The Western World”, dans un écrin beaucoup plus classe (avec remasterisation à partir des bandes analogiques et livret copieux).

JULEE CRUISE
“Floating Into The Night”
Music On Vinyl

Alors que le retour de la série “Twin Peaks” fait trépigner les fans de David Lynch, Music On Vinyl réédite opportunément le premier album de Julee Cruise, interprète de la chanson qui sert de générique à la série (“The Falling”). Produit par Lynch et composé par Angelo Badalamenti, “Floating Into The Night” est un ovni. Voix éthérée, claviers vaporeux, batterie étouffée, guitares cotonneuses, saxophone discret : tout ici incite à la rêverie. Plusieurs titres de ce disque étrange ont illustré des épisodes de “Twin Peaks” (“Into The Night”, “Rockin’ Back Inside My Heart”) et fascinent encore.

JOHNNY BURNETTE AND THE ROCK ‘N ROLL TRIO
“Johnny Burnette And The Rock ‘N Roll Trio”
Bear Family

Premier album de Johnny Burnette et de ses deux acolytes, “Johnny Burnette And The Rock ’N Roll Trio” est un des classiques insurpassables du rockabilly, un disque décapant justement célébré dans le récent hors-série 555 Disques de Rock&Folk. Publié à l’origine en 1954 sur Coral, l’album vient d’être superbement remasterisé par Bear Family. On y trouve les meilleurs titres de Burnette, dont la ballade “Lonesome Tears In My Eyes” et la meilleure version existante (n’en déplaise aux Yardbirds) de “The Train Kept A-Rolling”. Fait étonnant, notre copie a les macarons inversés (celui de la face A sur la B et inversement), ce qui fait de ce pressage une sorte de collector.

THE SHADOWS OF KNIGHT
“Live 1966”
Sundazed

De tous les groupes garage américains des années soixante, les Shadows Of Knight de Chicago furent ceux qui poussèrent le plus loin la formule à base de blues et de R&B développée par les Rolling Stones à leurs débuts. Sundazed vient de mettre la main sur l’intégralité d’un concert donné au Cellar de Chicago par le groupe (dont certains passages avaient alimenté l’album “Raw ‘N’ Alive At The Cellar Club ’66 !”). On a rarement entendu enregistrement aussi propre et énergique d’un quelconque gang de l’époque, et les fans du groupe seront aux anges à l’écoute de ses reprises nerveuses de classiques du blues (“Let It Rock”, “Spoonful”). Le label sort aussi ce mois-ci un album live des Standells d’excellente facture, mais moins crucial.

Nouveautés

THE BARON FOUR
“Out Of The Wild Come...”
Soundflat

Nés des cendres des regrettés Thee Vicars, les Baron Four avaient fait forte impression avec leurs tourbillonnant single “She Said Yeah” l’an dernier. Tout aussi marqué par l’esprit de 1964, leur premier album est un condensé de beat à la façon des Kinks et Beatles des débuts. Entouré de vieux limiers de la scène anglaise (dont Mole, ex-Embrooks), le chanteur/ bassiste Mike Whittaker mène sa barque avec un enthousiasme contagieux et confirme toute l’étendue de son talent.

DANNY KROHA
“Angels Watching Over Me”
Third Man

En tant que guitariste des légendaires Gories, Danny Kroha est une figure de la scène de Detroit des années 90. Un musicien admiré par Jack White qui publie son premier album solo sur Third Man avec un projet ambitieux : reprendre ses chansons blues préférées des années 20 et 30. Des titres popularisés par des pionniers tels que Son House ou Blind Lemon Jefferson que Kroha interprète avec humilité dans des arrangements proches des originaux (banjo, planche à savon, harmonica). Superbe.

45 tours

TY SEGALL
“Mr Face”
Famous Class

C’est le disque concept du mois : Ty Segall propose un double 45 tours à la pochette en trois dimensions. Pour voir l’image en relief, deux solutions : porter la paire de lunettes 3D fournie ou utiliser les disques transparents (l’un est rouge, l’autre bleu). Au-delà du gadget, les morceaux sont très bons, en particulier la ballade folk-rock “Mr Face”.

THE SEEDS
“Night Time Girl”
Norton

Pour accompagner le récent documentaire “Pushin’ Too Hard” dédié aux Seeds, Norton publie sur un single deux des morceaux phares du faux album live “Raw & Alive” du groupe, débarrassés de leurs applaudissements inutiles. Le cauchemar acide de l’oppressante face B “Gypsy Plays His Drums” est une vraie révélation.

ELECTRIC EELS
“Spin Age Blasters”
Superior Viaduct

En complément de la compilation “Die Electric Eels” publiée le mois dernier, Superior Viaduct réédite leur deuxième single posthume, publié en 1981 mais enregistré en 1975. Un disque barré, dans la lignée des bizarreries de Captain Beefheart, mais étonnamment addictif. ❑

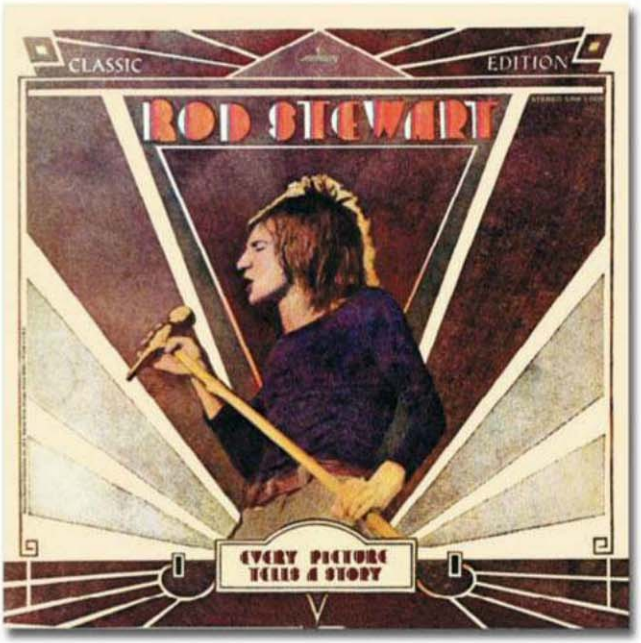
PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Picaresque

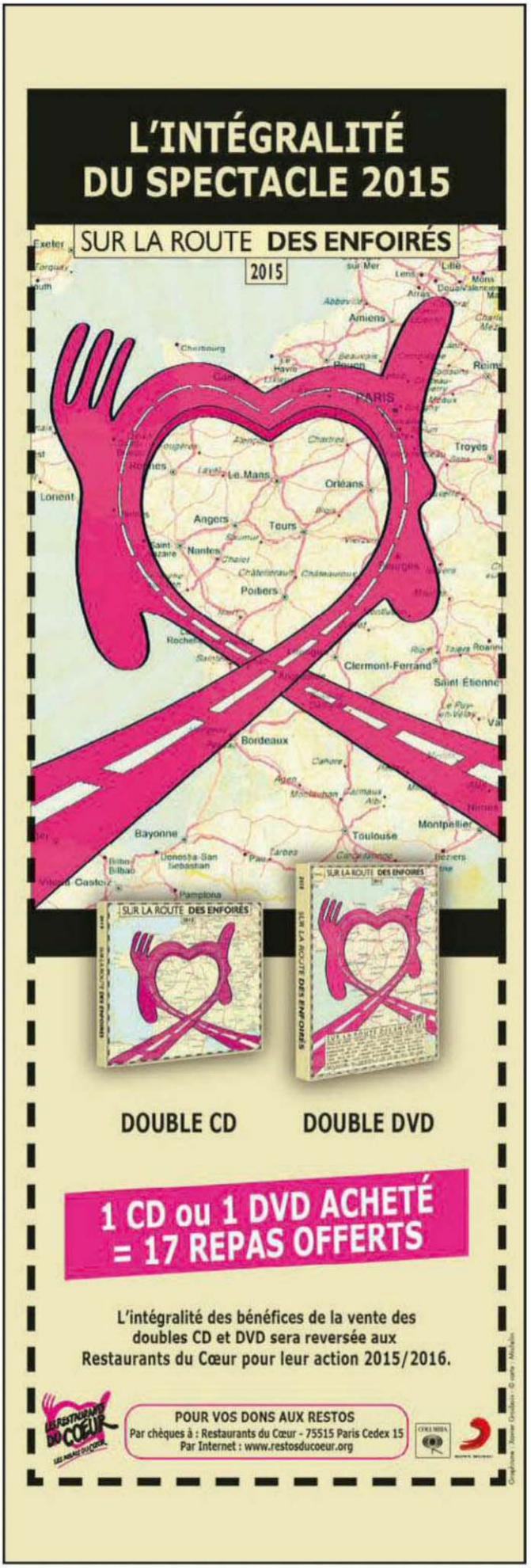
ROD STEWART

"Every Picture Tells A Story" *Mercury*

PREMIERE PARUTION JUILLET 1971



Rod The Mod !
Rod le *chanteur extraordinaire* !
En deux ans, Rod Stewart publie cinq albums, deux en solo, trois avec son groupe, les Faces. Le sixième sera le bon et deviendra un des disques les plus révérés de tous les temps.
Il essayait depuis 1964. Avec Bowie et Bolan, Rod était le grand laissé-pour-compte des sixties. Pourtant, il avait tout tenté. Rejoint des groupes de blues, enregistré pour Andrew Oldham, participé au Jeff Beck group. Là, un temps, on avait pu croire que l'affaire allait décoller. Mais Jeff Beck rate notamment Woodstock, rentre à Londres et le bassiste Ron Wood va travailler avec les anciens Small Faces.
En 1968, ce groupe chéri des mods est décapité par le départ de Steve Marriott parti fonder Humble Pie avec Peter Frampton. Laissés à leur sort, Kenny Jones, Ronnie Lane et Ian McLagan bricolent avec Ronnie Wood qui passe à la guitare et amène Rod Stewart.
Ce Rod est un personnage picaresque. Son père était livreur de journaux, lui a fait tous les métiers, de folk singer à fossoyeur. Sur les routes d'Europe en bon beatnik, il se pose en Espagne, revient jouer au foot dans l'équipe de Brentford (avec Dave Davies des Kinks !), habite sur une péniche, enregistre avec des douzaines de combos.
Ce faisant, Rod développe une voix étonnante, déchirée par les abus de cigarettes et d'alcool, les montées sur scène impromptues dans les clubs de Londres. C'est un organe fantastique, rouillé et râpeux, une voix dont l'accent tonique et marqué signale son cockney à dix pas.
Lorsqu'il décide de produire lui-même son troisième album solo, Rod Stewart est décontracté et tranquille. Il fait partie des Faces. Le groupe est un orchestre d'élite, l'archétype du groupe hard rock anglais seventies. Fortes personnalités, grands buveurs, hilarants et imprévisibles sur scène, les Faces cachent bien leur jeu. Ils sont, individuellement, des instrumentistes surdoués. Kenny Jones est l'un des grands batteurs anglais, il rejoindra les Who pour succéder à Keith Moon. Ian McLagan joue des orgues éblouissants. Il participera à des tournées des Stones.
Ronnie *Plonk* Lane est un bassiste d'élite et il enregistrera des albums divins avec Pete Townshend des Who. Rod Stewart, producteur, décide de s'installer aux studios Morgan de Willesden. Non pour des raisons acoustiques, mais parce que ce studio est le seul à Londres à disposer d'un bar.
"*Rod était un drôle de producteur*, se souviendra l'ingénieur du son Mike Bobak dans Record Collector. *Il descendait chanter ses chansons, d'accord, puis il fonçait au bar. Il ne sortait que quand j'avais terminé le mix et là c'était :* 'Oui j'aime bien' *ou* 'non j'aime pas'. *Il était tout le temps dans le studio, il est venu deux fois dans la cabine technique.*"
Rod est assisté par le pianiste Pete Sears, petit bonhomme à lunettes qui a sévi dans des groupes américains post-Blue Cheer (Silver Metre) et qui suit Rod depuis son deuxième album solo "Never A Dull Moment". Chaque jour, Rod réunit chez lui un groupe de musiciens vers 14 h 00 et leur chante la chanson qu'il va enregistrer le soir. Il la joue une fois en acoustique puis chacun trouve sa partie. Un arrangement piano est décidé en final. Le groupe se retrouve aux studios Morgan. Chaque séance d'enregistrement dure de 19 h 00 à 23 h 00. Comme sur chacun de ses albums, Rod insiste pour caser une jam rock'n'roll roborative, ici "That's All Right" popularisé en d'autres temps par Elvis.
Pour "Every Picture Tells A Story", Rod va amener en studio la plus grande partie des Faces, sous des prétextes divers et variés. Les garçons accourent. Kenny Jones se souvient : *"Un soir, Rod m'a appelé et m'a dit :* 'On essaye '... I'm Losing You'.' *On jouait déjà ce titre des Temptations sur scène lors des tournées Faces. J'ai rappliqué ventre à terre.*"
Modeste, Kenny Jones ne précise pas qu'il a couché cette nuit-là sur bande un des plus fantastiques passages de batterie de l'histoire du rock. Son déménagement de toms est fabuleux.
Stewart a écrit une chanson, "Mandolin Wind". Elle reste aujourd'hui encore une de ses favorites. Comme sur chaque album de Rod, un titre de Dylan. Ici c'est "Tomorrow Is A Long Time" sur lequel Ron Wood brille à la pedal steel. Ne pas confondre avec "Seems Like A Long Time", chanson popularisée par le duo folk Brewer & Shipley. Rod démarre le titre en douceur, avec un piano et une batterie, et il va le conduire progressivement dans un tourbillon épique, faisant monter le refrain en spirale vers les cieux. Au début, le premier morceau de la face deux s'intitulait "Henry".
Le guitariste Martin Quittenton, petit prodige de la guitare classique, va apporter une intro élisabéthaine de ce qui sera le triomphe absolu de l'album : "Maggie May". Le chanteur réveille Maggie sa copine. Il a plein de trucs à lui raconter. Sur un mode semi-autobiographique, Rod se lance dans un truculent récit à la première personne, évoquant sa vie de jeune chien fou, perte de virginité, voyages, aventures. La chanson prend forme quand Ray Jackson (du groupe Lindisfarne) vient coller une mandoline sur le récit. Dès lors, le morceau décolle et réussit cette improbable fête : rocker à corps perdu, en utilisant uniquement des instruments en bois. Et cette prolifération acoustique fait tout le parfum du disque. C'est ici que le grand public va percevoir la différence avec le hard rock des Faces et préférer ce projet de longue haleine, écrin sublime pour l'une des plus belles voix du monde, qui ne se doute absolument pas de son futur succès et travaille dans une honnêteté totale.
La pochette est confiée à l'artiste John Craig qui traficote et repeint une photo de Rod et conçoit une illustration dans le plus pur style art déco britannique. C'est la trouvaille de génie.
Et la maison de disques se trompe, décidant de publier en 45 tours "Reason To Believe". Un DJ de Cleveland (Ohio) est le premier à décider qu'il préfère la face B, "Maggie May". Le reste, comme on dit, appartient à l'Histoire. Très vite, Rod se retrouve numéro un des singles *et* des albums, en Angleterre *et* en Amérique. Ce disque est tellement bon, si pur et intouchable, qu'en plus de quarante ans de carrière, Rod Stewart n'a toujours pas déçu un seul fan, et pourtant, il a essayé très fort. ❑



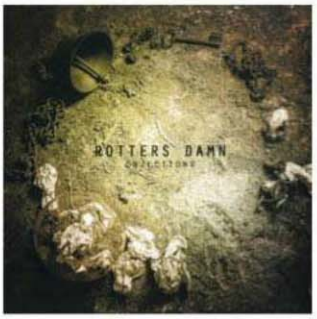
Qualité France

par H.M.

Abattre les cartes

Les huit sélectionnés du mois (parmi les cinquante six arrivages à la rédaction) témoignent une fois de plus de l'éclectisme de la scène indépendante mais également de la nécessité de frapper vite et fort pour se faire remarquer : l'impact du premier morceau du disque est

Originaire de la région de Lille, **Manuel Paris** a beaucoup travaillé avec des groupes du cru avant de voler de ses propres ailes depuis deux ans maintenant. L'originalité de son brillant premier album réside dans une voix haut perchée qui entretient avec brio la confusion des genres et cultive une fragilité apparente pour mieux affirmer sa détermination. Elle s'appuie sur un choix instrumental dépouillé qui l'expose au premier plan : un accompagnement uniquement à la guitare acoustique pour sept compositions anglophones, hybrides émouvants entre blues, folk et reggae *("Naked Son", Manuel Paris Music ✆ 06.74.36.20.01).*

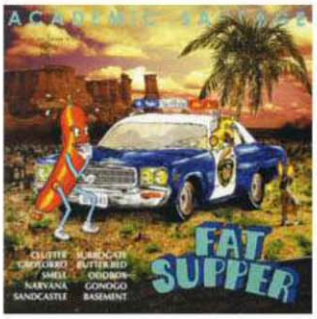


Second EP en trois ans d'existence pour **Rotters Damn**, quatuor de Mayenne qui a tout pour s'imposer bien au-delà de sa région natale car il redonne ses lettres de noblesse au folk-rock anglophone. Voix rauque et habitée, performance vocale du murmure au cri, ambiance intimiste ou débridée, mélange d'instruments acoustiques et électriques, mélodies et atmosphères : dans la lignée d'une ouverture saisissante et intrigante ("Fight & Prayers"), les cinq morceaux sont dotés d'une véritable force magnétique *("Objections", Rotters Damn ✆ 06.87.17.27.03).*

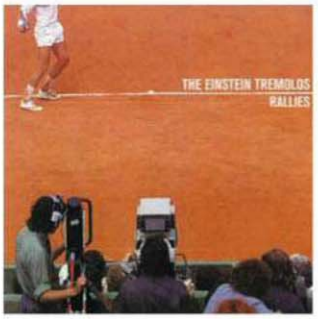
Depuis 2012, les quatre Nantais de **Cachemire** ont décidé de conjuguer le rock'n'roll en français et de créer des hymnes électriques dans la langue de Molière. Leur premier album réussit ce pari toujours risqué et prône l'efficacité entre riffs de guitares hérités des seventies et mélodies offensives. Sous son versant le plus frénétique, il séduira les nostalgiques des Shériff et d'un certain punk rock à la française mais, par ses côtés plus propres, il rappellera Téléphone, en un peu plus sauvage *("Photocope-Moi", Big Beat Records ✆ 06.11.40.29.92, distribution Naïve).*

Dirty Work Of Soul Brothers n'est pas un big band mais un trio lorrain qui se revendique du rock garage et a pour particularité d'en proposer sur son premier album une sorte de relecture electro dont il adopte les rythmes dansants mais pas les machines. Aux côtés d'un batteur assuré officient deux claviers qui rappellent les orgues Farfisa des sixties et parviennent à remplacer les guitares en maintenant une énergie aussi sauvage que groovy. Les onze titres survitaminés s'enchaînent avec aisance et fluidité *("Electric Working", Dirty Work Of Soul Brothers ✆ 07.81.54.24.15).*

déterminant et la plupart des groupes ont tiré les leçons de ce constat. Quitte à abattre d'emblée leurs meilleures cartes, ils attaquent donc bille en tête pour accrocher l'auditeur et donner un aperçu de leur univers sans essayer de tourner autour du pot.



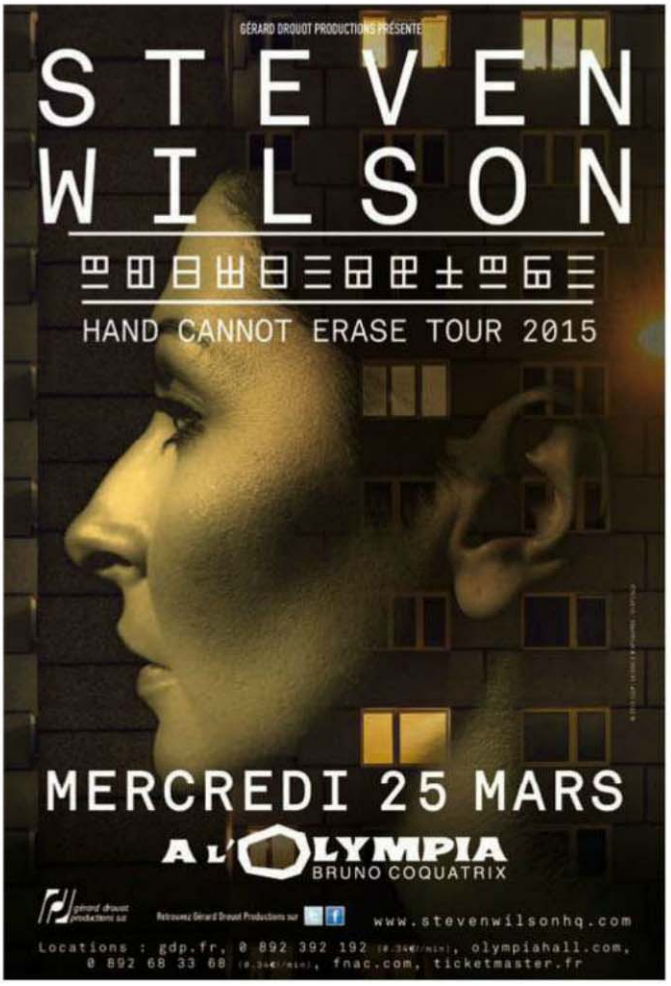
Le quatuor rennais **Fat Supper** n'en est pas à son coup d'essai depuis ses débuts en 2012 et son second album plonge l'auditeur dans un univers étrange et déstructuré où les éclats noisy côtoient des accents pop, et le rock garage le tribal ou le post-rock expérimental. On pourrait dériver vers des zones incontrôlées mais le fil rythmique est maintenu, on peut se raccrocher à une mélodie aguicheuse et la variété stylistique de l'entreprise garantit son aspect attachant *("Academic Sausage", Les Disques Normal ✆ 06.08.16.80.29, distribution Differ-Ant).*



Le premier album des **Einstein Tremolos** (de Paris) annonce la couleur dès le premier morceau ("Atomice Maze") : cinq minutes lancinantes d'une sorte de blues-rock sinuant sur un rythme répétitif. Et la suite tient les promesses, variant les atmosphères et les tempos sans se départir du goût des longues envolées (d'où des morceaux de cinq minutes en moyenne). Si on peut rapprocher de la scène indé ce quatuor en activité depuis trois ans, il a surtout emprunté à Can et à d'autres adeptes d'un rock mutant cet aspect obsédant et déjanté qui constitue son meilleur atout *("Rallies", The Einstein Tremolos ✆ 06.84.75.77.34).*

Brice Montessuit fut l'un des membres fondateurs des défunts Silmarils avant de virer à l'electro-pop avec **If The Kids**, duo masculin-féminin dont l'un des morceaux a eu la chance d'être retenu pour une pub. Depuis, deux autres musiciens ont rejoint l'expérience et le premier essai cinq titres vise directement les dancefloors avec ses rythmes funk, son côté dansant et ses basses aguicheuses. Cerise sur le gâteau : la voix raffinée de la chanteuse et les mélodies pop pétillantes sont garantes d'une dimension glamour *("I Need SomeCompany", Note Abene ✆ 06.73.86.75.77).*

Les quatre Normands de **Slaughterhouse Brothers** montent au créneau avec un premier album anglophone, dynamique et séduisant : après une ouverture très rock dont la mélodie maligne et insinuante est ponctuée de montées de tension rugissantes ("No Free Romance"), on évolue ensuite vers des eaux nettement plus pop, avec effluves funky ou reggae, pauses planantes et des chœurs harmonieux pour ponctuer le propos d'une manière plaisante. Avant de durcir à nouveau le ton vers le final avec un "I Am Ready" très pub-rock *("Hometown Boys", The Slaughterhouse Brothers ✆ 06.21.58.56.54).* ❑



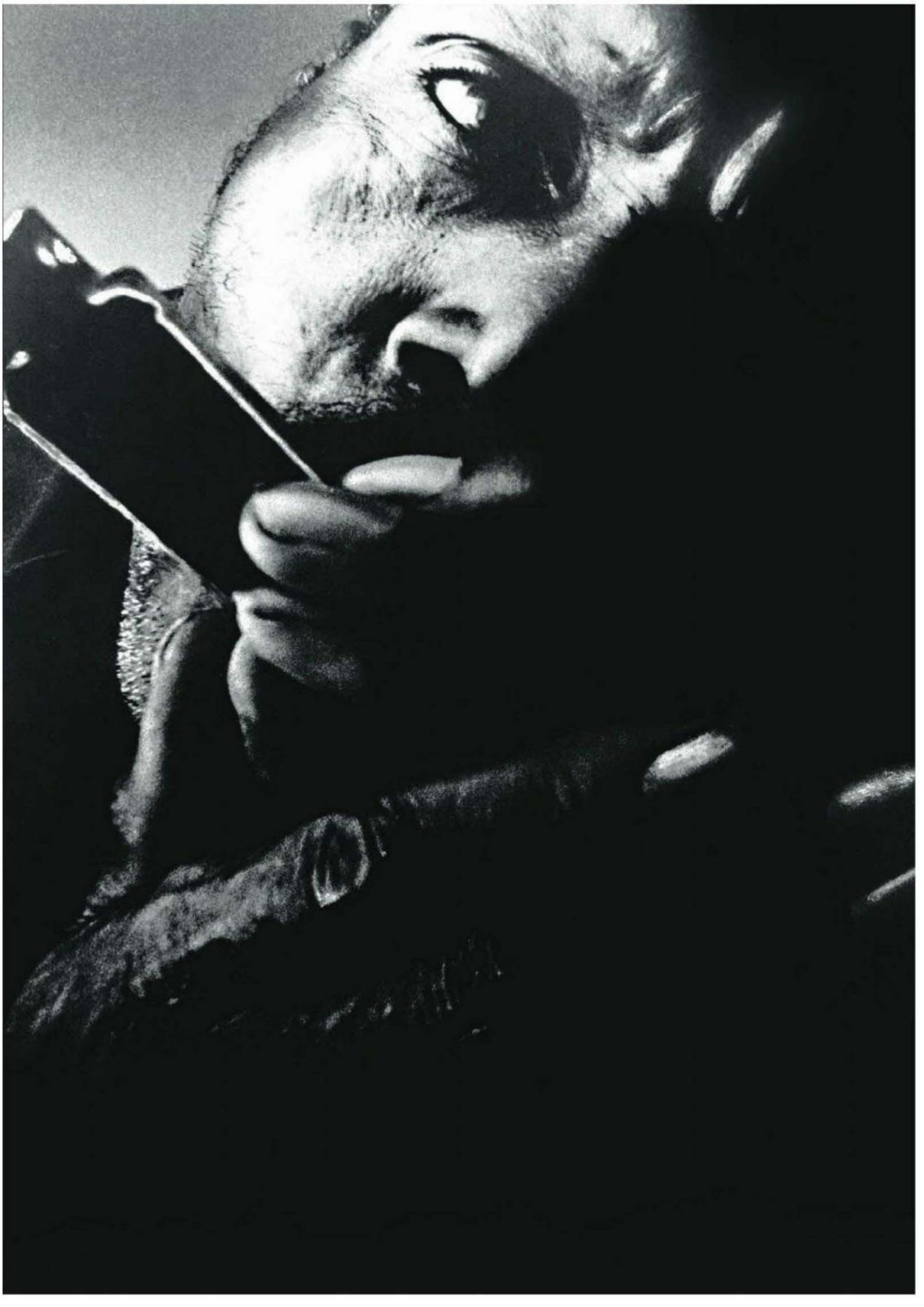
PAR CHRISTIAN CASONI

BIG WALTER HORTON

1918 (Mississippi) - 1981 (Illinois)

Le 1er décembre 1956, Muddy Waters met en boîte "Got My Mojo Working". Trois harmonicistes traînent dans le studio. Il y a Little Walter, James Cotton et leur aîné Big Walter Horton. Horton est venu pour la suite. Muddy termine la séance, son guitariste Jimmy Rogers enchaîne avec quelques titres à lui, notamment "Walking By Myself". Ce jump va devenir un grand standard. Comme Little Walter, Horton donne toujours un cachet formidable aux chansons de ses copains. Ce soir-là, dans un angle mort de la biture, il montre qu'il en a encore sous la pédale. Il tient "Walking By Myself" roulée en boule dans les mains, il attend le solo pour l'étriper. Lors du break, il ne donne qu'une secousse, puis il déchiquette tranquillement la chanson. Little Walter voyait en lui son unique rival. Willie Dixon avait tranché : *"Little Walter was a very good player, but Big Walter was a helluva harmonica player."* Le gros n'en croit pas ses oreilles quand Horton encastre l'harmo dans un fond de canette et qu'il en tire ce *"sonuvagun sound like a trombone"*.
Horton et Little Walter se sont connus dans les années 40 à Memphis. A part vendre de la glace, Horton ne branlait pas grand-chose à cette époque. Little Walter ne résida pas longtemps dans la ville, mais la quitta en emportant avec lui un peu de Big Walter, cette touche si moderne qui polirait son sourire à Chicago.
Horton raconte qu'il jouait amplifié dès la fin des années 30. Serait-il alors l'un des premiers harmonicistes à l'avoir fait ? Horton dit avoir enregistré avec le Memphis Jug Band en 1927, sous le nom de Shakey Walter. Il aurait donc eu neuf ans ? Bon, il avait démarré sa carrière à cinq ans, dans la rue...
La première empreinte officielle qu'il laisse dans une cire remonte à 1939 chez OKeh. Il accompagne Little Buddy Doyle, un type fendard qui chante comme une vieille femme. "Hard Scuffin' Blues" : des points d'orgue volumineux, jamais trop de notes mais toutes éloquentes, certaines frappées d'un accent tonique fulgurant, des phrases laconiques s'estompant en pointillés dans les prises d'air. Bruce Iglauer compare son jeu à une sculpture de verre, le vibrato logé dans le bois. Il lui manque peut-être encore un swing fantôme sous la fantaisie, celui qui bercera les titres de 1951 chez Sun, quand Horton relèguera les seigneurs du genre dans les retranchements de la *soufflaille*. Il entre au Memphis Recording Service en février, avant Jackie Brenston/ Ike Turner (mars), avant Howlin' Wolf (mai), et y revient en juin.
Sam Phillips fourgue aux frères Bihari de quoi presser deux singles, "Little Boy Blue" (Modern) et "Black Gal" (RPM). Horton y est crédité sous le pseudo de *Mumbles*. Sa voix a plus de drive à Memphis qu'elle n'en aura bientôt à Chicago. Toujours chez Sun, il souffle pour son compte, pour celui de Joe Hill Louis ou Jimmy DeBerry. Horton et DeBerry tombent une monstrueuse succulence intitulée "Easy", l'harmonica vibrant de toutes ses tôles.
Horton s'installe définitivement à Chicago en 1953. Il intègre tout de suite l'orchestre de Muddy Waters mais il en est débarqué un an plus tard, s'étant pointé à une répète avec des yeux qui pleurent de l'alcool. Il n'aura réalisé qu'une séance pour l'étalon du South Side, celle de "Sad Sad Day". Len Chess le réserve comme musicien de studio. Horton accompagne ainsi un nombre assez important de bluesmen, ceux de Chess et d'ailleurs, Johnny Shines, Eddie Taylor ou Otis Rush. Willie Dixon, son ange gardien, lui dégote des plans chez Cobra et chez Jewel. Avec "Hard Hearted Woman" (States), Horton colle encore une bonne taloche à la concurrence, mais il est trop vulnérable et velléitaire pour constituer un danger durable. Little Walter et lui font d'abord mine de se menacer dans les clubs, puis ils se réconcilient dans un gig époustouflant, Walter en mineur, Horton en *sol*, son protégé Carey Bell jouant les basses au chromatique.
Un soir Horton met le public à genoux, un autre soir il est à chier. On l'a beaucoup rossé dans sa vie, mais personne n'a cogné aussi fort que l'alcool. A Chicago il a reformé la bande de Memphis, les Floyd Jones, les Honeyboy Edwards, tous notoirement poissards. Avec un peu de chance et d'ambition, jusqu'où seraient-ils montés ! Malgré toutes ses tares, Horton poursuit cahin-caha une carrière misérable mais, finalement, bien fléchée, toujours sous la sainte garde de Willie Dixon : l'AFBF de 1965, le Chicago Blues All-Stars, des albums plus ou moins réussis. Il foire avec "The Soul Of Blues Harmonica" chez Argo, il brille chez Arhoolie avec Johnny Young, ou chez Alligator avec Carey Bell. Horton figure sur le troisième volume des "Chicago The Blues Today" (Vanguard), une bretelle vers le public blanc. Il peut souffler pour Fleetwood Mac et Johnny Winter, il peut même souffler sur "I'm Ready", l'un des derniers albums de Muddy Waters. *L'Harmoniciste Suprême*, comme il fut appelé, était un pauvre diable, le minimum requis pour faire un messie convenable. ☙

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images



Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Isobel Campbell

Cher Erudit, je voudrais connaître le parcours d'ISOBEL CAMPBELL après son départ de Belle & Sebastian.

■ CLARISSE, Paris (75009)

Née le 27 avril 1976 à Glasgow, la violoncelliste, pianiste et chanteuse **Isobel Campbell** a 19 ans lorsqu'elle participe au premier album de Belle & Sebastian, groupe écossais qu'elle quittera en 2002 après avoir contribué aux quatre premiers albums. A ce moment-là, elle avait déjà réalisé un album personnel sous le nom de The Gentle Waves avec l'aide de Chris Geddes, Stuart David et Stevie Jackson, trois membres de Belle & Sebastian : "The Green Fields Of Foreverland...", bel exemple de folk-pop mélancolique richement orchestré (Jeepster UK 99), puis un deuxième dans le même esprit, "Swansong For You" (Jeepster UK 2000). En 2002, elle sort un disque consacré à sept chansons de Billie Holiday en association avec le pianiste Bill Wells : "Ghost Of Yesterday" (Twee-pop UK 02). L'année suivante, c'est sous son nom que paraît "Amorino" (Snowstorm UK 03) plus orienté pop sixties avec une imposante section de cordes. Début 2006, le magnifique "Ballad Of The Broken Seas" (V2 UK 06) est le fruit de la rencontre entre la voix râpeuse et profonde de Mark Lanegan et le timbre cristallin, aérien et évanescent d'Isobel Campbell. Un des disques marquants de 2006. A la fin de cette même année, en solo, "Milkwhite Sheets" (V2 UK 06) marque un retour vers un folk-rock plus traditionnel. Elle reprend sa collaboration avec Mark Lanegan : "Sunday At Devil Dirt" (V2 UK 08) ; "Hawk" (V2 UK 010). En 2013, Campbell et Lanegan ont annoncé la fin de leur collaboration. Noter, pour les fans, la sortie de deux live à la distribution marginale : "Live At The Barbican London 2010" en 2010 et "Live La Route Du Rock Saint-Malo 19/02/2011" en 2014, en attendant un nouvel album solo d'Isobel Campbell.

Cher Erudit, j'ai remarqué que sur un disque des ROCKIN' RAMRODS, un groupe garage rock de Boston, figuraient deux titres signés Lennon et McCartney, "I Wanna Be Your Man" et "I'll Be On My Way". Je ne trouve aucune trace de ces morceaux dans la discographie des Beatles. Existe-t-il d'autres morceaux qu'ils auraient composés et pas enregistrés ou pas sortis à l'époque des Beatles ?

■ MICHEL, Queven (56)

A leurs débuts, John Lennon et Paul McCartney ont pensé un temps devenir un duo de compositeurs à la manière de Leiber & Stoller ou Goffin & King, mais, comme on le sait, le duo va très vite se concentrer sur son travail pour les Beatles. Cependant, il écrivit plusieurs chansons, essentiellement en 1963 et 1964, pour d'autres musiciens dont la carrière était, en général, gérée par Brian Epstein, le manager des Beatles. Parfois, les Beatles inclurent peu après ces morceaux sur leurs propres disques, d'autres fois, ils réapparurent dans des compilations posthumes ou ils ne les enregistrèrent jamais eux-mêmes. **"I Wanna Be Your Man"** a été écrit par Lennon et McCartney lors d'une rencontre avec les Rolling Stones et offert à ces derniers qui en feront leur deuxième single le 1er novembre 1963. Mais les Beatles en sortiront leur propre version, chantée par Ringo Starr, à la fin du même mois sur leur deuxième album "With The Beatles". Quant à **"I'll Be On My Way"**, il avait été donné à Billy J Kramer & The Dakotas et figure, en avril 1963, sur la face B de "Do You Want To Know A Secret", autre titre des Beatles déjà paru, celui-ci, sur leur premier album, "Please Please Me". "I'll Be On My Way" dans une version des Beatles apparaît uniquement sur la compilation "Live At The BBC" en 1994 (Apple UK 94). Les Rockin' Ramrods ont associé ces deux compositions sur leur troisième single en 1964. On les retrouve sur la compilation "The Rockin' Ramrods" sur Eva (Eva F 83) regroupant leur huit 45 tours.

En 1967, les Rockin' Ramrods passent du garage à la pop psychédélique en se transformant en Puff.

Billy J Kramer, chanteur de Liverpool, & The Dakotas, originaires de Manchester, sont donc managés par Brian Epstein et produits par George Martin. Lennon et McCartney ont fourni à Kramer quatre autres chansons qui connaîtront, en 1963 et 1964, un grand succès en Angleterre : "Bad To Me", "I Call Your Name", "I'll Keep You Satisfied" et "From A Window", ces deux dernières n'ayant jamais été enregistrées par les Beatles. De même, plusieurs titres écrits mais non interprétés par les Beatles pendant leur existence firent le bonheur d'autres membres de l'écurie Brian Epstein : "Tip Of My Tongue" pour Tommy Quickly ; "Hello Little Girl" et "I'm In Love" pour The Fourmost ; "Love Of The Loved", "It's For You" et "Step Inside Love" pour Cilla Black ; "One And One Is Two", en revanche un échec total pour les Strangers ; "A World Without Love", "Nobody I Know" et "I Don't Want To See You Again", puis, en 1966, "Woman" du seul McCartney, pour Peter & Gordon ; "Like Dreamers Do" pour les Applejacks ; "That Means A Lot" pour PJ Proby ; "Goodbye", en 1969, pour Mary Hopkin. Sans oublier quelques bizarreries comme "Thingumybob", en 1968, pour la fanfare Black Dyke Band, "Penina" pour le Portugais Carlos Mendez ou le "Catcall" de McCartney pour le Chris Barber Band, rebaptisé "Cats Walk" pendant les *Get Back Sessions*. La plupart de ces chansons se retrouvent sur la compilation "The Songs Lennon And McCartney Gave Away" parue en 1971 (MFP UK 71) et rééditée en 1979 par EMI.

The Rockin' Ramrods

On parle souvent de groupes pré-punk ou proto-punk, mais qu'en est-il de BROWNSVILLE STATION qui, il me semble, a utiliseé le mot *punk* dans le titre d'un de ses albums avant 1976 ? Quels étaient les musiciens du groupe et combien d'albums ont-ils sorti ?

■ JEAN-YVES, Nantes (44)

Brownsville Station a effectivement publié un album intitulé "School Punks" en 1974, son quatrième. En outre, dans la lignée des Flamin' Groovies et plus tard du pub rock britannique, le groupe du Michigan peut être considéré comme un des précurseurs du punk rock par son retour à un mélange de blues et de rock'n'roll simple et efficace, joué à toute vitesse, potentiomètres à fond, et par son attitude scénique. Originaire d'Ann Arbor (Michigan) comme les Stooges, Scott Morgan, SRC et Bob Seger, Brownsville Station a été formé en 1969 à l'initiative des guitaristes et chanteurs Cub Koda (né le 1er octobre 1948) et Michael Lutz (né le 15 juin 1949). Auparavant, encore lycéen, Koda avait joué avec les Del-Tinos le temps de trois singles. Le batteur TJ Cronley et le bassiste Tony Driggins complètent le groupe.

Leur premier album, sorti en 1970, "No BS" (Warner US 70), propose déjà ce mélange, au son lourd et direct, de reprises rock'n'roll et blues, "Be-Bop Confidential" de Gene Vincent, "Roadrunner" de Bo Diddley, "Rumble" de Link Wray, et de compositions originales dans le même esprit, "Guitar Train", "Do The Bosco", "Cadillac Express". David Henry H-Bomb Weck remplace Cronley : "A Night On The Town" (Big Tree US 72).

Après le départ de Driggins, Brownsville Station, réduit à un trio, Lutz étant passé à la basse, connaît son plus gros succès en 1973 avec l'album "Yeah !" (Big Tree US 73) et surtout le single emblématique, "Smokin' In The Boys Room", composition de Koda et Lutz qui atteint la 3e place des charts US. Noter également une version du "Sweet Jane" de Lou Reed ; "School Punks", avec une reprise du "I'm The Leader Of The Gang" de Gary Glitter (Big Tree US 74) ; "Motor City Connection" (Big Tree US 75). Avec l'apport de Bruce Beezer Nazarian aux claviers, basse et guitare : "Brownsville Station" incluant "The Martian Boogie" (Private Stock US 77) ; "Air Special" (Epic US 78). Après la séparation en 1979, Lutz, notamment aux côtés de Ted Nugent, et Weck, avec Blackfoot, deviennent des producteurs renommés. En 2012, le duo relance Brownsville Station avec la sortie d'un disque, "Still Smokin' " (Brownsville US 012), et de nouveaux accompagnateurs pour les concerts. Quant à Cub Koda, décédé le 1er juillet 2000 d'une maladie du foie, il a combiné des activités de producteur, de DJ, de journaliste, notamment pour le magazine Goldmine (la rubrique The Vinyl Junkie) et d'écrivains (All Music Guide To The Blues) tout en continuant à sortir des disques, en solo, avec les Houserockers, section rythmique de Hound Dog Taylor, ou avec les Points, revisitant le blues et le rock'n'roll des origines. Sont conseillés : "Cub Koda & The Points" (Baron US 80) ; avec les Houserockers : "It's The Blues ! Vol 1" (Baron US 82) ; "Let's Get Funky" (New Rose F 83) ; "That's What I Like About The South" (Sounds Interesting US 84) ; "Abba Dabba Dabba : A Bananza Of Hits" (Schoolkids US 94) ; "Box Lunch", en solo (J-Bird US 98).❑

Photos DR

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Tous les tons du cinéma déviant

The Voices

DE MARJANE SATRAPI

L'Iranienne Marjane Satrapi est une touche-à-tout frappadingue. C'est avec des ondes sympathiquement frondeuses agrippées à son occiput qu'elle a dessiné ces quatre tomes cultes de "Persepolis", pied de nez à la dictature islamiste ; c'est en souriant en coin qu'elle a co-écrit avec l'azimuté Philippe Katerine une chanson pour cette fofolle d'Arielle Dombasle ; c'est avec des crayons bénis par l'esprit rock qu'elle a conçu une pochette pour un album d'Iggy Pop... Et c'est toujours avec ce manque de sérieux qui la caractérise qu'elle a abordé son second vrai métier : réalisatrice de films hors norme. D'abord avec l'adaptation de ses "Persepolis" en un film d'animation qui, bien avant Charlie Hebdo, aura déjà déchaîné les foudres de certains religieux radicaux (notamment lors de sa diffusion à la télévision tunisienne). Alors que la Marjane, loin d'être une va-t'en-guerre, a toujours prôné la mixité et le grain de folie. Dans une interview accordée à Tracks, elle bombait sa poitrine en revendiquant — dans l'anarchie amusée la plus totale — l'étonnante grosseur des seins des Iraniennes, sa fascination pour Bruce Lee et le pont indispensable à avoir entre toutes les cultures. Le contraire, disait-elle, du *"choc des cultures"*. Car pour elle, il n'y a pas d'Est contre Ouest. Ni de musulmans contre des chrétiens. Juste, éventuellement *"des cons fanatiques contre le reste du monde"*. Sachant, précise-t-elle toujours en rigolant, que *"les cons sont entre 12 et 18 % dans le monde et que leur connerie est universelle et internationale"*. Bref, Satrapi aime aussi déconner en se déconnoïsant. Avec son deuxième film, le magnifique "Poulet Aux Prunes", (toujours co-réalisé avec son collègue Vincent Paronnaud), elle adapte une autre de ses BD mais cette fois en se frottant à de vrais acteurs en chair et en nonosse. Tout en mixant, comme toujours, tons et atmosphères : poésie débridée, hymne à l'amour fou et nostalgie débonnaire de contes oubliés des mille et une nuits. Un trait d'union réussi entre le 7e art (le cinéma) et le 9e (le dessin). Satrapi s'autorise même de tourner dans la foulée un petit film-entracte que personne n'a vu ("La Bande Des Jotas"), à la limite du home-movie improvisé, avant de revenir avec... une pure commande ! Car, sur ce coup, elle n'est pas à l'origine de "The Voices", écrit par un certain Michael R Perry, stakhanoviste de scripts de séries fantastiques presque anodines ("Dead Zone", "Millenium", "American Gothic") et d'un film d'épouvante épouvantablement nul ("Paranormal Activity 2"). Et pourtant "The Voices" tient du miracle ! Comme si Satrapi avait (peut-être) transcendé un scénario vaguement zinzin par la seule grâce de sa mise en scène et de sa direction d'acteurs. Dont Ryan Reynolds, absolument incroyable en employé d'une usine à baignoires (!) qui, ayant oublié de prendre un médicament, se transforme en tueur en série sous l'influence — du moins croit-il — de *Monsieur Moustache*, son chat qui parle. En fait la version "... Mister Hyde" de sa conscience partant en vrille... Sur ce postulat, le film sautille sans cesse sur tous les tons du cinéma déviant : une petite ville tranquille où le mal peut rôder sous le tapis (genre le David Lynch de "Blue Velvet"), décorum kitch aux couleurs rose fuchsia (genre mélo de Bollywood), serial-killer bien frappé (genre Joe Spinel dans "Maniac" ou Anthony Perkins dans "Psychose"), têtes coupées qui parlent (genre qu'on ne verra jamais dans les films d'Olivier Assayas), secrétaire bimbo arrogante tortillant du troufignon (genre pas loin de Russ Meyer)... Satrapi montre une fois de plus sa passion pour un cinéma populaire secoueur d'yeux, mais avec un résultat étonnant que l'on pourrait définir comme un *feel good movie schizophrénique*. Mais dont on ressort avec une patate d'enfer ! Et ce malgré son gore eighties, ses séquences trash post-John Waters et ses excès de mélancolie abyssale *(actuellement en salles)*... ❑

Cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Une certaine cruauté

Horsehead

Six jours pile après son passage à l'Olympia, Murray Head, sera sur les écrans dans "Horsehead", premier long métrage fantastique de Romain Basset. L'histoire d'une jeune femme qui tente de se guérir de ses cauchemars en allant naviguer... dans ses cauchemars ! Le résultat, très étrange, tient du rêve éveillé. Comme si on se retrouvait coincé, le temps de quelques séquences inspirées, dans des songes de Jean Cocteau. Voir cette apparition récurrente d'un homme cheval qui semble carrément s'être échappé du "Testament D'Orphée" *(actuellement en salles)*.

Horsehead

Big Eyes

Tim Burton a tendance à se perdre quand il aligne des blockbusters s'adressant au grand public lambda à défaut de ses fans les plus transis. Car ses remakes, nouvelles versions et reboots divers ("La Planète Des Singes", "Charlie Et La Chocolaterie", "Alice Au Pays Des Merveilles") retrouvent rarement la fraîcheur poétique de ses premiers films ("Pee Wee", "Bettlejuice"). A croire qu'il est meilleur avec des budgets moins imposants. Genre les dix petits millions de dollars alloués pour son "Big Eyes". L'histoire authentique de Margaret Keane, peintre culte des années 50-60, connue pour ses impressionnants tableaux de personnages aux grands yeux (du pré-Tim Burton !) et vendus pendant des années sous le nom de son mari truand qui s'accapara ainsi son œuvre. Une forme de biopic donc, que Burton transcende, comme à son habitude, par le jeu volontairement outré de ses acteurs (surtout Christophe Waltz, plutôt marrant en époux fielleux) et par une magnificence appuyée sur les décors et costumes, toujours mis en avant dans sa mise en scène *(en salles le 18 mars)*.

Hacker

Faire passer des émotions par la forme : tel semble être le leitmotiv de Michael Mann de film en film. "Hacker" prouve en tout cas — et une fois de plus — que l'homme Mann est un des meilleurs cinéastes américains encore en activité. Et qu'il reste toujours ancré sur ses obsessions stylistiques. En suivant le parcours d'un hacker qui collabore avec le FBI pour coincer un cyber criminel, le film est donc en *Mann-orama* pour le plus grand plaisir de ses fans : trois impressionnants gunfights qui renvoient à son "Heat", un personnage solitaire et rebelle comme l'Indien de son "Dernier Des Mohicans", un look glamour et mélancolique digne de ses "Miami Vice"

Hacker

(la série télé qu'il créa et la version long métrage qu'il réalisa), sans compter de magnifiques plans de ville filmés de nuit à la façon de son génial "Collateral" *(en salles le 18 mars)*.

Indésirables

Réalisateur de courts et moyens métrages bien frappés du ciboulot comme "Le Nécrophile" ou "Les Elephants De La Planète Mars", Philippe Barassat sort un long métrage au sujet difficilement vendable pour une première partie de soirée sur TF1 : un jeune infirmier, par manque de thunes, devient accompagnant

Big Eyes

Jarvis Cocker, revenant ici dans sa ville natale de Sheffield pour un concert avec son groupe mythique Pulp donné le 8 décembre 2012. Au lieu de s'attarder en boucle sur les états d'âme de *Cocker le rocker* (mais un peu quand même), le réalisateur Florian Habicht dresse une suite de mini portraits ciselés d'habitants de la ville qui, malgré eux, semblent avoir inspirés certains tubes que Pulp exportera à travers le monde. L'aura du groupe et de son chanteur rebondissent donc sans cesse sur les propos enjoués de ses fans bigarrés (un vendeur de journaux, un poissonnier, une petite fille...), tous fiers de voir les Pulp jouer dans la ville qui les a vu grandir. Avec cette impression étrange, lors du concert clôturant le film, que Pulp serait la matérialisation d'un rêve né des fantasmes inconscients des habitants de Sheffield *(en salles le 1er avril).*

Sea Fog – Les Clandestins

De films en films, le cinéma de genre coréen navigue dans un pessimiste mortifère et une noirceur ambiante emmenant le spectateur aux lisières de l'enfer. Voir (au hasard) "J'Ai Rencontré Le Diable" , "Sympathy For Mr Vengeance" ou "Memories Of Murder". De grands films accompagnés par l'esprit de Satan ! Tout comme "Sea Fog" de Shim Sung-Bo où le capitaine d'un bateau de pêche, pour sauver sa petite entreprise défaillante, accepte de transporter des clandestins chinois. Un voyage compliqué qui dégénère en pétage de plombs généralisé sur le ponton et des morts à la pelle en fond de cale. Sans pour autant que le réalisateur ne perde au passage l'empathie qu'il a sur certains personnages ambigus qui, comme dans les autres films de genre coréen, essaient de contrôler leurs pulsions pour ne pas tomber définitivement dans le mal absolu *(en salles le 1er avril).* ❑

Indésirables

Sea Fog - Les Clandestins

sexuel de handicapés. Sauf qu'à force de louer ainsi son corps, son âme va se mettre à muer suite à ces expériences sexuo/ sensorielles. Tendre, impoli, provocateur, et prenant la compassion attendue avec pas mal de revers, "Indésirables", joué en partie par d'authentiques handicapés (dont la craquante Magali Le-Naour-Saby) avance, avec amour mais aussi une certaine cruauté ludique, vers une interrogation imparable : où se situe la vraie normalité ? Une question déjà posée dans "Freaks" en 1932 et dont "Indésirables" est l'héritier direct. Y compris dans son final, hommage direct au chef-d'œuvre de Tod Browning *(en salles le 18 mars).*

Pulp

Trois mois après "20 000 Jours Sur Terre", le trip introspectif de Nick Cave, voilà un nouveau doc musical consacré à un autre rocker bien dandy,

Pulp

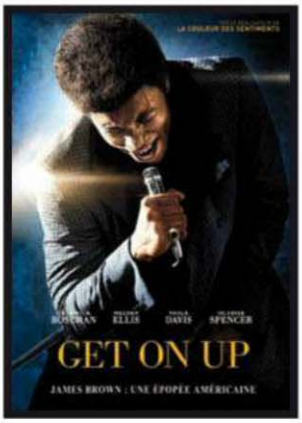
8e Festival Hallucinations Collectives de Lyon

Entre le 31 mars et 6 avril, le prochain festival Hallucinations Collectives de Lyon (la ville qui inventa le cinéma et la saucisse, quand même !) propose une trentaine de films dont la plupart ont un semblant de rock attitude. Comme "The Duke Of Burgundy" de Peter Strickland, hommage fétichiste aux vieux films lesbiens et jazzy de Jesus Franco, "Tokyo Tribe" de Sono Sion où des rappeurs cinglés s'affrontent en chantant dans un Tokyo futuriste, ou encore "Dealer" de Jean-Luc Herbulot, petit polar français autoproduit pour une misère et dont le résultat, burné et vitaminé, est digne d'un épisode hargneux de "Banshee". Côté reprises, quelques classiques à revoir sur grand écran — c'est l'occasion ! — comme "Cannibal Holocaust" et son empalement cool, "Scanners" et ses explosions de crânes au ralenti ou encore le méconnu "Femina Ridens", rareté culte de la fin des sixties, pur délire érotico/ pop qu'on peut voir aujourd'hui comme une version olé-olé d'un vieux Discorama de Denise Glaser. Pour plus de renseignements : http://www.hallucinations-collectives.com/

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Drôle et trash



Get On Up

Universal

Parmi les nombreux biopics consacrés à des rockers au tempérament destroy prononcé ("Sid & Nancy", "Les Doors", "Great Balls Of Fire !"), celui de James Brown ne déroge pas à la règle du genre : nombreux allers et retours vers un passé plus ou moins difficile, ascension étonnée vers la gloire, pétage de plomb en plein succès et passages obligés des tubes les plus connus. En l'occurrence ici "Sex Machine", "Please Please, Please" et beaucoup d'autres. Mais ce qui singularise surtout cette grosse tranche de vie, c'est cette évidence lâchée dans un dialogue par Bobby Byrd, le vocaliste du parrain de la soul : *"L homme à l'avant de la scène a sa propre façon d'agir. Ce n'est pas toujours beau à voir, mais c'est ce qu'il doit faire pour garder sa place !"* Sous-entendu (et même sur-entendu !) que James Brown, comme beaucoup de rockers cultes un brin foufous, a dû mixer arrivisme inné et schizophrénie latente pour parvenir au sommet. Quitte à rester seul avec son âme en détresse en fin de parcours. Chadwick Boseman l'interprète donc avec un mimétisme sidérant. Bien mieux que Michel Leeb tendant de faire revivre Jerry (sans Lee) Lewis à coups de grimaces accablantes. Hâbleur, frondeur, déjanté du bassin, jonglant avec ses défrisages de cheveux pour marquer ses époques, l'acteur redonne vraiment vie au grand cabot du funk. Presque mieux que le vrai James Brown quand il s'interprétait lui-même dans "Rocky IV", sa seule vraie apparition dans un long métrage.

Le Solitaire

Wild Side

Trois ans avant de lancer "Miami Vice", la série policière la plus hype des eighties, Michael Mann réalisait un formidable premier long métrage. Celui où il mettra au point sa marque de fabrique (plans glamour et couleurs froides) qui perdurera tout au long de sa carrière jusqu'à son dernier film ("Hacker", voir rubrique cinéma). Mais "Thief" (titre original) est peut-être aussi son long métrage le plus humain. Où certaines utopies des années 70 traînaient encore dans des coins de cadre, avant que les années 80 ne viennent mettre quelques coups de froideur dans les émotions. Car on compatit vraiment à la psyché angoissée d'un voleur de bijoux se retrouvant coincé par un caïd de la pègre après un mauvais deal. Et qui, du coup, se retrouve obligé de laminer sa vie... Dans un bonus du DVD, le génial James Caan reconnaît qu'il s'agit du meilleur rôle de sa longue carrière. Zappant du coup sa pourtant formidable interprétation du fils de Marlon Brando dans le premier "Parrain". Plus qu'un simple polar lambda de rue, "Le Solitaire" s'enfonce avec ténacité dans les méandres existentiels d'un bad-boy en manque de sens de la vie. Un questionnement surligné par la BO de Tangerine Dream qui, bien que devenue culte, fut nommée à l'époque aux Razzie Awards de la pire bande-son de l'année. Michael Mann avoue d'ailleurs, à travers une suite d'excellents entretiens menés pour le livre qui accompagne ce DVD collector, que s'il devait refaire "Le Solitaire", il ferait déambuler James Caan sur fond de blues.

Horns

Metropolitan

La plupart des cinéastes français ayant tenté l'expérience hollywoodienne pour réaliser des films de genre (comme Jean-Pierre Jeunet et "Alien 4", Eric Valette et "One Missed Call" ou le duo David Moreau/Xavier Palud et "The Eye"...) sont revenus déçus de l'expérience. En gros : trop de contraintes avec les exécutives des studios et pas assez de liberté artistique. Un seul d'entre eux aura pourtant réussi à creuser son trou au pays d'Elvis (hier) et de Taylor Swtift (aujourd'hui) à coups de films d'horreur décomplexés : Alexandre Aja. Et c'est probablement parce qu'il a aligné deux succès de suite avec ses remakes de petits classiques du gore des seventies ("Piranha" et "La Colline A Des Yeux"), qu'Aja a eu l'autorisation de prendre des chemins moins mainstream avec son film le plus déphasant : "Horns", sorte de version noire, drôle et trash d'un film de super héros. Soupçonné d'avoir tué sa fiancée, le personnage joué par Daniel Radcliffe ("Harry Potter" dans 8 films antérieurs) voit des cornes lui pousser sur le crâne accompagné d'un super pouvoir en prime : il peut faire dire ses quatre vérités, surtout les pires, à tous les quidams qu'il croise sur son chemin. Les séquences où il se transforme en clone de Satan faisant pleuvoir le mal, les flammes et l'ironie autour de lui sont impressionnantes. Comme s'il interprétait le diable du "Legend" de Ridley Scott gagné par l'âme torturée de "Phantom Of The Paradise".

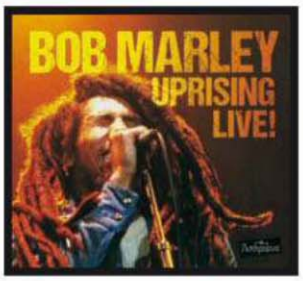
Fury

Sony

A l'époque de sa production, "Fury" avait défrayé la presse people suite aux nouvelles frasques dingos de Shia LaBeouf, acteur cinglé s'il en est. Pour être encore plus à donf dans son rôle de soldat américain laminé par la guerre, le Shia n'avait pas hésité à s'arracher une dent, à se taillader la pommette et à ne plus se laver pendant toute la durée du tournage. Jusqu'à en incommoder ses collègues comédiens. Dont Brad Pitt, absolument génial en commandant ambigu d'un tank roulant à travers les plaines pour venir à bout de nazis furibards. Et, en fait, Shia LaBeouf avait probablement bien fait de se destroyer ainsi, accentuant encore plus la crédibilité et le réalisme de ce film de guerre (genre très rare au cinéma en ce moment). Dans le look comme dans le fond, "Fury" rappelle à la fois la fureur sanglante du "Croix De Fer" de Sam Peckinpah et la poésie morbide de "Requiem Pour Un Massacre" de Leon Klimov, deux grands classiques du genre des années 70-80. Déjà à l'aise dans le polar nihiliste et désenchanté ("Bad Times", "End Of Watch"), David Ayer embarque le spectateur au cœur même du tank (lieu principal de l'action) en créant au passage beaucoup de tension et de claustrophobie ambiante. Et tout en insistant au passage sur la bande sonore (jusqu'à enfermer le spectateur dans un déluge de balles en dolby !), sur les couleurs ocres et sur un organique ambiant très mortifère (sang et boue mélangée)."Fury" baigne donc à fond dans son extrême sensitivité. ❑

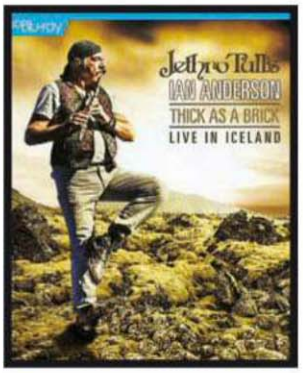
PAR JEROME SOLIGNY

Classic rocker, jurassic folker



Bob Marley
"UPRISING LIVE!"
Eagle

Hormis le fameux live au Rainbow de 1977 réédité en 2005, les fans de Bob Marley n'ont jamais eu grand-chose à se mettre devant les yeux en matière d'images filmées de qualité. Alors que ce dernier témoignait du passage par Londres de la tournée Exodus et montrait Marley et ses musiciens au sommet d'un art qu'à défaut d'avoir inventé, ils ont amplement contribué à populariser (avec un peu d'aide de Chris Blackwell), "Uprising Live", peut-être pas aussi bon, a toutefois le mérite d'être plus dramatique. En effet, lorsque Bob a entrepris cette dernière tournée pour présenter "Uprising", son ultime album (paru de son vivant), il était déjà malade. Le concert filmé à Dortmund en 1980 pour l'émission Rockpalast, disponible depuis longtemps en versions plus ou moins douteuses, n'a jamais été meilleur qu'ici. Si l'image n'est pas toujours emballante, le son a été correctement remasterisé et permet de goûter aux subtilités (guitaristiques notamment) des arrangements concoctés par les Wailers, qui portent littéralement leur leader et ses chansons. Précédé d'un bref set des I Threes (les trois choristes, dont Rita, épouse du boss), le show de Marley était alors une sorte de best of live ("Positive Vibrations", "I Shot The Sheriff", "No Woman, No Cry", "Lively Up Yourself"...) émaillé de titres assumés de "Uprising", un album particulièrement virulent alors que certaines mauvaises plumes lui avaient reproché sa mollesse ("Could You Be Loved", "Coming In From The Cold", "Redemption Song"). Physiquement, Bob Marley ne paraissait pas altéré par sa maladie rongeante et, s'il donne l'impression de peiner vocalement parfois, c'est surtout parce qu'il est sous-mixé. On rassure : ça ne les empêche pas, sa prose d'écorché et lui, de se frayer un chemin dans cette fabuleuse jungle sonore.



Jethro Tull's Ian Anderson
"THICK AS A BRICK LIVE IN ICELAND"
Eagle

Jethro Tull
"WARCHILD – THE 40TH ANNIVERSARY EDITION THEATRE EDITION"
Warner

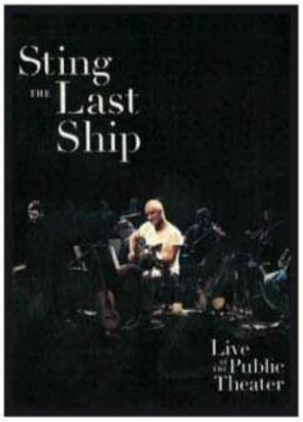
Personne et encore moins les membres originaux de la formation emmenée par le flûtiste Ian Anderson n'auraient certainement imaginé le regain d'intérêt que suscite Jethro Tull depuis une petite dizaine d'années. Au point d'ailleurs que, même si le groupe n'existe officiellement plus depuis 2011, Anderson, pas du genre à décrocher, continue l'aventure en (presque) solo et s'est récemment produit avec le nom du groupe accolé au sien. L'air de rien, il a ainsi donné près de cent quatre-vingts concerts au cours desquels ses musiciens et lui ont interprété, à la suite et sans en oublier une miette, "Thick As A Brick" et "TAAB2 : Whatever Happened To Gerald Bostock ?". Cette tournée marathon, prétexte à rejouer le cinquième album du Tull et sa suite de 2012 manigancée par Anderson seul, est passée par l'Islande, pays très musical, où les amateurs de blues-(ba)rock, semblent presque aussi nombreux qu'au Royaume-Uni et ont moins d'œillères que leurs homologues, au hasard, français. Parce que le destin financier d'un groupe est aussi imprévisible qu'impénétrable, on a pu constater que si Eagle publiait les enregistrements live de Jethro Tull et les ébats actuels de Ian Anderson, c'était toujours Parlophone (désormais distribué par Warner) qui détenait les droits des disques studio du groupe. Ce label est donc habilité à rééditer, de très belle manière dans le cas de cette version cossue (quatre galettes dont deux DVD) des quarante ans de "War Child", échantillon caractéristique, un fonds de catalogue qui a fait le bonheur des ex-fumeurs d'herbe bleue et ne devrait laisser indifférent aucun jeune assez gonflé pour s'y plonger en 2015.

Skip The Use
"LITTLE ARMAGEDDON TOUR"
Polydor

On peut reprocher beaucoup de choses, voire tout, à Skip The Use — certains ne s'en privent pas — mais nier que, sur scène, le groupe envoie le bois et toute la forêt en fait, tiendrait de la faute professionnelle. A force d'écumer les routes de France (principalement) depuis la fin de la décennie précédente, les Lillois se sont constitué un public de fidèles particulièrement sensibles à leur rock ouvert à tout (le funk, l'electro et même le ska). A l'heure où la pop française est d'abord affaire de chapelles fréquentées par des culs pincés qui découvrent les années 80 à l'âge des premiers cheveux blancs, que cinq types, qui donnent autant sur les planches, ratissent aussi large et avec un tel succès fait tout de même plaisir. Comme par hasard, c'est le passage du groupe par sa bonne ville de Lille, consécutif à la parution de son second album pour une major ("Armageddon" mis en boîte avec la complicité de Dimitri Tikovoï), que consacre ce live (disponible en double CD, DVD et combo double CD + DVD). Le show est sobre, éclairé et *scénographié* par Maxime Lepers (Birdy Nam Nam, Yuksek, Wax Taylor), et superbement filmé par Fred Fiol. Vêtus de noir, les musiciens assurent derrière Mat Bastard, le longiligne, élastique et déjanté meneur de revue qui met autant d'énergie à balancer ses vers qu'à haranguer la foule. On remarquera que tandis que la plupart des groupes de rock actuels, à l'instar de U2, méritent des claques à jouer au click (avec des séquences derrière pour épaissir le son de leur musique), ce qu'on entend de Skip The Use en live, c'est ce qu'il a à offrir : beaucoup de son sans artifices.

Leonard Cohen
"LIVE IN DUBLIN"
Sony

La faute aux éditeurs, certainement convaincus par des études de marché qui se sont substituées, depuis longtemps, aux convictions et intuitions qu'ils n'ont de toute façon plus, cette rubrique référence beaucoup de DVD et Blu-ray musicaux de classic rockers. C'est-à-dire qu'il y est question de concerts filmés de musiciens d'âge mûr à qui les plus jeunes doivent presque tout, certes, mais que certains journalistes, pour montrer qu'ils sont à la page, rechignent à chroniquer. Avec Leonard Cohen, on explose ce cadre. A quatre-vingts balais, le Canadien est plutôt ce qu'il convient d'appeler un *jurassic folker*. Oui, il est plus vieux que Bob Dylan, ce qui, sur le papier, paraît fou. Et comme Dylan, Cohen a le vent en poupe. Depuis son retour sur scène à la fin des années 2000, et profitant que la presse boboïsante le porte aux nues, ce bon Leonard alterne albums studio et enregistrements live. Dans ce document d'Ed Saunders capté à Dublin et disponible en version digipak (avec trois CD du même concert), il chante un peu en donnant l'impression de passer son temps (qui paraît long dans certaines chansons) à chercher ses clefs par terre, mais que vaudra-t-on à son âge ? Une chose est sûre : le créateur de "Suzanne" ne s'est pas ramolli avec le temps car dans les années 60, déjà, il ne brillait pas par ses excès vocaux ou son jeu de scène. Sorte d'Yves Montand sans la gouaille ritale, qui préfère aller à pied qu'à bicyclette, Cohen est le dernier poète de la pop d'avant, sorte de vestige, à lui tout seul, d'une époque, sage en apparence, mais qui refuse de se taire parce que ne rien avoir à dire n'était pas son genre.

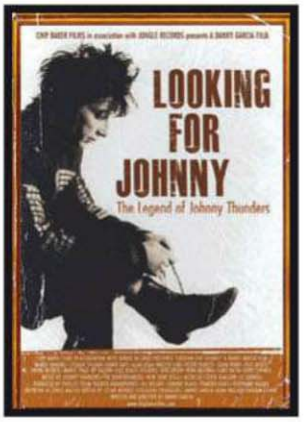


Sting

"THE LAST SHIP/ LIVE AT THE PUBLIC THEATER"

Polydor

Pas besoin d'être né dans un port (ou à proximité de la mer) pour comprendre et aimer Sting mais, dans le cas de son dernier album studio paru en 2013, ça aide. En effet, "The Last Ship", son premier disque de chansons originales depuis "Sacred Love" en 2003, rassemblait des chansons écrites par le musicien pour une comédie musicale du même nom. Sting y rendait hommage aux habitants et ouvriers de Wallsend, ville anglaise dont il est originaire, réputée pour son chantier naval et ses montagnes de fer, bien plus hautes que les toits, qu'il apercevait, étant gosse, d'un peu partout. Pour l'album et la scène, l'ancien *Policier* a fait appel à d'autres collègues nés au Nord-Est de l'Angleterre : Jimmy Nail (chant), Kathryn et Peter Tickell (violon, cornemuse et mandoline) et The Wilson Family, une chorale grisonnante mais qui se comporte certainement aussi dignement sur les planches qu'au pub. Loin de la new wave qui l'a fait connaître, des dérives jazz qui ont caractérisé ses débuts en solo et des chansons pop dorées sur tranche qu'il a enquillées dans les charts du monde entier avec une régularité qui fait au moins l'admiration de son banquier, Sting et sa bande font ici dans l'historico-social mais avec un enthousiasme qui transcende les genres. Arrivé sans encombre à l'âge où se retourner sur soi-même, pour contempler le chemin accompli et mieux appréhender celui qu'il reste, est le propre des grands hommes, Sting s'est payé le luxe d'une ambitieuse sortie de route illustrée par cette version concert, filmée par Paul Bozymowski, d'un album qui brille par son côté nostalgique et l'a sûrement remis en phase avec lui-même.



"Looking For Johnny"

Jungle

C'est l'histoire d'un rocker comme on n'en fait plus. Un gamin du Queens qui a sévi dans un des trois groupes réellement mythiques du rock américain des années 60 et 70 (avec le Velvet Underground et les Stooges) qui est passé comme une comète dans le ciel d'une époque qui ne manquait pas d'étoiles, mais dont les plus attachantes, curieusement, n'étaient pas forcément les plus scintillantes. Réalisé par Danny Garcia dont le précédent documentaire ("The Rise And Fall Of The Clash") avait quelque peu déçu (chroniqué dans R&F 561), "Looking For Johnny" est bien mieux fichu. La bonne idée de Garcia a été de se faire raconter la saga météorique et particulièrement destroy vers la fin par ceux qui ont côtoyé Johnny Thunders. Et qui l'ont aimé. La précision est d'importance car, en plus de sa gueule d'ange fracassée, Thunders avait de réelles qualités de guitariste, showman et songwriter, qui en ont fait un des musiciens les plus attachants de sa génération. Avec les New York Dolls, en plein mouvement punk avec ses Heartbreakers, puis en solo, tandis que la plupart de ses congénères crachaient à la gueule de l'humanité (qui le leur rendait bien), il souriait aux journalistes et n'hésitait pas à passer du temps avec les groupes qui faisaient sa première partie. Et à leur proposer de la drogue. Dans "Looking For Johnny", le flot de louanges de la majorié est pondéré par ceux qui lui reprochent d'en avoir consommé trop et d'avoir contaminé les autres. Entre autres interviewés incontournables (Sylvain Sylvain, Bob Gruen, Peter Perrett, Leee Black Childers, Marty Thau...) dont les propos filmés sont intercalés entre des images d'archives souvent inédites, on retrouve Henri-Paul et Marc Zermati. Ils ont vécu cette folle tourmente de l'intérieur et savent exactement de quoi ils parlent. ❑

PAR HUGUES CORNIERE

Légendaire

Juke-box

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Ce juke-box Wurlitzer 2104, fabriqué entre 1956 et 1957, peut accueillir 52 disques 45 tours.

Ces grosses machines éclairées de mille feux sont devenues, dans les années 1950, un des symboles du rock'n'roll. Présents dans la plupart des cafés jusqu'au début des années 1980, puis tombés en désuétude, les juke-boxes n'ont pourtant pas fini de faire rêver...

Comme on l'a vu dans l'histoire du vinyle (*cf* R&F 507), les premières machines de reproduction sonore de Cros, Edison ou Bell ont, à leurs débuts, un usage essentiellement public ou forain. De là à inventer le concept de *Pay To Play*, il n'y a qu'un pas, franchi dès la fin des années 1880. Le premier, en 1888, est l'Anglais Charles Adams-Randall, qui dépose le brevet d'un phonographe à cylindres à monnayeur. Le 23 novembre 1889, au Palais Royal Saloon, un restaurant huppé de San Francisco, les Américains Louis Glass (1845-1924) et William S Arnold présentent un lecteur de cylindres de cire actionné par un *nickel* (pièce de 5 cents), muni de trois paires d'écouteurs ressemblant à des stéthoscopes de médecin. Ils baptisent sans grande imagination leur invention *Coin Actuated Attachment For Phonographs*. Cette espèce de borne d'écoute va connaître un certain succès dans diverses expositions ou conférences un peu partout aux Etats-Unis. Bientôt, d'autres machines apparaissent, de nouveaux brevets sont déposés, et ces drôles de boîtes à musique commencent à équiper de nombreux débits de boissons. Les bistrots et les bars vont se révéler source de profit à la fois pour les fabricants d'appareils mais aussi pour les propriétaires de ces établissements, les manufacturiers n'hésitant pas à enregistrer à la fin de chaque cylindre des messages comme : *"Allez au bar et payez-vous un verre"*... Les premiers mécanismes à multi-sélection voient le jour en Allemagne avec l'*Hydraphonograph* de Runge & von Stermann en 1897. D'autres fabricants européens ou américains développent à leur tour des appareils à sélection multiple, mais ces technologies restent encore très coûteuses et quasiment impossibles à produire en série. L'installation des premiers phonographes à pièces dans les tripots et dancings du Sud des Etats-Unis réservés à la communauté noire (*juke joints*, en argot local) va être à l'origine d'une nouvelle appellation pour ces ustensiles aux noms souvent imprononçables : *juke-box*.

La disparition progressive des cylindres au profit des disques plats dans la seconde moitié des années 1900 va permettre une mise en œuvre plus simple pour ces mécaniques de précision. En 1920, en France, Pierre Bussoz (1872-1958) invente le bussophone, appareil entièrement mécanique, capable de lire 20 disques 78 tours. A l'époque, les moteurs des gramophones sont à ressort et l'invention de Bussoz utilise également un remontoir à manivelle pour son fonctionnement.

En 1932, Bussoz perfectionne sa machine grâce à un système électrique capable de retourner les disques. L'année suivante, l'Américain Farny Wurlitzer (1883-1972), fils de Rudolf Wurlitzer, un fabricant d'orgues et de pianos mécaniques à North Tonawanda, dans l'Etat de New York, achète le brevet du mécanisme de changement de disque *Simplex* et place son créateur, Homer Capehart (1897-1979), à la tête du marketing, pour lancer une branche *Visible Record Changers* — il ne supporte pas le terme *juke-box*, trop vulgaire selon lui. En 1933 sort le premier modèle, *Debutante*, suivi par le P10 en 1934 et par de nombreuses autres machines. A la fin des années 1930, les ventes de Wurlitzer atteignent 45 000 exemplaires annuels.

Les premiers modèles de la compagnie sont inspirés du style Art déco mais, en 1935, l'arrivée du designer Paul Fuller (1897-1951) et l'influence des lignes *streamline* transforment de manière radicale l'aspect des juke-boxes Wurlitzer. Les formes s'arrondissent, des décorations en verre rétro-éclairées font de ces machines de véritables œuvres d'art, comme le célèbre *850 Peacock*, sorti en 1941. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, la concurrence devient rude avec Seeburg et Rock-Ola, tous deux basés à Chicago. A partir de 1950, les premiers 45 tours microsillon apparaissent, et les juke-boxes se mettent à la page. A lecture horizontale ou verticale, ces mécanismes à carrousel où le disque vient se poser sur le plateau, suivi par le mouvement du bras de lecture qui présente le diamant sur le sillon offrent un spectacle toujours aussi magique, que la chaleur du son de leurs amplis à lampes vient encore sublimer.

Le nom Wurlitzer a été racheté et, depuis 1989, à Hüllhorst — près d'Hanovre, en Allemagne — des classiques des années 1940 et 1950 sont reproduits, désormais équipés de chargeurs CD ou de lecteurs mp3, ainsi que deux modèles passant de bons vieux vinyles. En juillet 2006, Wurlitzer arrive dans le giron de Gibson qui poursuit, depuis, la commercialisation des produits de cette marque légendaire. ❑

Pour en savoir plus: www.gibson.com/Products/Wurlitzer/Jukeboxes

Photo © Artcurial

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros
+ le DVD
"Feast Of Friends"
des Doors

71 € seulement
au lieu de ~~106,75 €~~
soit 33% de remise

Le premier et le seul film réalisé par les Doors sur les Doors !

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **62 €** au lieu de 75,60 € soit **18 % de réduction.**

ROFP154A

OPTION 2 1 an soit 12 numéros + le DVD "Feast Of Friends" des Doors ❒ Blue Ray ou ❒ DVD **71 €** au lieu de 106,75 € soit **33% de remise**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❒ Chèque bancaire ❒ CCP Paris 115 915 A 020

❒ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❒ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2015**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/04/2015 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,30€ et le Blue Ray pour 31.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Bas du front

"BATTLEFIELD HARDLINE", chez EA, pour PS3 et 4, Xbox360 et One et PC, a une vraie tête de putschiste. Le genre de titre à rêver aux grands soirs, lorsqu'il parviendra enfin à détrôner ses plus fervents adversaires. Comprendre *concurrents*. Au royaume du FPS, il est devenu compliqué, pour ne pas dire plus, de rivaliser avec les cadors en matière de flingage universel et virtuel. Comme le chantait Booba : *"Si tu veux t'asseoir sur le trône, faudra t'asseoir sur mes genoux."* Comment faire alors, quand on veut être calife à la place de, renverser le roi des rois, le monolithe, la pierre angulaire : "Call Of Duty" ? La tâche est rude, le parcours miné et les espoirs minces. Une lumière, pourtant, semble briller, au loin. Ce nouvel épisode de la franchise Battlefield va peut-être bouleverser la hiérarchie. L'inspecteur Nick Mendoza est un flic plus Harry que Pinot, moins démocrate que fonceur. Son truc : éradiquer coûte que coûte la délinquance. Avec lui, une équipe franchement motivée qui va l'accompagner pour une campagne solo débridée, où il sera surtout question de carnage, de carnage et encore de carnage. Certes, les plus légalistes auront la possibilité de faire les choses dans les règles, en tentant d'obtenir des renseignements sans éclater un crâne, en attendant les mandats appropriés, en arrêtant les suspects sans forcément les exploser au gros calibre. Ce volet offre de nombreuses innovations comme le scanner, outil indispensable pour progresser sans se faire systématiquement repérer par les méchants, comme quand il détecte les alarmes par exemple. Ou le mode *diversion*, avec lequel il est possible d'enfumer ses ennemis, en jetant une douille, pour mieux les contourner ou leur tomber dessus sans bruit. On pense d'ailleurs ici souvent à la finesse et à l'efficacité d'un "Metal Gear Solid". Mais cela reste une option. Les plus belliqueux, s'ils le désirent, fermeront les yeux et fonceront, à leurs risques et périls parce qu'une fois la guerre déclenchée, il s'agira d'être costaud, voire chanceux, pour y survivre. Quant à ceux qui préfèrent le principe du mode *multijoueurs*, ils pourront choisir entre incarner le bien ou le mal. Et plongeront alors dans une aventure ultra speed où, là, tous les coups sont vraiment permis, voire plus. "Battlefield Hardline" porte très bien son nom et dévoile une longévité tout à fait enthousiasmante. Et si son scénario n'a rien de révolutionnaire, sa fluidité, son rythme et ses nombreuses propositions en font véritablement un futur grand. Un possible candidat au trône. Impressionnant.

En attendant le coup d'état, **"CALL OF DUTY ADVANCED WARFARE HAVOC"**, chez Activision, dernier titre en date chroniqué ici l'année dernière, poursuit son règne sans partage en offrant à ses millions de fans terriens un DLC (comprendre *downloadable content* ou contenu téléchargeable) sur le Xboxlive, PS et PC, histoire de prolonger l'aventure et d'augmenter encore un peu plus le désir chez le joueur agressif. Avec quatre cartes multijoueurs, une arme supplémentaire et un nouveau mode de jeu : le *Exo Zombies*, où il est surtout question d'exterminer des bataillons de zombies. Une cerise sur le gâteau habituelle chez "Call Of Duty" depuis quelques années maintenant. Bref, de quoi patienter bien tranquillement jusqu'au prochain chapitre.

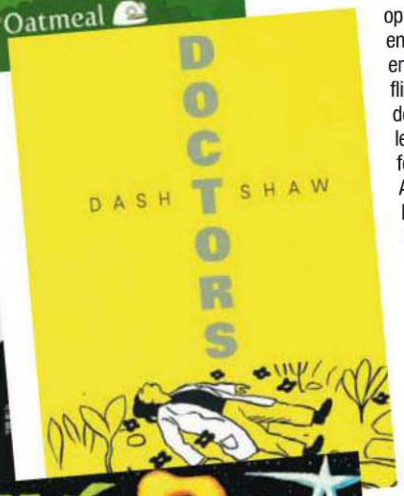
Et question massacre de morts-vivants, **"ZOMBIE ARMY TRILOGY"**, chez Rebellion, pour PS4, XboxOne et PC, est *la* bonne nouvelle de ce début 2015. Disponible aussi bien en téléchargement numérique qu'en physique, ce titre culte, sordide, sanguinaire et ultra violent débarque enfin sur les consoles, après avoir édifié sa propre légende d'abord uniquement sur PC. Et là, difficile de ne pas verser une larme devant autant de promesses tenues et de fantasmes concrétisés. Avec pas moins de 15 missions en mode solo, un mode survie en coop juste à tomber, le jeu offre une toute nouvelle troisième campagne, un mode horde flambant neuf, des personnages inédits et des heures et des heures de massacre de nazis zombies. Berlin, 1945 : Hitler, plutôt mauvais joueur, ne supporte pas de s'avouer que c'est bientôt fini. Alors, au lieu de simplement se suicider, il décide de balancer son ultime secret. Et boum ! Des milliers de morts-vivants fanatiques se pointent et le carnage peut débuter. Bourrin ? basique ? bas du front ? Oui, oui et oui ! Et c'est en cela que ce titre est une bénédiction, une bombe absolue, un chef-d'œuvre gore, un FPS impitoyable, définitif, parfait. On se marre non-stop tout en tremblant un peu, on frissonne et on exulte, on crache des balles sans jamais souffler et on en redemande (les Ramones ou Black Flag à toute berzingue en guise de bande-son sont recommandés. Black Sabbath n'est pas mal non plus). ❑

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

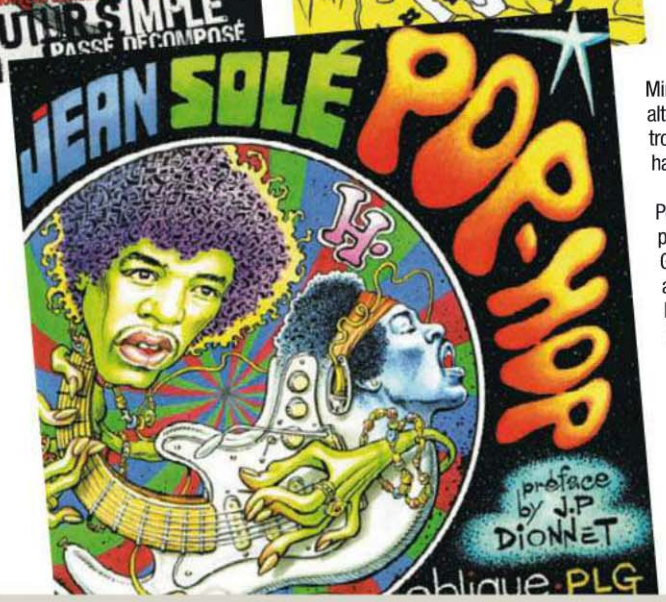
Hippie punk

Qui pouvait imaginer qu'un jour un dessinateur vraiment humoristique surgirait des ruines de Seattle, ville jadis connue pour avoir été la capitale du grunge ? Eh bien, c'est fait en la personne de Matthew Inman, un jeune qui a parfaitement su utiliser la toile d'araignée pour se faire connaître avec "The Oatmeal", site sur lequel il a publié quelques-unes des planches les plus poilantes consacrées au génie de la bêtise humaine. C'est donc avec un intérêt plus que certain que tous les bédévores vont se précipiter sur l'étude comparative **"Pourquoi Les Ours Ne Portent-Ils Pas De Slip ?"** (Hugo-Desinge) où, passées les premières pages effectivement consacrées à l'animal qui a inspiré Winnie l'Ourson, l'auteur se déchaîne surtout sur les multiples travers du monde moderne. Si l'ouvrage ne propose guère de solution pour être moins gland, il a tout de même l'immense avantage de valoir son pesant d'éclats de rire.



Dash Shaw poursuit son étonnant petit bonhomme de chemin entre surréalisme et technique informatique de pointe. Son nouvel opus s'appelle **"Doctors"** (Çà & Là) et — faut-il s'en étonner ? — entraînera le lecteur dans un univers de science-fiction dont la technologie employée pour le bonheur du peuple est tout de même vachement flippante. Ce coup-ci, il est question d'une machine, le Charon, qui permet de s'introduire dans l'esprit des personnes tout juste décédées pour les ramener à la vie pendant quelques jours. Evidemment, c'est cher, forcément réservé aux nantis et... source d'emmerdements au final. Avec cette nouvelle interprétation à rebours du nocher des Enfers, Dash Shaw propose aux amateurs d'anticipation un récit pictural un brin cauchemardesque qui fait réfléchir quant aux futurs bienfaits que réserve la science à tout prix.

Adepte du baroud, Cromwell, personnage hors norme, a l'habitude de faire exactement le contraire de ce qu'on attend de lui. Ainsi, pour les nouvelles aventures de **"Anita Bomba"** (Week End On Mars/ Akileos), c'est sous la forme du format pulp US qu'il a décidé de publier les nouvelles planches de sa punkette du futur qui nous revient toujours aussi teigneuse dès qu'il s'agit de faire régner son ordre moral. Entouré d'une équipe de fidèles comme le scénariste Eric Gratien et l'ultra prometteuse association Catmalou et Edith (deux filles dont les strips "Les Brèves de Mimosa" sont simplement énormes), "Anita Bomba" est supposé alterner un numéro *making of* et un autre purement BD tous les trois mois jusqu'à la fin du monde. Bon, comme le contenu est hautement explosif, cette BDzine sera à manier avec précautions.



Père de Super Dupont, Jean Solé est, sans le savoir, le dessinateur préféré des punks. En effet, grâce à ses multiples illustrations du Guide du Routard, ce sont des générations de hippies qui se sont offert ampoules et dysenterie aux quatre coins du monde tout en portant un lourd sac à dos. Parfois, il y en a même qui se sont perdus en route, pour la plus grande joie de tous ceux qui détestent sentir l'odeur du patchouli pendant les concerts. Cet homme est donc un monument du punk et c'est pour ça qu'il est obligatoire de découvrir **"Pop-Hop"** (Oblique – PLG) qui regroupe toutes les interprétations de pochettes connues réalisées par le grand homme au temps de feu le journal (A Suivre). Dommage, les chroniques ont sauté mais il reste quand même un agréable format carré qui met bien en valeur une belle succession de vignettes loufoques qui revisitent aussi bien Beatles et Hendrix que Little Bob Story. ❑

Le gros plan du Géant

Version la plus simple et efficace de la bande-dessinée : la pochette de disque. En une case, tout est dit. Partant (certainement) de ce constat, Pascal Comelade a sorti ses pinceaux, ses pots de peinture (acrylique ?), la colle et les ciseaux et mis un beau boxon dans sa discothèque pour reproduire au même format cent-trente-huit pochettes de simples et de EP dans le style inimitable qui est le sien dès qu'il s'agit de s'exprimer. Après visionnage au coin du radiateur à bain d'huile, son "Avis Aux Inventeurs d'Epaves" (Because) est une bien jolie promenade très colorée des origines du rock'n'roll au punk, en passant par les sixties aussi bien garage que psyché. Soucieux de livrer quelques-unes de ses sources, l'ami Comelade a également pris soin d'emballer l'engin entre deux tranches de vinyles et huit titres des Stones, MC5, James Brown, etc, en prime à la sauce du maître. C'est fun, apaisant et, malheureusement, tiré à seulement trois cents exemplaires. Alors *run for your life* avant qu'il ne soit trop tard.

Livres

PAR AGNES LEGLISE

Groupisme

Souvenirs Du Vrai Sid Vicious, A Vicious Love Story

TEDDIE DAHLIN

New Haven Publishing Ltd

"Ah si tu t'imagines fillette fillette, ah si tu t'imagines que ça va durer toujours, ce que tu te goures, fillette fillette", disait le poète. Mais la petite Norvégienne Teddie Dahlin, à l'âge tendre de seize ans, n'était pas au courant semble-t-il quand elle a rencontré en 1977 Sid Vicious à Trondheim et a donc cru alors que sa micro-aventure avec lui était une vraie idylle. Et elle ne l'avait toujours pas compris quand trente ans plus tard elle a décidé d'en écrire un livre, aujourd'hui traduit en français sous le titre de "Souvenirs du *Vrai (c'est eux qui soulignent)* Sid Vicious, A Vicious Love Story" titre légèrement trompeur vu que la love story a duré quarante-huit heures grand max, ce que beaucoup d'entre nous auraient donc tendance à appeler dans nos vraies vies de pas stars du rock, un coup d'un soir mais qui, sous sa plume, devient près de trois cents pages, soit un quart de "Belle Du Seigneur", écrit gros certes mais quand même c'est beaucoup pour deux jours de groupisme. Calmons le suspens tout de suite, contrairement à ce qui est aussi annoncé, le Sid Vicious décrit comme vrai dans le titre est ici exactement comme le faux alors, comme celui qu'on connaissait, sale, défoncé et mauvais bassiste, à la seule différence notable que l'auteur manifestement énamourée le décrit en quasi beau gosse, invraisemblance absolue pour quiconque a jamais croisé le boutonneux en manque et en manque de soins orthodontistes. Noter qu'on ne saurait cependant reprocher à l'auteur une quelconque mauvaise mémoire vu qu'elle réussit le prodige de se souvenir trente-cinq ans après, de chaque mot, chaque regard, chaque échange durant ces quarante-huit longues longues heures. Vous l'aurez compris, biographiquement parlant, l'angle romantique ne va surement pas passionner le lecteur de plus de quatorze ans mais reconnaissons au livre le mérite de raconter tout de même une facette plus intime, plus simple des Sex Pistols et de peindre, ne fut-ce qu'incidemment, une juste et réaliste description de la vie d'un groupe en tournée dans ces années-là, avant la professionnalisation et le gigantisme à venir.

Incandescents

FRODE GRYTTEN

Buchet Chastel

Quatre ans plus tard précisément, en 1981, les Clash, l'autre grand groupe punk, en tournée promo pour l'album "Sandinista", arrivaient à New York pour des concerts au Bond's Casino qui allaient se révéler si courus — et depuis légendaires — que les Clash en doublèrent le nombre, aiguillonnés par Bernie Rhodes leur ambitieux manager. C'est sur le tarmac brûlant de JFK que Frode Grytten, écrivain norvégien — oui, c'est sans doute la seule fois où deux auteurs norvégiens seront simultanément cités dans ces pages — cueille les quatre musiciens aux bananes défraîchies par la chaleur et débute ainsi son roman "Incandescents". Vif récit à plusieurs voix où successivement chaque musicien s'exprime, le roman raconte ainsi le séjour new-yorkais vu par leurs yeux et dresse du coup non seulement des portraits croisés de chaque membre du groupe mais esquisse aussi l'avant, les origines, les parcours, les espoirs et l'après, les évictions, départs, interrogations, toute la courte vie ultérieure du groupe qui disparaîtra quelques mois plus tard. Le truc c'est que Frode Grytten est un talentueux écrivain et qu'il réussit, lui, ce que la plupart des écrivains ratent quand ils traitent de rock, c'est-à-dire qu'il n'emprunte pas artificiellement le sujet pour nous rappeler ses propres petits fantasmes d'adolescent fan de rock — ce qu'il a incontestablement dû être — mais redonne vie à ce passé ardent en rédigeant là non pas une énième biographie, quoique "Incandescents" puisse aussi en tenir lieu, mais bien une œuvre littéraire à part entière.

Franz Ferdinand - La Tournée Des Grands-Ducs

ALEX KAPRANOS

Rouergue

Rock star peintre amateur, on connaissait, rock star mécano aussi ou même rock star golfeur mais jamais on n'avait croisé de rock star food writer. On dit *food writer* en anglais à dessein parce que critique gastronomique, la traduction française, ne s'applique pas du tout au cas unique d'Alex Kapranos, chanteur des Franz Ferdinand dont le livre "La Tournée Des Grands Ducs" sort enfin en français. Évidemment, quand on tourne mondial, on se nourrit local et c'est donc le thème de ces courts textes qui chantent la curiosité culinaire bien plus que la classique gastronomie. Précisons que Kapranos a été chef jusqu'à ses trente ans, quand il a quitté, parcours improbable, la cuisine pour devenir chanteur de rock et qu'il a donc gardé de ces années-là le goût et l'attention particulière à la nourriture parfois bizarre et toujours imprévisible que ses voyages autour du monde l'ont amené à tenter. Précisons également que bien sûr, ce qu'on mange nous constitue plus que tout, littéralement et que bien sûr, notre passé comestible est une parfaite illustration de notre passé tout court et c'est donc plein de ces réminiscences et de ces souvenirs que Kapranos nous raconte ces voyages intérieurs que sont aussi ces repas plus ou moins exotiques. La première délicieuse découverte c'est que Kapranos, chanteur cuisinier aventurier goûteur, est aussi un écrivain succulent et les textes délectables au menu sont plein de saveurs délicates et de parfums évocateurs. Kapranos, qui se révèle ici un épatant écrivain tout à fait chevronné, raconte non seulement le contenu de ses assiettes mais aussi le monde qui tourne autour, ceux qui les cuisinent, ceux qui les mangent et sous sa plume sympathique et très british, comme dans les meilleures maisons, jamais le soufflé ne retombe.

Fun House, Les Années Rock&Folk

PAUL ALESSANDRINI

Le Mot Et Le Reste

Gageons que peu d'entre vous ignorent qui est Paul Alessandrini, une des signatures les plus connues de l'histoire de Rock&Folk, arrivé en 1969 sous l'égide de Philippe Koechlin, le fondateur et rédac' chef historique du journal, pour sept années de collaboration fructueuse, d'articles pionniers et de matchs de football légendaires. Du jazz au reggae, de Robert Fripp à Roxy *cinq étoiles* Music, de Bob Marley aux New York Dolls, Alessandrini a toujours su, dans une langue sobre et claire, ouvrir le panorama musical de ses lecteurs et apporter l'expertise sous la facilité apparente et la sophistication intellectuelle derrière la critique musicale. Florilège de ces années d'écriture là, "Fun House, Les Années Rock&Folk" égrène donc les longs articles fouillés sur les rencontres phares et les concerts exceptionnels de cette partie de sa carrière et dresse ainsi un tableau complexe de la scène musicale et de l'effervescence de la culture en cette décennie plus que florissante. Avec une pensée pour sa femme Marjorie Alessandrini, disparue il y a peu et dont le tendre portrait en couverture rappelle comme ces temps sont enfuis. ❑

Photo Bruno Berbessou

Absolutely live

Cradingue et dégénéré

Foo Fighters

25 JANVIER, STADE MARACANA (RIO DE JANEIRO)

Peut-on faire plus *stadium rock* qu'un show de Dave Grohl au Brésil ? Parmi les premières dates immanquables de la tournée Sonic Highways, les Foo Fighters ont ainsi régalé des dizaines de milliers de *cariocas* déjà en condition carnavalesque à l'ombre du Corcovado, en entamant leur set de 2 h 30 avec "Something From Nothing", puis en déployant les habituels hits fédérateurs : pour le meilleur ("Breakout", "My Hero", "Best Of You") et hélas parfois pour le pire avec des versions façon Floyd du pauvre, étirées et boursouflées, ainsi qu'avec une longue parenthèse intimiste à base de reprises, la meilleure étant ce "Stay With Me" des Faces.

JEAN-CHARLES DESGROUX

Les Wampas

6 FEVRIER, LE TRIANON (PARIS)

Après quelques années partagées entre une carrière solo et le Familistère rock, Didier Wampas semble avoir fermé la parenthèse pour se consacrer à la promotion du nouvel album des Wampas pour, au moins, le temps d'une vraie tournée. Pour cette première date parisienne, le public a eu très chaud suite aux exploits du chanteur affûté qui n'a rien trouvé de mieux que de percuter une crash barrière lors du concert de la veille. C'est donc sur une jambe que le débat commence. Bon, c'est simple, un concert des Wampas avec un chanteur diminué, ce n'est pas trois guitares qui vont compenser le manque... Reste tout de même une communion sans faille avec un public participatif qui aura parfaitement servi de prothèse à son chanteur préféré.

GEANT VERT

Viet Cong

9 FEVRIER, POINT EPHEMERE (PARIS)

Tous les spécialistes du rock sérieux, amateurs de Shellac et autres férus de post rock semblent avoir fait le déplacement pour voir en vrai le groupe de Calgary. Le quartette emmené par le bassiste-chanteur Matt Flegel met dès son arrivée l'assistance en ébahissement. On s'aperçoit que le groupe qui sort ces jours-ci un premier album ténébreux et raide est une terrifiante machine live. "March Of Progress" qu'on prenait pour un délire synthétique, est en fait intégralement joué par des humains. Le batteur est une bête métronomique, l'un des guitaristes joue d'une 12-cordes qui ne sonne absolument pas sixties et tout ce beau monde atteint, après avoir joué le tubesque "Continental Shelf", de violentissimes climax sur "Bunker Buster" ou "Death" et ses coups de boutoir.

BASILE FARKAS

The Fat White Family

Photo Kevin Pailler

The Fat White Family

12 FEVRIER, POINT EPHEMERE (PARIS)

Estampillés nouvelle meilleure arnaque en raison de la hype dont bénéficie le groupe outre-Manche depuis quelque temps, les sept Fat Whites investissent l'exiguë scène du Point Ephémère avec la ferme intention de museler leurs derniers détracteurs. Cradingue et dégénérée comme sa musique, la joyeuse bande en grande forme menée par le charismatique Lias Saudi, livre une petite heure de son pastiche rock, country, punk laissant la salle abrutie par le stupéfiant spectacle d'apocalypse et l'impression d'inachevé due à la parfaite absence de rappel. Primordial donc d'applaudir cette (vaine ?) démarche nihiliste qui consiste à rendre la musique à son auditoire le plus fervent. Les prolos de la FWF s'exécutent pour les maudits, outsiders et ceux qui ne veulent pas grandir. Et sont par conséquent essentiels à cette sinistre époque.

MATTHIEU VATIN

The Divine Comedy

Photo Patrice Guino

The Divine Comedy

12 FEVRIER, PHILHARMONIE DE PARIS

Après plusieurs années d'absence, Neil Hannon et Divine Comedy reviennent dans la capitale pour un concert de prestige (qui a affiché rapidement complet) dans cette Philharmonie récemment inaugurée. Entouré de 6 musiciens, le dandy irlandais a concocté pour l'occasion une sélection de ses meilleurs titres. Il faudra une bonne demi-heure pour que la pop baroque de la formation prenne toute son ampleur, avec un public étrangement calme, lui aussi certainement très impressionné par la majesté des lieux. L'entracte au milieu d'un concert de plus de deux heures n'entrave pas cette montée en puissance. Neil Hannon cabotine comme jamais sur "Booklovers" et la soirée culmine avec une très belle interprétation du tétanisant "Our Mutual Friend", enchaîné par "National Express" devant une salle conquise et debout.

PATRICE GUINO

C'est bon, les gars !

Kitty, Daisy & Lewis

19 FEVRIER, PIAS NITES, MAROQUINERIE (PARIS)

La séance de préchauffage est assurée par James McMurtry, as de la douze-cordes et pince-sans-rire actuellement basé à Austin (Texas), considéré comme un des meilleurs paroliers de sa génération. Arrivent ensuite les nouveaux protégés de Nick Zinner (guitariste des Yeah Yeah Yeahs qui rejoindra le groupe sur scène à la fin du set) : Songhoy Blues. Ce quatuor originaire de Tombouctou (nord du Mali), exilé au sud du pays suite à la guerre menée par les rebelles salafistes et emmené par un chanteur à l'énergie communicative, propose un *political rock* teinté d'*afrobeat*, à la manière d'un Clash de l'Afrique de l'Ouest ! Enfin, c'est dans une Maroquinerie pleine à craquer que la famille Durham investit la scène sur la musique du "Pop Corn" d'Anarchic System. Les deux filles et leur frangin entament alors une visite en règle du dernier opus ("The Third"), accompagnés comme il se doit par Grazz (le père, guitare rythmique) et Ingrid (la mère, basse) mais aussi du légendaire trompettiste jamaïcain Eddie *Tan Tan* Thornton. Le numéro de chaises musicales entre Kitty, Daisy et Lewis — ils chantent tous les trois mais passent de la batterie au clavier puis à la guitare et vice-versa — est parfaitement rodé et a de quoi faire des envieux chez bon nombre de musiciens... Kitty frappe sa caisse claire presque aussi fort que feu John Bonham tandis que Daisy semble montée sur ressort, à la batterie comme au clavier. Lewis, imposant par son talent et sa classe, rafle en plus la mise auprès de l'auditoire féminin. Après le classique revisité de Canned Heat, "Going Up The Country" qui les avait fait connaître en 2008, le public aura droit à trois rappels.

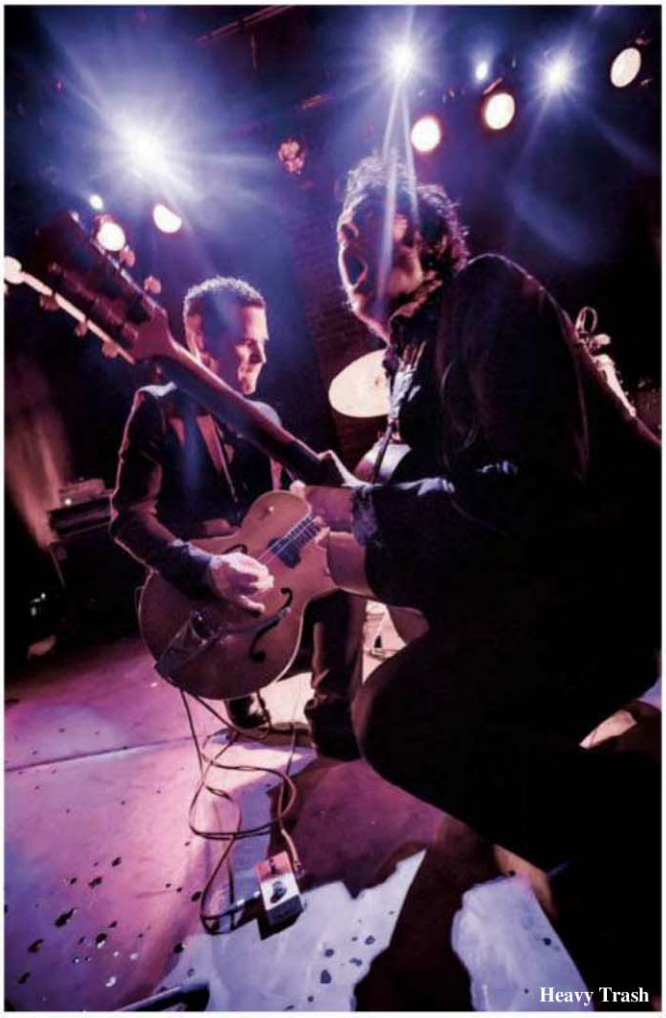
HUGUES CORNIERE

Allah-Las

22 FEVRIER, TRABENDO (PARIS)

L'annihilation définitive du danger commence à nous jouer des tours. Désormais, même un groupe aux chansons talentueuses comme les Allah-Las sont moins excitant sur scène que notre dernière cigarette. Le rock'n'roll a été coupé au somnifère, et nous passons de l'apathie à la mort cérébrale. Ce soir-là, le groupe semblait avoir réglé le limiteur de vitesse. Seuls le chanteur, Miles Michaud, et son percussionniste se réveillaient parfois dans un sursaut : *"Ciel, un public !"* Comme un bon bailleur en fait bâiller un autre, même leur tube "Catamaran" ne réveillera pas le premier rang. Peut-être ne pouvons-nous pas apprécier cette musique, nous qui n'avons pas légalisé l'herbe médicinale. Mais, si cela donne naissance à une génération de peine-à-jouir telle celle-ci, peut-être faut-il regretter l'ère de la prohibition.

THOMAS E. FLORIN



Heavy Trash

Photo Marion Ruszniewski

Baxter Dury

25 FEVRIER, OLYMPIA (PARIS)

C'est entortillé dans des guirlandes lumineuses façon Daft Punk fauché que le dandy grisonnant débarque sur une scène décorée de poupées gonflables empalées sur des pieds de micro. Malgré cette scénographie hollywoodienne et les déclarations d'amour de ce bon vieux Baxter, l'Olympia restera hermétique à l'humour de l'Anglais, à ses claviers dérangés, au parfum gainsbourgien de chansons comme "Happy Soup" ou à l'érotisme désespéré de "Other Men's Girls". Il faudra attendre "Picnic On The Edge" et son irrésistible gimmick de basse pour voir quelques bassins onduler. Le cabot de Wingrave ira chercher avec les dents les applaudissements et ses efforts finiront par payer sur un "Cocaine Man" exigé par la foule. Et c'est par une vieillerie, "Love In The Garden", que Dury tirera la chasse sur cette étrange soirée, comme un ultime pied de nez à une salle frigide qui décidément ne le méritait pas.

ROMAIN BURREL

Hayseed Dixie Heavy Trash

27 FEVRIER, LA MAROQUINERIE (PARIS)

Affiche contrastée pour l'une de ces Nuits de l'Alligator. En première partie Hayseed Dixie, groupe parodique reprenant des standards de hard en version bluegrass, et Heavy Trash, projet rockabilly punk de Jon Spencer et Matt Verta-Ray. On s'attend à trouver amusants les premiers, mais les péquenauds ont plus d'un tour dans la salopette. Reprises du répertoire AC/DC bien sûr, mais aussi un "Bohemian Rhapsody" ébouriffant qui se conclut par "Let's Get It On" ou un hydride de "War" et "War Pigs" très réussi. En comparaison, Heavy Trash semble d'abord un peu trop rodé, presque froid, malgré les incantations de Jon Spencer. Peu à peu, le professionnalisme s'efface derrière la spontanéité et la sueur. Et Jon Spencer saute de scène et disparaît. Pour revenir un peu plus tard se lancer avec Heavy Trash dans un rappel aux airs de deuxième set. Ballades déchirantes, déclaration d'amour au public de fidèles, rock'n'roll et exhumations de vieux titres, c'est bon les gars, la déconvenue du début est oubliée.

ISABELLE CHELLEY

Pond

1er MARS, MAROQUINERIE (PARIS)

Dans une Maroquinerie surpeuplée, Pond ne déçoit pas. En grande forme, le désormais quatuor propose une performance intelligente, très équilibrée, variant avec bonheur les plaisirs entre délires funk ("Elvis' Flaming Star", "Don't Look At The Sun Or You'll Go Blind"), passages plus contemplatifs ("Sitting Up On A Crane") et ballades touchant au sublime ("Medicine Hat", "You Broke My Cool"), tout en se permettant une reprise de "Baby's On Fire" (Brian Eno). L'*arme secrète* du groupe, le frisé rigolard Joe Ryan, brille particulièrement, capable tout autant de ciseler de limpides soli que de soutenir Jamie Terry aux claviers. En toute fin de concert, Pond se mue en groupe heavy/ space rock à deux guitares, pour envoyer "Giant Tortoise" et "Midnight Mass", dopées par le martèlement précis de Jay Watson, le dégingandé Nick Allbrook sautant de scène pour ferrailler dans le public. En rappel, la fabuleuse odyssée pop de "Man It Feels Like Space Again" clôt la soirée en beauté.

JONATHAN WITT

Father John Misty

3 MARS, MAROQUINERIE (PARIS)

Un soir de décembre 2012, Father John Misty, nonchalant et sexy, mettait dans sa poche un Silencio abasourdi, et ce sans le moindre effort apparent. Nul doute alors sur le fait qu'il maîtriserait aisément cette Maroquinerie bondée. Malgré un début de set techniquement hésitant (beaucoup de musiciens pour une si petite scène), Josh Tillman emporte l'adhésion générale en un claquement de doigts. Déclamant avec un vrai sens théâtral les morceaux de ses deux somptueux albums, Father John Misty plane au-dessus du show. Il est de ces types qui font se pâmer les filles et fascinent leurs mecs. Le rappel, si vite arrivé, se termine sur "Everyman Needs A Companion". On a trouvé le nôtre.

JONATHAN HUME

Carl Barât & The Jackals

4 MARS, LA MAROQUINERIE (PARIS)

Au Zénith avec les Libertines, à la Maroquinerie avec les Jackals : la double vie musicale de Barât continue, dans une salle comble et avec un premier concert parisien éblouissant d'intensité et de précision, qui fait la part belle au nouvel album mais également aux titres plus anciens des Libertines ou de Dirty Pretty Things. Le groupe, très au point, s'approprie ces derniers sans problème, en osmose avec son leader, lui-même généreux et en pleine forme. Le résultat est globalement très rentre-dedans, mais les Jackals excellent aussi sur les chansons plus lentes ("Let It Rain") et les titres cultissimes comme "Death On The Stairs". Barât a décidément eu du flair.

BUSTY

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	IMAGINE DRAGONS	"Smoke + Mirrors"	Interscope
02	➤	Drake	"If You're Reading This It's Too Late"	Cash Money
03	➤	(various artists)	"Soundtrack - Fifty Shades Of Grey"	Fifty Shades Of Grey
04	➤	Taylor Swift	"1989"	EMI
05	➤	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
06	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	Capitol
07	➤	Maroon 5	"V"	Interscope
08	➤	Meghan Trainor	"Title"	Epic
09	➤	Nicki Minaj	"The Pinkprint"	Motown
10	➤	Hozier	"Hozier"	Columbia

Classement au 7 mars 2015

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	SAM SMITH	"In The Lonely Hour"	Capitol
02	➤	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
03	➤	Royal Blood	"Royal Blood"	Warner
04	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	Columbia
05	➤	Taylor Swift	"1989"	EMI
06	➤	Led Zeppelin	"Physical Graffiti"	Atlantic
07	➤	Chris Brown & Tyga	"Fan Of A Fan The Album"	RCA
08	➤	Paloma Faith	"A Perfect Contradiction"	RCA
09	➤	Gregory Porter	"Liquid Spirit"	Blue Note
10	➤	Hozier	"Hozier"	Island

Classement au 1er mars 2015

FNAC

Top Pop - Rock

Février 2015

01	➤	BENJAMIN CLEMENTINE	"At Least For Now"	Barclay
02	➤	Fauve	"Vieux Frères Partie 2"	Fauve
03	➤	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
04	➤	Charlie Winston	"Curio City"	Atmosphériques
05	➤	Asaf Avidan	"Gold Shadow"	Polydor
06	➤	Hozier	"Hozier"	Barclay
07	➤	AC/DC	"Rock Or Bust"	Columbia
08	➤	Marilyn Manson	"The Pale Emperor"	Vertigo Berlin
09	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	Warner
10	➤	Woodkid	"The Golden Age"	Pias

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	HOZIER	"Take Me To Church"	Columbia
02	➤	Fall Out Boy	"Centuries"	Island
03	➤	Imagine Dragons	"I Bet My Life"	Interscope
04	➤	Vance Joy	"Riptide"	Atlantic
05	➤	Walk The Moon	"Shut Up And Dance"	RCA
06	➤	Florence + The Machine	"What Kind Of Man"	Fuelled Pop
07	➤	Imagine Dragons	"Radioactive"	Interscope
08	➤	Kid Rock	"First Kiss"	Warner
09	➤	Imagine Dragons	"Shots"	Interscope
10	➤	Imagine Dragons	"Demons"	Interscope

Classement au 7 mars 2015

FNAC

Top Imports

Février 2015

01	➤	(various artists)	"Soundtrack- Whiplash"	
02	➤	Rob Zombie	"Spookshow International Live"	
03	➤	Trent Reznor & Atticus Ross	"Soundtrack - Gone Girl"	
04	➤	King Crimson	"Elements Of King"	
05	➤	Vance Joy	"Dream Your Life Away"	
06	➤	Prhyme	"Prhyme"	
07	➤	Olly Murs	"Never Been Better"	
08	➤	(various artists)	"Native North America Vol. 1"	
09	➤	Pierre Lapointe	"Punkt"	
10	➤	Roch Voisine	"Movin' On Maybe"	

FNAC

Top Vinyles

Février 2015

01	➤	BENJAMIN CLEMENTINE	"At Least For Now"	Barclay
02	➤	Asaf Avidan	"Gold Shadow"	Polydor
03	➤	Bob Dylan	"Shadows In The Night"	Columbia
04	➤	Archive	"Restriction"	Dangervisit
05	➤	Pink Floyd	"The Endless River"	Warner
06	➤	Hanni El Khatib	"Moonlight"	Because
07	➤	Texas	"Texas 25"	Pias
08	➤	Charlie Winston	"Curio City"	Atmosphériques
09	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin IV"	Atlantic
10	➤	Manœuvre & Soligny	"100 Vinyls Incontournables - 45 Tours"	Vinyl Single

STARTER 30

Top Pop Rock

Février 2015

01	➤	CHRISTINE & THE QUEENS	"Chaleur Humaine"	Warner
02	➤	Diana Krall	"Wallflower"	Universal
03	➤	Calogero	"Les Feux D'Artifice"	Universal
04	➤	Benjamin Clementine	"At Least For Now"	Barclay
05	➤	Texas	"Texas 25"	Pias
06	➤	Julien Doré	"Love"	Columbia
07	➤	Asaf Avidan	"Gold Shadow"	Polydor
08	➤	Charlie Winston	"Curio City"	Atmosphériques
09	➤	Scorpions	"Return To Forever"	Sony
10	➤	Brigitte	"A Bouche Que Veux-Tu"	Sony
11	➤	Bob Dylan	"Shadows In The Night"	Columbia
12	➤	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
13	➤	Avener	"The Wanderings Of The Avener"	Universal
14	➤	Indila	"Mini World"	Universal
15	➤	Imagine Dragons	"Smoke + Mirrors"	Interscope
16	➤	London Grammar	"If You Wait"	Warner
17	➤	Ibeyi	"Ibeyi"	Wagram
18	➤	Hozier	"Hozier"	Island
19	➤	Sia	"1000 Forms Of Fear"	Sony
20	➤	Led Zeppelin	"Physical Graffiti"	Atlantic
21	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	Capitol
22	➤	AC/DC	"Rock Or Bust"	Columbia
23	➤	Zaz	"Paris"	Warner
24	➤	Skip The Use	"Little Armageddon Tour"	Universal
25	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	Warner
26	➤	Mark Ronson	"Uptown Special"	Sony
27	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	Parlophone
28	➤	Woodkid	"The Golden Age"	Pias
29	➤	Pink Floyd	"The Endless River"	Warner
30	➤	Jul	"Je Trouve Pas Le Sommeil"	Starter

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Avril 1975 R&F 99

David Bowie présente "Young Americans" et *"une nouvelle élégance rétro années 30, cheveux en arrière, veste courte et chaussures plates"*. Mais le beau David a un léger problème pour assurer la promotion de ce nouvel album : *"Il a peur de prendre l'avion."* Pour cette raison, il tarde à venir au Brésil honorer une série de concerts. *"Aussi a-t-il dépêché sa secrétaire pour survoler en hélicoptère les routes qui traversent la jungle amazonienne. Son projet étant de rejoindre Caracas à partir de New York en bateau puis de traverser le continent en Land Rover."* Avant Paris, **Genesis** se chauffe à Colmar devant 6000 personnes *"entassées dans un hangar où le doux parfum des joints atténue un peu le froid et la paranoïa"*. **Peter Gabriel**, *"cheveu court, jean court, chaussettes blanches, blouson de cuir noir et rectangles noirs pointus autour des yeux"*, joue de la flûte et du synthétiseur. A Milan, **Lou Reed** *"s'est pris une brique en pleine figure lancée par des néo-fascistes cagoulés"*. Enfin, rayon recrutement, pas d'avancée chez les **Rolling Stones** : *"Ronnie Wood et Peter Frampton démentent. Le cinquième Stones serait finalement l'Américain Wayne Perkins."* Comme on le sait, cette candidature n'a pas été retenue.

Avril 1985 R&F 218

En face d'une page de publicité Kronenbourg (*"Faites mousser les bons moments"*), **Etienne Daho**, *"mal rasé, fatigué mais blagueur"*, présente son nouveau 45 tours, "Tombé Pour La France". Interrogé sous la forme d'un blindtest, **Jean-Michel Jarre** dans un pull de toutes les couleurs (vraiment toutes), réagit sur Springsteen qu'il n'a pas reconnu. *"Ses ballades ont un côté Dylan que je n'aime pas. Dylan, de toute façon m'a toujours fait chier. C'est comme Godard, c'est bien que ça existe mais c'est pas forcément bon à avaler."* En Angleterre, **Frankie Goes To Hollywood** est encore une fois soumis à la censure : *"Les ouvriers du livre refusent d'imprimer un bouquin retraçant l'histoire du groupe"*, ils dénoncent *"la présence dans l'ouvrage de dessins montrant des relations sexuelles entre humains et animaux"*. Bonne nouvelle : *"**Eddie Van Halen** s'est coupé les cheveux."* Enfin, souhaitons que ce numéro ne soit jamais tombé entre les mains délicates de **David Bowie**. Les dessins des pages intérieures sont pires que celui de la couverture.

Avril 1995 R&F 332

On ne sait par quel coup du sombrero, **David Ginola** se retrouve dans Rock&Folk mais, qu'on se rassure, le numéro 11 du PSG n'est pas là pour parler football. Il a *"flashé sur le blues"* grâce à Dominique Rocheteau et préfère les Stones aux Beatles : *"Avant un match, dans les vestiaires, j'aime bien écouter 'Sympathy For The Devil'."* A ce propos, pour 26 350 deutsch marks, Volkswagen propose une version de sa Golf aux couleurs de la tournée **Voodoo Lounge** des Rolling Stones. A coups de bottes, **Lemmy** se charge de commenter le single de certains de ses collègues. Slash ? *"A part les Guns , personne n'aime plus ça."* Beastie Boys ? *"Absolument nul à chier."* Dantzig ? *"Si c'est ça le single, il y a quoi sur l'album ?"* mais finit par craquer : *"Si tu mets ce putain de disque de Scorpions, je me casse !"* Sinon, à la question posée en couverture, la réponse est non. **Elastica** n'a pas conquis l'Amérique. Un peu l'Angleterre, le temps du single "Waking Up" qui lui valut de reverser la moitié de ses droits aux Stranglers, pour plagiat.

Avril 2005 R&F 452

Ça commence mal : *"**Hunter S Thompson** s'est donné la mort"* et c'est imprimé page 13 ! Un livre sur le collectif de graphistes punk **Bazooka** sort. L'occasion pour **Loulou Picasso** de se souvenir : *"Ce guitariste tout vert, Johnny Thunders venait souvent rue de Turbigo. Il taxait toute notre dope et mettait son disque en boucle. Quand il n'y avait plus de drogue, il se cassait."* A la question de savoir la chose la plus rock qu'il ait fait de sa vie, **Bernard Sumner** n'hésite pas : *"J'ai été hospitalisé à Chicago après avoir tellement bu que mon estomac a en quelque sorte brûlé. Je buvais un breuvage contenant 3/4 de Pernod et 1/4 de jus d'orange. J'ai vomi pendant 16 heures."* De son côté, **Peter Doherty** mène avec quelques kilos en trop sa double carrière de rocker le soir, mais *"il doit réintégrer son domicile dès 22 h 00 jusqu'au lendemain matin 7 h 00"* et de repris de justice le jour pour diverses affaires, *"cambriolage chez Carl Barât, quelques addictions au crack et à l'héroïne, passage à tabac d'un photographe indélicat et vol de sa carte bancaire..."*